G. & B. WESTERMANN Bros
Deutsche
Buchhandlung
290 Broadway
NEW-YORK

W. Henry Green
5. 15. 03

From the Library of
Professor William Henry Green
Bequeathed by him to
the Library of
Princeton Theological Seminary
SCB
#16,512

Kālidāsa

SACONTALA,

OU

L'ANNEAU FATAL,

DRAME traduit de la langue SANSKRIT en Anglais, par Sir *W^M.* *JONES*, et de l'Anglais en Français,

Par le Cit. A. BRUGUIERE;

Avec des Notes des Traducteurs, et une explication abrégée du système mythologique des Indiens, mise par ordre alphabétique, et traduite de l'allemand de M. FORSTER.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, libraires, quai Voltaire N°. 2; et à STRASBOURG, Grand'rue, n°. 15.

AN XI. — 1803.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR FRANÇAIS.

Sir Wm. Jones, président des tribunaux du Bengale, homme d'une véracité reconnue, et savant très-versé dans la connaissance des langues orientales, s'appliqua pendant son séjour dans l'Inde à rechercher tous les monumens historiques et littéraires qui pouvaient donner quelques lumières sur l'histoire de l'antique civilisation de ce berceau du genre-humain. Il étudia avec ardeur et avec fruit la langue sanskrit, inconnue naguères aux Européens, et qui de nos jours n'est plus possédée en Asie que par quelques Lettrés de l'ordre des Brames.

Il traduisit en anglais plusieurs ouvrages importans, au nombre desquels se trouve

le Drame de Sacontala, que je présente aujourd'hui au Public, et l'annonça comme une des productions les plus intéressantes de l'ancienne littérature indienne.

Un Drame composé et représenté, il y a environ deux mille ans, chez un peuple aussi célèbre et aussi renommé que les Hindous, est un témoignage non récusable de l'état de ses connaissances à cette époque reculée; il offre aussi une peinture précieuse et authentique de ses mœurs et de ses usages. Il est permis de douter de la fidélité des Poëtes, lorsqu'ils racontent des faits; mais à travers le voile de leurs fictions, la vérité des tableaux qu'ils ont copiés, d'après la nature de leur siècle, est facilement apperçue, et à mesure que le tems où ils ont vécu s'enfonce dans l'éloignement de l'antiquité, leurs productions attirent davantage notre curiosité et notre intérêt. C'est ainsi que l'Odyssée, sous le cadre ingénieux des

aventures et des voyages d'Ulysse, nous présente une suite de tableaux dont nous retrouvons tous les jours les originaux dans les localités des côtes de la Grèce et des îles de la Méditérannée, et on ne peut alors s'empêcher de penser que les mœurs et les usages de leurs habitans ont été dessinés aussi fidèlement que les lieux.

Tandis que Sir William Jones s'initiait à la connaissance de la langue sacrée des Hindous, MM. Wilkins, Halhed et autres, pénétrés de la même émulation, enrichissaient aussi leur patrie d'un grand nombre d'ouvrages traduits de la même langue. Tous ont rendu justice à la saine critique de Sir William Jones, et à l'authenticité ainsi qu'à l'élégance de sa version.

Dans celle que j'ai faite de Sacontala en Français, je me suis attaché à rendre aussi scrupuleusement que possible, les expressions et les tournures qui donnent à

cette composition un caractère piquant d'originalité et d'antiquité, persuadé que, dans un travail de cette nature, il s'agissait moins de plaire que d'être exact, et que lui donner une physionomie qui nous fût plus familière, ce serait atténuer son principal mérite. La vraie beauté est cependant de tous les tems et de tous les lieux, et l'on rencontrera ici fréquemment des passages qui ne dépareraient pas un écrit moderne.

Les anciens drames indiens, comme le dit Sir William Jones, sont en plusieurs dialectes. Les hommes d'une classe relevée, tels que ceux de la caste des Brames ou de celle des Guerriers, y parlent le pur Sanskrit, les femmes le Prakrit et les personnages des ordres inférieurs de la société, le langage vulgaire ou les dialectes de leurs différentes Provinces. Il y règne un mélange de prose et de vers, et on y rencontre plusieurs morceaux lyriques. La

traduction a dû nécessairement faire disparaître cette variété, et mettre à nud les pensées que le poëte Kalidas avait revêtues des ornemens de la poésie, et enveloppées dans toute l'abondance de plusieurs langues riches, douces et harmonieuses. La version française faite d'après une traduction, est sans doute plus éloignée encore que celle-ci de l'original qui, contraint de passer par ces diverses filières, a été dépouillé d'une partie de ses beautés; cependant, même dans cet état, il lui en reste assez pour faire bien présumer de son auteur et des graces de son esprit.

Un traducteur est toujours porté à vanter le mérite de l'ouvrage qu'il s'est donné la peine de traduire; mais pourrai-je être accusé d'un aveuglement intéressé, lorsque chacun peut se rappeler ce qu'en a dit dans sa dissertation sur l'Inde, l'illustre et judicieux Robertson? Comme son opinion doit être d'un grand poids au juge-

ment de tout homme raisonnable, je vais transcrire ici ses propres paroles, persuadé qu'elles feront l'apologie du travail auquel je me suis livré.

« *L'art dramatique, dit-il, n'est cultivé* » *que chez les nations très-avancées dans* » *leur civilisation. Les Grecs étaient de-* » *puis long-tems un peuple éclairé, Alcée* » *et Sapho avaient composé leurs odes,* » *Thalès et Anaximandre avaient ouvert* » *leurs écoles, avant que la tragédie eût* » *fait ses premiers et grossiers essais sur le* » *char de Thespis, et il s'écoula encore* » *un espace de tems considérable avant* » *qu'elle eût acquis quelque degré de per-* » *fection. Nous devons donc, d'après le* » *drame de Sacontala, concevoir, par ana-* » *logie, une idée avantageuse de l'état de* » *la société chez laquelle il fut composé.* » *Cependant il ne serait point raisonnable* » *de lui appliquer, pour juger de son mé-* » *rite, les règles de critique tirées du goût*

» *et de la littérature des autres nations,*
» *règles que son auteur ignorait entière-*
» *ment. Nous ne devons point y cher-*
» *cher la division et les unités du théâtre*
» *Grec, et l'examiner suivant nos propres*
» *idées des convenances. Il ne faut point*
» *censurer des coutumes étrangères et des*
» *mœurs singulières produites par un état*
» *de société domestique, un ordre de po-*
» *litique civile et un système d'opinions*
» *religieuses très-différens de tout ce que*
» *nous voyons en Europe. Sacontala n'est*
» *point, par rapport à nous, un drame*
» *régulier, mais présente, comme les an-*
» *ciennes pièces des Théâtres Espagnols*
» *et Anglais, une histoire dialoguée ren-*
» *fermant des évènemens arrivés en divers*
» *lieux et dans le cours de plusieurs an-*
» *nées. Considéré sous ce point de vue, la*
» *fable en est généralement bien ordonnée,*
» *les incidens heureusement choisis, et les*
» *vicissitudes dans la situation des prin-*

» *cipaux personnages, assez soudaines et* » *inattendues pour produire de l'effet. Le* » *dénouement de la pièce, quoique quel-* » *ques circonstances préparatoires aient été* » *introduites avec adresse, est amené par* » *l'intervention des êtres supérieurs, ce qui* » *produit toujours un mauvais effet,* » *et montre ordinairement les bornes du* » *talent d'un auteur; mais cependant,* » *comme l'héroïne Sacontala est fille d'une* » *Nymphe, et a été élevée par un saint* » *Bramine, cette interposition, qui d'ail-* » *leurs est entièrement conforme au génie* » *et au goût oriental, peut paraître moins* » *déplacée.*

» *Le style de ce drame est en général sim-* » *ple et pathétique. Il présente quelquefois* » *un mêlange de sérieux et de comique; je* » *n'y ai trouvé que peu d'exemples de* » *cette emphase extravagante si commune* » *chez les poëtes orientaux, et je pense* » *que tout homme de goût sera persuadé,*

» *après l'avoir parcouru, que ce n'est que*
» *chez un peuple très-poli et très-civilisé*
» *qu'une pièce aussi simple et aussi cor-*
» *recte pouvait être représentée et goûtée.* »

ROBERTSON. Disq. on. Ind. app. p. 290—291.

La traduction d'un pareil ouvrage ne pouvait paraître, sans doute, qu'avec des notes explicatives, et Sir W. Jones n'en avait pas joint à celle qu'il avait publiée en Angleterre. Je me préparais donc à ce nouveau travail, que je considérais comme indispensable, lorsque j'appris, en lisant le voyage dans l'Inde, écrit en italien par le père PAUL DE ST.-BARTHÉLEMI, *connu de tous ceux qui étudient les antiquités indiennes, que M. Forster, dans une traduction qu'il avait fait paraître de* Sacontala, *en* 1791, *en langue allemande, avait joint à son texte un Appendix très-intéressant, dans lequel il avait fait entrer tout ce qui était nécessaire à son intelligence, et donné des notions*

suffisantes sur la mythologie des Hindous. Je me suis applaudi d'être encore, en cette occasion, le traducteur d'un littérateur estimé; et m'étant procuré son ouvrage, je me suis borné à faire usage de ses notes, qui m'ont paru répondre parfaitement au but qu'il s'était proposé. Je me suis permis d'y en ajouter moi-même quelques-unes que l'on trouvera à la fin de chaque acte, et je cite les sources où je les ai puisées.

M. Forster a consulté les auteurs suivans :

(Nathaniel Brassey Halhed's) Code of gentoo Laws or ordinations of the Pundits. London. 8. 1777.

The New Asiatic Miscellany. N°. 1 et 2. Calcutta 4. 1789.

The Bhagwat-Geeta, or Dialogues of Kreeshna and Arjoon, by Charles Wilkins. London. 4. 1785.

The Heetopades of Weeshno-Sarma, by Charles Wilkins. Bath. 8. 1787.

Asiatick researches. Calcutta.

(Quintin Crawford's.) Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos. London. 8. 1790.

Transactions of the Royal Society of Edinburgh. Vol. 2.

(N°. XIII. of part II. Remarks on the astronomy of the Brahmins, by M. John Playfair.)

On the Chronology of the Hindoos. By William Marsden, Esq. f. r. s. 4. 1790. (From the philosophical transaction for 1790.)

M. Forster a aussi fait usage de diverses notes, que son ami M. William Marsden lui communiqua pendant qu'il s'occupait de ce travail.

Dans l'original anglais, les noms propres sont accentués d'une manière dont nous ne connaissons pas la valeur. M. Forster a cru devoir retrancher ces accens, et j'ai suivi son exemple; cependant pour faire connaître la manière dont ils étaient placés, je les ai conservés aux noms inscrits dans la

liste des personnages qui agissent dans la pièce.

Quant à l'orthographe de ces mêmes noms, je n'ai point cru devoir changer celle qu'avaient adoptée MM. Jones et Forster ; cependant comme ce dernier s'était quelquefois écarté de celle du premier, je l'ai suivi plus particulièrement, vu que la langue Allemande donne à-peu-près le même son que la Française aux voyelles. Au reste, cela m'a paru peu important pour le moment, vu que nous ignorons encore la langue Sanskrit, et que nous pourrions nous égarer en voulant juger de sa prononciation par analogie avec celle de quelqu'autre langue Orientale.

PRÉFACE

DE SIR WILLIAM JONES.

DANS une des *Lettres édifiantes* qui, généralement parlant, fourmillent d'erreurs grossières, et ne doivent être consultées qu'avec défiance, je lus le passage suivant: « *On trouve au nord de l'Inde un grand* » *nombre de livres appelés* Natacs, *qui*, » *comme les Brames l'assurent, con-* » *tiennent beaucoup de faits historiques* » *sans aucun mélange de fables* ». Ayant conçu le plus vif desir de connaître l'état réel de cet empire avant sa conquête par les barbares du nord, je cherchai dès mon arrivée au Bengale à me mettre en état de lire ces livres, soit avec le secours des traductions, s'ils avaient été traduits, soit en apprenant la langue dans laquelle ils étaient écrits. La nécessité de connaître cette langue pour entendre les lois qui réglent la justice administrative des Hindous, ne faisait qu'aug-

menter encore le desir que j'avais de la savoir. Dès que je fus capable de converser avec les Bramines, ils m'assurèrent que les Natacs n'étaient pas des histoires, mais qu'on désignait au contraire par ce nom, des ouvrages pleins de fictions et de fables composés sur divers sujets et en différens dialectes indiens; que leur forme ordinaire était celle de dialogues en prose et en vers, pour être récités devant les anciens Rajas dans leurs assemblées publiques. Cette définition ne m'en donna pas une idée précise, mais je conclus cependant que ces dialogues roulaient sur des sujets de morale et de littérature, tandis que quelques Européens que je consultai, avaient cru comprendre qu'ils ne traitaient que de la poésie, la musique et la danse.

A la fin, un Bramine très-éclairé, nommé Rhadacant, qui avait long-tems observé les coutumes anglaises, parvint à faire cesser mes incertitudes, et à me causer autant de joie que de surprise en me disant, que notre nation avait des compositions du même genre qu'on représentait

publiquement à Calcutta pendant la saison froide, et qui, ainsi qu'il l'avait appris, portaient le nom de *comédie*.

Je résolus aussi-tôt de lire celles de ces productions qui passaient pour les meilleures, et je lui demandai lequel de leurs Natacs était le plus universellement estimé. Il me répondit sans hésiter que c'était Sacontala, récitant à l'appui de son opinion, suivant l'usage des Pandits, la stance suivante : « *L'anneau de Sacontala, dans lequel* » *le quatrième acte et quatre stances de* » *cet acte, brillent d'un éclat extraordi-* » *naire, est une riche effusion du génie* » *de Kalidas* ».

Je parvins bientôt à m'en procurer une copie exacte, et aidé par mon maître Ramolochan, j'en fis d'abord une traduction littérale en latin, langue qui a beaucoup d'analogie avec le sanskrit, et qui mieux qu'aucune autre convient à une version exacte et scrupuleuse. Je la mis ensuite mot pour mot en anglais, sans y rien ajouter ou supprimer, et la dépouillant finalement de la tournure d'un idiôme étranger, j'ache-

vai la traduction fidèle que je présente au Public comme une peinture agréable et authentique des mœurs des anciens Hindous, et une des plus curieuses productions connues de la littérature asiatique.

La poésie dramatique doit avoir été en usage dans l'Inde de tems immémorial. L'invention en est communément attribuée à Bheret, sage qu'on prétend avoir été inspiré, et auquel on doit un système de musique qui porte son nom. Cette opinion est cependant atténuée par la croyance universelle que le premier vers sanskrit entendu par les mortels, fut prononcé dans un mouvement de colère par le grand Valmic, qui fleurissait dans le siècle d'argent du monde, et composa un poëme épique sur la guerre de son contemporain Rama, Roi de Ayodhya ; de manière qu'aucun drame en vers n'a pu être représenté avant lui. Les Indiens ont encore une autre tradition qui rapporte que la première pièce régulière sur le même sujet, le Ramayan, eut pour auteur Hanumat ou Pavan, qui commanda une armée de satyres ou monta-

gnards dans l'expédition de Rama contre Lanca. Ils ajoutent qu'il la grava sur une sorte de pierre tendre, et que mécontent ensuite de son ouvrage, il la jetta dans la mer. Plusieurs années après, un prince instruit, ami des arts et des sciences, ordonna à des hommes éclairés d'en prendre des empreintes avec de la cire; moyen par lequel ce drame fut recouvré presqu'en entier : mon Pandit m'a assuré l'avoir en sa possession. Quel qu'ait été l'auteur de cette sorte de production, et dans quelque siècle qu'elle ait commencé à être mise en usage, il est certain néanmoins qu'elle fut portée à sa perfection quand Vikramaditya, qui régnait un siècle avant J. C., donna des encouragemens aux savans et aux poëtes, tandis que les habitans de la Grande-Bretagne étaient encore aussi grossiers et ignorans que les montagnards de l'armée de Hanumat. Neuf hommes de génie, communément appellés *les neuf Perles*, demeuraient à sa cour et étaient entretenus par lui avec magnificence. Kalidas est parmi ces hommes illustres celui dont la réputation est la mieux établie. On

m'a cité une épigramme moderne qui lui fait tant d'honneur, que je ne saurais m'empêcher d'en donner une traduction littérale.

« L'aimable Poésie, fille de Valmic, fut élevée » par Vyasa, et choisit, à la manière de Viderba, » Kalidas pour son époux ; elle devint mère » d'Amara, de Sundar, de Sanc'ha et de Dha- » nic ; mais maintenant qu'elle est vieille et » décrépite, que sa beauté s'est évanouie, et que » ses pieds, dépouillés d'ornemens, peuvent à » peine la soutenir, dans quelle chaumière dé- » daigne-t-elle de choisir un asyle ? »

Tous les autres ouvrages de ce poëte illustre, le Shakespear de l'Inde, qui sont parvenus à ma connaissance, sont : une seconde pièce en cinq actes, intitulée *Urvasi*, et un poëme héroïque, ou plutôt une série de poëmes en un volume, sur les enfans du Soleil ; une autre avec parfaite unité d'action sur la naissance de Cumara, dieu de la guerre ; deux ou trois contes d'amour en vers, et un excellent petit ouvrage en mètre sanskrit, précisément à la manière de Térence. Plusieurs croient qu'il a revu les

ouvrages de Valmic et de Vyasa, et qu'il en a corrigé les éditions soignées qui ont maintenant cours. Tous admettent du moins que sa réputation approche de celle de ces pères de la poésie indienne. Nous devons regretter qu'il n'ait laissé que deux poëmes dramatiques, tandis que les histoires contenues dans son Rhaguvansa auraient pu lui fournir une foule d'excellens sujets. Plusieurs de ses contemporains, et d'autres poëtes Hindous, qui écrivent encore de nos jours, ont composé tant de tragédies, comédies, opéras et farces, que le théâtre indien remplirait un aussi grand nombre de volumes que celui de toute autre nation de l'Europe ancienne et moderne. Les Pandits assurent que leurs pièces sont innombrables, et en commençant mes recherches à cet égard, j'en parcourus plus de trente qu'ils considéraient comme la fleur de leurs *natacs*, parmi lesquels l'*Enfant matin*, *l'Enlèvement d'Usha*, *la Soumission de Durvasas*, *l'Enlèvement de la Boucle de cheveux*, *Matali et Madhava*, et cinq ou six autres roulant sur les aventures de leurs

Dieux incarnés sont les plus admirés après ceux de Kalidas. Le dialogue de ces diverses compositions est d'un style très-relevé lorsqu'il est en vers, mais en prose il se rapproche davantage du ton familier. Les hommes illustrés par leur naissance ou leur savoir, sont représentés parlant le pur sanskrit, et les femmes le prakrit, langue plus douce encore que celle des Brames, et rendue aussi harmonieuse et aussi flexible que l'italien, par les articulations les plus délicates. Les personnages vulgaires s'expriment dans les dialectes des diverses provinces qu'ils sont censés habiter.

La Pièce de Kalidas dut obtenir le succès le plus complet lorsqu'elle commença à être jouée. L'empire Indien était alors dans toute sa splendeur, et la vanité nationale fut sans doute très-flattée de voir introduire sur la scène ces Rois et ces Héros dont il se glorifiait.

Tout porte à croire que la cour d'Avanti égalait en magnificence, pendant le règne de Vikramaditya, toutes celles des autres Monarques qui ont régné depuis cette

époque dans les différentes parties du monde.

Duchmanta, héros de la Pièce, est rangé dans les tables chronologiques des Brames, parmi les enfans de la Lune, et dans la 21e. génération après le déluge ; de manière qu'il était, si nous pouvons nous en rapporter à la chronologie des Hindous, contemporain d'Obed ou Jessé, et Puru, son ancêtre célèbre, était le cinquième descendant de Budda ou Mercure, qui épousa, dit-on, une fille du Roi pieux que Vishnou préserva dans une arche du déluge universel. Son fils aîné Bheret fut l'illustre progéniteur de Kuru, duquel Pandu descendait directement. Ce fut dans cette famille que s'incarna l'Apollon indien ; c'est pourquoi le poëme le plus réputé après le Ramayan, est appelé Mahabharat.

Quant à la machine du drame, elle est empruntée du système de Mythologie des Indiens, qui demanderait un volume entier d'explication ; mais je ne puis m'empêcher d'observer cependant que les divinités introduites dans l'Anneau fatal, sont

clairement des personnages allégoriques.

Marichi, la première production de Brama, ou puissance créatrice, signifie lumière, ce fluide subtil qui fut créé avant le Soleil son réservoir, comme l'eau avant la mer. Kasyapa engendré par Marichi, semble être la personnification d'un espace infini, comprenant des mondes innombrables, et ses enfans par Aditi, ou sa puissance active (à moins qu'Aditi ne signifie le premier jour, et Diti, son autre femme, la première nuit), sont Indra ou le firmament visible, et les douze Adityas ou Soleils président sur autant de mois.

Je n'entreprendrai pas de critiquer les caractères et la conduite de la pièce, parce que je suis convaincu que les goûts des hommes diffèrent autant que leurs sentimens et leurs passions, et qu'en admirant les beautés des arts, en respirant l'odeur des fleurs, en savourant le goût des fruits, en contemplant un paysage, en écoutant des sons mélodieux, chaque individu est guidé par ses propres sensations et la liaison incommunicable de ses idées. Je crois

pouvoir ajouter seulement que si l'on jouait jamais Sacontala dans l'Inde, lieu seul où elle puisse être représentée avec une parfaite connaissance des habits, des manières et de la scène indienne, elle pourrait être aisément réduite à cinq actes d'une longueur modérée, en plaçant le troisième dans le second, et le sixième dans le cinquième; car je dois avouer que la conversation entière de Duchmanta avec son bouffon, et ses cérémonies dans l'hermitage, sont plus curieuses pour nous, que nécessaires à l'action de la Pièce, et qu'elles pourraient ainsi être omises sans lui faire aucun tort.

Je desire ardemment que d'autres apprennent le sanskrit, et s'occupent de traduire les autres ouvrages de Kalidas. Je ne pourrai que très-difficilement désormais employer mes loisirs à une tâche si éloignée des études de ma profession; et je n'ai point l'intention de traduire aucun autre ouvrage, si ce n'est le traité des lois de Menu, et le nouveau digeste des lois arabes et indiennes. Mais pour prouver que les Bramines ne pensent pas que l'aimable

littérature soit incompatible avec l'étude de la jurisprudence, je dirai que le vénérable compilateur du digeste Hindou, âgé maintenant de 86 ans, sait par cœur toute la pièce de Sacontala, et me l'a prouvé dans la dernière conversation que nous eûmes ensemble. De crainte cependant qu'on ne m'accuse un jour d'avoir changé la résolution que j'ai prise, et que je promets de ne pas violer, je crois nécessaire de dire que j'ai déjà traduit quatre ou cinq autres ouvrages indiens, parmi lesquels se trouve l'Hitopadesa. Je n'entrepris ces versions que comme exercice pour apprendre le sanskrit, et trois ans avant de savoir que M. Wilkins, sans le secours duquel je n'aurais jamais connu cette langue, avait le dessein de donner le même ouvrage au Public.

Fin de la Préface.

PROLOGUE.

UN BRAMINE *entre sur le théâtre et prononce la bénédiction.*

L'EAU fut le premier ouvrage du Créateur; le feu reçoit les oblations que la loi ordonne, le sacrifice est offert avec solemnité, les deux flambeaux du ciel divisent le tems; le subtil éther, véhicule du son, se répand dans l'univers; la terre est la mère de toute production, et l'air anime tout ce qui respire. Puisse Issa, dieu de la nature, paraissant sous ces huit formes, vous protéger et vous bénir!

LE DIRECTEUR *entre sur le théâtre, et regarde la loge des Actrices.*

De plus longs discours sont inutiles. Quand vous aurez revêtu vos habillemens, ayez la bonté de paraître.

UNE ACTRICE.

Me voilà!... qu'ordonnez-vous?

LE DIRECTEUR.

Ceci est l'assemblée nombreuse et respectable de notre roi Vikramaditya, héros renommé et

protecteur des arts. Nous devons réprésenter en sa présence une nouvelle production de Kalidas, intitulée *Sacontala* ou *l'Anneau fatal;* invitons donc notre auditoire à nous prêter une oreille attentive.

L'ACTRICE.

Qui pourrait s'y refuser après une telle annonce?

LE DIRECTEUR *souriant.*

Je vais vous parler sans réserve. Je n'estime et ne fais cas des talens que nous nous efforçons de déployer, qu'autant qu'un auditoire éclairé nous témoigne par ses applaudissemens le plaisir qu'il en reçoit, et mon esprit se défie toujours de ses moyens, quelle que soit la bonne volonté que j'apporte à satisfaire les spectateurs.

L'ACTRICE.

Vous pensez sainement, sans doute, en ne mesurant votre mérite que sur le degré de plaisir qu'il procure à l'assemblée, et bientôt il va briller dans tout son éclat. Avez-vous autre chose à m'ordonner?

LE DIRECTEUR.

Que pourriez-vous faire de mieux, puisque vous êtes à présent sur le théâtre, que d'amuser

les spectateurs, et préparer leurs sensations par quelque couplet agréable!

L'ACTRICE.

Je vais chanter la description de quelque saison; mais laquelle choisirai-je?

LE DIRECTEUR.

Quelle saison est plus digne d'être célébrée que l'été brillant et délicieux qui vient de commencer! Combien la fin d'une de ses belles journées est agréable! C'est alors que notre jeunesse aimable folâtre dans l'onde pure des ruisseaux, ou se livre au doux sommeil sous le feuillage rafraîchi par les brises légères qui répandent dans les airs les parfums enlevés à la fleur vermeille du Patalis.

L'ACTRICE *chante.*

« Remarquez comme l'abeille diligente vient » au lever du jour caresser les boutons arrondis » du Nagacésar; voyez comme les jeunes filles » placent avec goût, derrière leurs oreilles dé- » licates, les fleurs embaumées du Sirisha? »

LE DIRECTEUR.

Charmant couplet! L'air adapté à ces paroles a procuré un plaisir général. Par quelle nouvelle

production pouvons-nous continuer à mériter les faveurs des spectateurs ?

L'ACTRICE.

Oh ! vous n'en sauriez choisir une meilleure que l'Anneau fatal que vous venez d'annoncer.

LE DIRECTEUR.

Comment donc l'avais-je déjà oublié ! Distrait par les sons de votre voix mélodieuse, j'étais aussi ravi que l'est maintenant le roi Duchmanta à la vue de l'Antelope lègère qui fuit devant son char ! *(Ils sortent.)*

Fin du Prologue.

SACONTALA.

Noms des Acteurs.

DUCHMANTA, Empereur de l'Inde.

SACONTALÁ, fille adoptive de Canna, épouse de Duchmanta.

CANNA, chef de Bramines.

ANÚSÚYA, PRIYÁMVADA, } jeunes filles, compagnes de Sacontala.

GAUTAMI, vieille femme.

SARNGARAVA, SARADWATA, } deux Bramines supérieurs.

SERVADEMANA, fils de Duchmanta et de Sacontala.

KASYAPA, fils du Dieu Marichi, ADITI, épouse de Kasyapa, } Divinités présidant aux cieux inférieurs.

MISRACESI, Nymphe des cieux inférieurs.

MÀTALI, bon Génie, conducteur du char d'Indra.

MADHAVYA, Bramine bouffon, compagnon de l'Empereur.

Un Officier du palais de l'Empereur.

Un Chambellan.

Un Général.

Un Courrier.

Un Prêtre de l'Empereur.

Un Officier et deux Gardes de Police.

Deux Filles.

Une Fille Artiste.

Un Pêcheur, Gardes, Bramines, Génies, Femmes de l'Hermitage, deux Femmes gardiennes de Servademana, etc.

SACONTALA,

OU

L'ANNEAU FATAL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le Théâtre représente une Forêt.)

DUCHMANTA *paraît sur un char à la poursuite d'une antelope : il est armé d'un arc et d'un carquois ;* LE CONDUCTEUR *du char.*

LE CONDUCTEUR.

Lorsque mes yeux se portent sur cette belle antelope, et que je te considère, ô Roi à l'arc brillant, je crois voir le dieu Mahesa chassant le cerf, et tenant dans sa main gauche son arc Pinaca.

DUCHMANTA.

L'animal léger nous a entraîné bien loin ; je l'apperçois à travers les branchages, son col se

recourbe avec grace ; de tems à autre il se retourne pour regarder le char qui le suit. Tantôt craignant la flèche meurtrière, il contracte ses membres déliés et étend ses hanches flexibles, et tantôt accablé de fatigue, il s'arrête un instant, et la bouche entr'ouverte, il broute l'herbe du sentier. Vois comme il s'élance maintenant ! Il rase légèrement la terre ou s'élève en bondissant dans les airs. Sa fuite est si rapide qu'on peut à peine le discerner.

LE CONDUCTEUR.

Le terrain était inégal et raboteux ; j'ai été contraint de rallentir le pas des chevaux, et il a pris avantage de ce délai. Nous sommes à présent dans la plaine, nous l'atteindrons aisément.

DUCHMANTA.

Rends les rênes !

LE CONDUCTEUR.

J'obéis. *(Il presse les chevaux qui vont très-rapidement, et ralentit leur pas tout-à-coup.)* Il ne peut échapper. Les chevaux n'étaient pas même atteints par le nuage de poussière qui s'élevait en tourbillon sous leurs pas ; ils hérissaient leurs crinieres, dressaient leurs oreilles, et glis-

saient plutôt qu'ils ne galoppaient sur la surface de la plaine.

DUCHMANTA.

Ils ont eu bientôt atteint l'antelope. Les objets que leur distance rendait infiniment petits ont grandi tout-à-coup à mes regards ; ce qui était réellement séparé me semblait lié, et ce qui était courbé me paraissait droit au moment où nous passions. Le mouvement des roues a été si rapide, que pendant quelques instans, rien n'était ni près ni loin de moi.

(Il pose une flèche sur son arc.)

(Voix derrière la scène.) Oh ! ne la tuez pas ; cette antelope a un asile dans notre forêt ; ô Roi, ne la tuez pas.

LE CONDUCTEUR.

A l'instant où l'animal présente à vos traits un but assuré, deux Hermites s'avancent pour suspendre vos coups.

DUCHMANTA.

Arrête le char.

LE CONDUCTEUR.

Le Roi est obéi.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS ; DEUX HERMITES.

UN HERMITE *(levant ses mains.)*

ÉPARGNE, ô puissant souverain, un faon timide qui a nos forêts pour asile ; ne lui fais point de mal ! Une flèche décochée contre son corps délicat y porterait le même ravage qu'un tison enflammé jeté au milieu d'une balle de coton. Comment la peau douce et souple d'une jeune antelope pourrait-elle résister à tes traits durs et aigus ? Replaces promptement dans ton carquois la flèche que tu en avais retirée. Tes armes doivent défendre les opprimés, et non frapper les innocens.

DUCHMANTA *(les saluant.)*

Je replace ma flèche. *(Il la remet dans le carquois.)*

L'HERMITE *(avec joie.)*

Illustre Monarque, cette conduite est digne de toi, digne d'un prince descendant de Puru. Puisses-tu avoir un fils orné des mêmes vertus,

et qui, comme toi, les emploie à faire le bonheur du monde !

IIe. HERMITE.

Oui, puisses-tu avoir un fils qui te ressemble !

DUCHMANTA *(s'inclinant devant eux.)*

J'écoute avec respect les paroles des Bramines.

L'HERMITE.

Grand Roi, nous étions venus chercher ici du bois pour un sacrifice solemnel ; cette forêt, située sur les bords du Malini, offre un asile aux animaux sauvages que Sacontala protège. Sacontala, dépôt sacré confié à notre saint précepteur Canna. Si aucun dessein ne t'en détourne, entre dans ce bocage, tu y recevras l'hospitalité. C'est-là que contemplant la conduite vertueuse de ceux qui ayant renoncé aux pompes du monde, ne s'occupent maintenant que des offices de la religion et de la piété, tu t'écrieras sans doute : Combien d'hommes respectables sont défendus par mon bras que l'exercice de l'arc a rendu fort et nerveux.

DUCHMANTA.

Votre chef est-il chez lui ?

L'HERMITE.

Il a porté ses pas vers Somathirtha, dans l'espoir d'éloigner par ses prières un malheur dont la destinée menace l'innocente Sacontala, et il l'a chargée du soin de recevoir avec tous les égards qu'exige l'hospitalité, les étrangers qui arriveraient pendant son absence.

DUCHMANTA.

Homme pieux, je la verrai, et j'espère qu'après avoir observé ma dévotion, elle en rendra un compte favorable à ce sage renommé.

L'HERMITE.

Que tes desirs soient accomplis! Nous allons vaquer aux soins de notre ministère.

(Ils sortent.)

DUCHMANTA *(au conducteur du char).*

Poursuis ta route; en visitant ce saint séjour, nous purifierons nos âmes.

LE CONDUCTEUR.

J'exécute les ordres du Roi : puisse-t-il vivre long-tems! *(Il presse les chevaux.)*

DUCHMANTA.

J'aurais présumé que nous étions près de l'ha-

bitation de quelques pieux hermites, quand même je n'en eusse point été averti.

LE CONDUCTEUR.

A quels signes vous en seriez-vous apperçu ?

DUCHMANTA.

Ne les observes-tu pas ? Vois sous ces arbres les grains nombreux parsemés sur la terre, dont les perruches timides nourrissent dans leurs nids suspendus, leurs petits qui ne sont encore couverts que d'un léger duvet. Remarque là bas ces pierres brillantes et polies qui servent à écraser le fruit sacré de l'Ingudi ; considère ces jeunes faons qui, accoutumés à la voix de l'homme et pleins de confiance, bondissent sur ces prairies sans s'éloigner à notre approche. La surface de la rivière est rougie par l'écorce consacrée que son courant entraîne. Vois plus loin les racines des arbres baignées par les eaux de ces canaux ondulans au souffle de Zéphire ; l'éclat lustré de leur feuillage est terni par la fumée qui s'élève des oblations du beurre clarifié. Regarde ces chevreuils légers qui paissent sans crainte devant ce jardin où l'on apperçoit des monceaux d'herbes servant aux sacrifices, et coupés sans doute pour quelque cérémonie religieuse.

LE CONDUCTEUR.

Oui, j'observe maintenant tous ces indices d'une habitation sainte.

DUCHMANTA.

Ce lieu respectable ne doit pas être violé; arrête donc ici le char, afin que j'en descende.

LE CONDUCTEUR.

Le char est arrêté, le Roi peut descendre.

DUCHMANTA (*regardant ses vêtemens.*)

On doit entrer sous des habits plus humbles dans ces bocages consacrés à la religion; garde ces vêtemens royaux, et tandis que je visiterai ce séjour et ses habitans, baigne et prépare les chevaux.

LE CONDUCTEUR (*s'éloignant.*)

J'exécuterai vos ordres.

SCÈNE III.

DUCHMANTA *seul.* (*Il se promène et regarde autour de lui.*)

Je suis donc maintenant dans le sanctuaire. (*Il entre dans le bocage.*) Oh ! ce lieu doit être sacré, car je sens palpiter mon bras droit. (*Il s'arrête et réfléchit.*) Que me promet ce présage dans ces bois écartés? Mais les portes des évènemens marqués par la destinée sont ouvertes en tous lieux.

(*Voix derrière la scène.*) Venez ici, ô mes aimables compagnes, venez ici.

DUCHMANTA.

J'entends des voix de femmes derrière ce taillis; tâchons de les voir. (*Il s'avance et regarde à travers les branches.*) Ce sont des jeunes filles appartenant sans doute à la famille de l'hermite; elles portent des vases proportionnés à leur force, et vont arroser les plantes confiées à leurs soins; elles sont charmantes ! Comme les fleurs de nos jardins fastueux cèdent en éclat et en élégance à celles des forêts, ainsi on ne saurait trouver dans l'asile secret des palais, des filles aussi belles que celles que présentent à mes regards ces retraites

simples et obscures. (*Il avance au milieu des arbres.*)

SCÈNE IV.

SACONTALA, ANUSUYA, PRIYAMVADA et DUCHMANTA (*caché parmi les branchages.*)

ANUSUYA.

CHÈRE Sacontala, c'est dans ta société aimable que les arbres de notre père Canna paraissent plus beaux à ma vue. Il te sied bien à toi qui es aussi fraîche que la fleur nouvellement éclose du Malica, de remplir d'une eau limpide les canaux creusés autour de ces tendres arbrisseaux.

SACONTALA.

Quoique ma déférence pour les ordres de notre père Canna suffise pour diriger mes occupations, je suis encore guidée dans mes travaux par l'affection que m'inspirent ces jeunes plantes. (*Elle les arrose.*)

PRIYAMVADA.

Ma bonne amie, les plantes que tu vas arroser fleurissent toutes dans l'été qui vient de commencer, arrosons maintenant celles dont la saison est passée; dégagée de tout intérêt, notre vertu n'en sera que plus grande.

SACONTALA.

Excellent avis ! *(Elle arrose d'autres plantes.)*

DUCHMANTA *(à part avec transport.)*

Comment, c'est là Sacontala, fille de Canna ! *(avec surprise.)* Ce sage vénérable doit avoir un cœur insensible, puisqu'il a dévoué à un emploi aussi bas cette fille charmante, et qu'il souffre qu'elle paraisse ainsi vêtue d'un tissu grossier d'écorce. Celui qui a pu ordonner qu'une créature aussi belle, pour qui mon cœur s'enflamme au premier aspect, fût soumise aux austérités de sa sévère dévotion, serait, je crois, assez audacieux pour entreprendre de fendre le bois dur et serré du Sami, avec la feuille délicate du Lotos aux fleurs bleues. Je vais me cacher derrière cet arbre, afin de pouvoir contempler ses charmes, sans diminuer leur confiante sécurité.

SACONTALA.

Priyamvada a si étroitement noué ce manteau d'écorce sur mon sein, que j'en ressens de la douleur. Anusuya, délie-le, je t'en prie. *(Anusuya délie son manteau.)*

PRIYAMAVADA *(souriant.)*

Bien, ma douce amie, jouis, tandis que tu le

peux, de cette jeunesse vigoureuse, qui donne à ton sein des formes si belles, si relevées.

DUCHMANTA *(à part.)*

Tu parles admirablement, Priyamvada, mais ses charmes ne sauraient être cachés, même par le tissu épais qui, jeté sur ses épaules, couvrait une partie de son sein, semblable au voile de feuilles jaunes et desséchées, qui entoure quelquefois une fleur radieuse. Le lys, quoiqu'enveloppé dans une mousse grisâtre et obscure, n'en a pas moins d'éclat. La lune aux rayons argentés est rendue plus brillante par les taches noires de sa figure. L'écorce même acquiert de l'élégance en dessinant les membres arrondis d'une fille aux yeux d'antelope, et mon ardeur, loin de diminuer, augmente encore par son mystère. Les tiges grossières du lys sont nombreuses; mais les fleurs embaumées qu'elles soutiennent sont également multipliées.

SACONTALA.

Cet Amra, mes chères compagnes, dont le feuillage est agité par le vent, paraît me faire signe d'approcher; il veut peut-être me révéler quelque secret. *(Elles s'approchent de l'arbre.)*

PRIYAMVADA.

Demeurons quelques instans sous son ombrage.

SACONTALA.

Pourquoi ici particulièrement ?

PRIYAMVADA.

Parce que cet arbre semble ton époux, ô toi qui es aussi belle que ces plantes élégantes qui se pressent autour de lui.

SACONTALA.

C'est avec raison qu'on te nomme *Priyamvada*, c'est-à-dire proférant des paroles gracieuses.

DUCHMANTA *(à part.)*

Elle dit vrai ! Ses lèvres vermeilles sont semblables à un tendre bouton, et ses bras à deux branches arrondies et flexibles; une beauté divine éclate dans tous ses traits.

ANUSUYA.

Vois, Sacontala, comme ce jeune et frais Mallica, que tu surnommas *Vanodisini*, ou *délice du bocage*, vient marier ses tiges verdoyantes aux branches élevées de cet Amra majestueux.

SACONTALA *(s'approche et l'examine avec plaisir.)*

Quelle saison charmante, que celle où la nature célèbre ainsi les noces des plantes.

PRIYAMVADA *(souriant.)*

Sais-tu, Anusuya, pourquoi Sacontala examine ces arbrisseaux avec tant de plaisir?

ANUSUYA.

Non, je cherchais à le deviner.

PRIYAMVADA.

« Comme le délice de ce bocage est uni à un arbre aussi beau que lui, j'espère également un époux digne de moi ». Telle est maintenant sa pensée.

SACONTALA *(vidant l'arrosoir.)*

Ton imagination ne te fournit que des plaisanteries.

ANUSUYA.

Voici une plante que tu as oubliée, quoiqu'elle se soit élevée comme toi par les soins bienfaisans de notre père Canna.

SACONTALA.

Je m'oublierai bientôt moi-même! *(Elle s'approche*

proche de la plante, et s'écrie avec joie) ô Priyamvada, j'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer !

PRIYAMVADA.

Lesquelles, ma bien-aimée ?

SACONTALA.

Ce Madhavi, devançant la saison, s'est couvert de fleurs superbes, depuis ses racines jusqu'à l'extrémité de sa tige.

(Toutes deux en s'approchant.) Est il possible !

SACONTALA.

N'est-ce pas ? regardez vous-mêmes !

PRIYAMVADA *(gaiement.)*

D'après ce présage, je t'annonce qu'un excellent époux te prendra bientôt par la main.

SACONTALA *(d'un air fâché.)*

Tu as des idées étranges !

PRIYAMVADA.

Non, ma bonne amie, je parle sérieusement, j'en ai entendu dire quelque chose à notre père Canna ; tes soins ont fait prospérer ces plantes, et je prévois par-là tes noces prochaines.

ANUSUYA.

C'est pourquoi, sans doute, elle les a arrosées avec tant de plaisir.

SACONTALA.

Cette plante est ma sœur, ne dois-je pas la chérir?

DUCHMANTA *(à part.)*

Je crains qu'elle ne professe les mêmes vœux que son père! Peut-être mon esprit conçoit-il un soupçon mal fondé! Mon cœur brûle déjà pour elle de l'amour le plus violent. Les Dieux pourraient-ils permettre que je fusse ainsi entraîné vers une fille dont le rang ne conviendrait pas à un homme né dans une caste militaire (1); mais les doutes, qui pendant quelques instans agitent les mortels, sont bientôt éloignés par la pente rapide de leurs inclinations. Je l'adore, elle ne saurait en conséquence être la fille d'un bramine que je ne pourrais épouser.

SACONTALA *(secouant la tête.)*

Ah! une abeille qui vient d'abandonner les fleurs du Mallica vole en bourdonnant autour de mon visage.

DUCHMANTA *(à part.)*

Combien de fois j'ai vu nos filles de cour balancer, avec affectation, leur tête à la vue d'un insecte, pour avoir occasion de déployer leurs grâces ; mais cette beauté innocente fronce ses sourcils et détourne, sans ruse et sans artifice, ses yeux languissans, ne cédant qu'à une crainte naturelle. Abeille trop heureuse, qui t'approches de ses beaux yeux effrayés, qui sur le bord de son oreille délicate, bourdonnes aussi doucement que si tu murmurais un secret d'amour, et qui viens, tandis qu'elle agite sa belle main, sucer le nectar de sa lèvre vermeille, contenant une source inépuisable de délices, tu goûtes un plaisir que j'envie comme le terme d'une félicité suprême.

SACONTALA.

Délivrez-moi, je vous supplie, de cet insecte importun, il brave tous mes efforts.

PRIYAMVADA *(souriant.)*

Comment pourrions-nous te secourir ? Le roi Duchmanta seul est le légitime protecteur de nos bocages sacrés.

DUCHMANTA *(à part.)*

Voici l'occasion favorable de me montrer. *(Il*

avance un peu.) Je ne dois rien craindre, cependant.... *(Il s'arrête et se retire de nouveau.)* Il ne faut point encore leur apprendre qui je suis, je vais m'annoncer comme un simple étranger réclamant l'hospitalité.

SACONTALA.

Cette abeille insolente ne veut pas me quitter ! je vais me placer dans un autre endroit ! ... Elle m'y suit encore.... Vas-t'en, vas t'en ! ... Arrachez-moi donc à ce tourment !

DUCHMANTA *(paraissant.)*

Eh quoi, tandis que la race de Puru gouverne le monde et contient, par de bonnes lois sagement administrees, les hommes même les plus méchans, y aurait-il ici quelqu'un assez audacieux pour insulter les aimables filles des pieux hermites ?

(Elles le considèrent avec étonnement.)

ANUSUYA.

Il n'y a point ici d'audacieux ! Notre amie était incommodée par une abeille qui volait autour de son visage.

DUCHMANTA *(s'approchant de Sacontala.)*

Jeune fille, puisse-tu prospérer toujours !

(Sacontala paraît honteuse et garde le silence.)

ANUSUYA.

Rendons à notre hôte les honneurs qui lui sont dus.

PRIYAMVADA.

Etranger, soyez le bien venu ! Cours, Sacontala, vas chercher une corbeille de fruits et de fleurs, cette rivière nous fournira en attendant de l'eau pour laver ses pieds. *(Elle cherche les vases.)*

DUCHMANTA.

Fille pieuse, ta conversation seule m'honore assez.

ANUSUYA.

Reposez-vous sur ce banc couvert de feuilles de Septaperna ; cet ombrage est frais, et vous devez, seigneur, avoir besoin de repos après les fatigues de votre voyage.

DUCHMANTA.

Vous êtes aussi fatiguées par toutes les attentions hospitalières que vous me prodiguez, asséyez-vous donc auprès de moi.

PRIYAMVADA *(à part à Sacontala.)*

Allons, asseyons-nous, notre hôte est satisfait de notre réception.

SACONTALA *(à part.)*

A l'aspect de ce jeune homme, j'éprouve une émotion que je n'avais jamais ressentie dans ces bocages sacrés.

DUCHMANTA *(les regardant alternativement.)*

Combien votre amitié, filles saintes, s'accorde avec la charmante égalité de votre âge et de votre beauté.

PRIYAMVADA *(à part à Anusuya.)*

Quel peut être cet homme, Anusuya? La vigueur et la délicatesse de ses formes, la douceur et la dignité de ses discours annoncent en lui un rang élevé.

ANUSUYA *(à part à Priyamvada.)*

Je l'admire comme toi, et vais lui faire quelques questions. *(Haut.)* Vos discours, sage étranger, nous inspirent la confiance. Dans quel pays un hôte aussi noble a-t-il reçu le jour? A quelle famille auguste appartient-il? Elle doit certainement être très-affligée de son absence; comment a-t-il pu avoir assez d'humilité pour s'abaisser à visiter une forêt obscure peuplée de simples hermites?

SACONTALA *(à part.)*

Ne t'afflige point, ô mon cœur, la fidelle Anusuya dirigera par ses conseils les pensées qui t'agitent!

DUCHMANTA.

Comment me découvrir, ou me cacher? *(Il réfléchit.)* Oui, cela peut être ainsi!.. *(Haut.)* Charmantes filles, je suis un étudiant du Véda, et je demeure dans la cité de notre Roi descencendant de Puru. Destiné à exercer des devoirs moraux et religieux, je suis venu jusqu'ici pour contempler le sanctuaire de la vertu.

ANUSUYA.

Des hommes pieux tels que vous, sont nos seigneurs et nos maîtres. *(Sacontala le regarde avec affection et modestie, tandis que ses compagnes les considèrent alternativement.)*

AMUSUYA *(à part à Sacontala.)*

Ah! si notre père Canna était ici!

SACONTALA.

Eh bien?

ANUSUYA.

Il présenterait à notre hôte tous les rafraîchissemens qu'il pourrait lui offrir.

SACONTALA.

(Feignant d'être fâchée.) Vas, tu avais une autre idée ; je ne veux plus t'écouter. *(Elle va s'asseoir plus loin.)*

DUCHMANTA *(à Priyamvada et à Anusuya.)*

A mon tour, vertueuses filles, permettez-moi de vous adresser une question au sujet de votre charmante amie.

LES DEUX FILLES.

Cette prière nous honore !

DUCHMANTA.

Le sage Canna, je le sais, toujours occupé de l'Être éternel qu'il adore, doit avoir évité tous les liens terrestres ; comment se fait-il que cette jeune personne soit sa fille, comme on le rapporte ?

ANNUSUYA.

Que notre seigneur nous écoute ! Il y a dans la famille de Cusa, un prince pieux et puissant, célèbre par sa dévotion et son courage.

DUCHMANTA.

Vous parlez sans doute de Causica, ce monarque sage et vaillant ?

ANUSUYA.

Apprenez qu'il est le père de Sacontala. Canna porte ce nom sacré, parce qu'il en a pris soin depuis qu'on l'eut abandonnée dans son enfance.

DUCHMANTA.

Abandonnée ! Ce mot excite ma curiosité, et fait naître en moi le desir d'apprendre toute son histoire.

ANUSUYA.

Vous allez l'entendre en peu de mots. A peine ce sage roi eût commencé à recueillir le fruit de sa sincère piété, que les Dieux de Swerga craignant l'aggrandissement de sa puissance, envoyèrent la Nymphe Menaca pour triompher de son austère dévotion en irritant ses desirs par l'éclat de ses charmes.

DUCHMANTA.

La piété d'un mortel est-elle donc si redoutable aux Dieux inférieurs ! Quelle fut la fin de cette avanture ?

ANUSUYA.

Au retour de la brûlante saison, Causica contemplant la beauté de cette Nymphe, ému par le feu du desir... *(Elle s'arrête et rougit.)*

DUCHMANTA.

Je devine le reste. Sacontala est donc la fille d'un Roi et d'une Nymphe des cieux inférieurs?

ANUSUYA.

Justement.

DUCHMANTA.

(A part.) Les vœux de mon cœur sont accomplis. *(Haut.)* Comment une pareille beauté pourrait-elle en effet devoir le jour à de simples mortels? La lumière qui répand au loin des rayons étincelans, ne jaillit point d'une caverne terrestre! *(Sacontala baisse modestement les yeux, et Duchmanta reprend à part.)* Que je je suis fortuné! mon imagination peut maintenant errer à son aise. Un nouveau doute vient cependant agiter mes esprits; serait-elle destinée à la vie religieuse?

PRIYAMVADA *(sourit en regardant le Roi et Sacontala.)*

Notre seigneur paraît vouloir s'informer de quelque chose encore.

(Sacontala repousse doucement Priyamvada.)

DUCHMANTA

Vous lisez dans le fonds de mon cœur! Je

serais bien aise de connaître tout ce qui est relatif à cette aimable fille, et je voudrais ajouter une question.

ANUSUYA.

Pourquoi réfléchissez-vous aussi long-tems? (*A part.*) On dirait que les vœux de cet homme religieux lui défendent de courtiser une jolie femme!

DUCHMANTA.

Voici ce que je desire savoir: Canna a-t-il le dessein d'observer les règles sévères de sa profession jusqu'au point d'arrêter en Sacontala les impulsions naturelles d'un amour honnête, et de la condamner au célibat? O sort infortuné! Serait-elle destinée à passer sa vie entière parmi ses Antelopes favorites, dont les yeux noirs et fendus sont moins beaux que les siens?

PRIYAMVADA.

Jusqu'ici, seigneur, notre amie a vécu heureuse dans cette forêt sacrée, séjour de son père spirituel; mais l'intention de Canna est de l'unir à un époux digne d'elle.

DUCHMANTA (*à part.*)

O mon cœur, réjouis-toi! tous tes doutes sont dissipés, et tu peux maintenant rechercher

comme une perle inestimable, ce que tu devais auparavant éviter comme le feu destructeur.

SACONTALA *(d'un ton fâché.)*

Anusuya, je ne veux pas demeurer ici davantage.

ANUSUYA.

Et pourquoi, je te prie?

SACONTALA.

Je vais trouver la sainte mère Gautami, et me plaindre du babil de l'indiscrète Priyamvada.

(Elle se lève.)

ANUSUYA.

Une habitante de cette sainte forêt ne doit pas, ma bonne amie, quitter un étranger avant de lui avoir rendu tous les honneurs que l'hospitalité exige. *(Sacontala ne répond point, et paraît toujours vouloir se retirer.)*

DUCHMANTA.

(A part.) Eh quoi, elle s'en va! *(Il se lève comme pour la suivre, et s'arrête.)* Les actions d'un amant obéissent à la vive impulsion qui maîtrise son cœur! Ainsi ma passion m'excitait à suivre inconsidérément cette fille adorable,

tandis que le sentiment intime de mon devoir m'a retenu.

PRIYAMVADA *(allant vers Sacontala.)*

Ma boudeuse amie, tu ne peux point te retirer encore.

SACONTALA *(revenant sur ses pas.)*

Qui pourrait m'en empêcher ?

PRIYVAMVADA.

D'après nos conventions, tu le sais, tu dois encore arroser deux de ces arbrisseaux ; remplis donc ta promesse, et retires-toi ensuite si tu le juges convenable.

DUCHMANTA.

Elle doit être déjà fatiguée d'avoir arrosé un si grand nombre de plantes ; un de ses bras, orné de fleurs nouvelles, tombe languissamment à son côté ; son sein est agité par sa respiration précipitée, et sa main soutient les tresses flottantes de ses beaux cheveux, dont le cordon s'est échappé. Permettez-moi d'acquitter ainsi sa dette. *(Il présente son anneau à Priyamvada. Les deux filles appercevant le nom du Roi gravé sur le chaton, témoignent leur surprise.)* C'est un bijou

peu digne de votre attention, je ne l'estime que comme un présent du roi.

PRIYAMVADA.

En ce cas, vous ne devez point en disposer, votre prière seule suffit. *(Elle lui rend la bague.)*

ANUSUYA.

Cet homme bienfaisant, Sacontala, vient de t'acquitter, et c'est peut-être un Monarque qui te favorise lui-même : où veux-tu maintenant porter tes pas ?

SACONTALA *(à part.)*

Ne dois-je pas m'étonner de ce que je conserve encore mes sens, à la vue de tout ce qui se passe !

PRIYAMVADA.

Eh bien, Sacontala, tu ne t'en vas pas;

SACONTALA.

Suis-je votre sujette ? Je partirai quand il me plaira.

DUCHMANTA.

Ou elle éprouve pour moi la même affection qui m'entraîne vers elle, ou mes pensées sont égarées par un excès de joie. Elle ne me répond point directement ; mais elle m'écoute avec attention,

quand je parle ; ses actions décèlent une sorte de désordre involontaire, et ses yeux ne s'arrêtent que sur moi.

(Voix derrière la scène.) Pieux hermites, préservez les animaux de ces saintes forêts du danger qui les menace ; le roi Duchmanta y chasse. De leurs pas précipités ses chevaux nombreux foulent les durs cailloux comme la rosée du matin, autour d'eux s'élève une épaisse poussière ; semblable à un essaim d'insectes brûlans, elle retombe sur les branches consacrées auxquelles sont suspendus vos manteaux d'écorce, dégouttans encore de l'eau du ruisseau dans lequel vous vous êtes baignés.

DUCHMANTA *(à part.)*

Mes officiers auront en me cherchant troublé indiscrètement la paix de cette sainte retraite.

(Voix derrière la scène.) Eloignez-vous, hermites, de cet éléphant terrible. Il s'approche en renversant tout ce qui se présente sur sa route. Ici il brise violemment avec sa trompe les branches élevées qui obstruent son passage, là il s'embarrasse dans les tiges entrelacées du Vratali. Nos rites saints sont interrompus ; les animaux timides que nous protégeons se dispersent au loin ; l'éléphant

sauvage, épouvanté par l'aspect nouveau d'un char, dévaste notre forêt.

DUCHMANTA *(à part.)*

J'ai troublé, contre mon intention, la retraite de ces pieux personnages, je vais sur-le-champ faire éloigner ma suite.

PRIYAMVADA.

Noble étranger, remplies de crainte, nous allons, si vous le permettez, rentrer dans nos demeures.

ANUSUYA.

Gautami sera très-inquiète sur notre compte, retirons-nous donc vîte en un lieu de sûreté.

SACONTALA *(s'éloignant à pas lents.)*

Je me sens arrêtée par un mal soudain au côté.

DUCHMANTA.

Ne concevez point d'alarmes, aimables filles, je vais empêcher qu'aucun mal arrive dans ces bocages.

PRIYAMVADA.

Gracieux étranger, absolument ignorantes de votre rang, nous osons espérer que vous voudrez bien nous pardonner si nous cessons un instant de

vous

vous rendre les honneurs que vous méritez ; mais nous vous prions humblement de nous permettre de vous voir encore une fois, quoique nous n'ayons pas rempli envers vous tous les devoirs de l'hospitalité.

DUCHMANTA.

Que vous êtes modestes, charmantes filles ! votre conversation seule m'a rendu des honneurs suffisans.

SACONTALA.

Ah ! mon pied, chère Anusuya, vient d'être piqué par une épine cachée sous ces herbes épaisses, et ma robe flottante s'engage malgré moi dans les branches du Curavaca ; aide-moi à me soutenir et à me dégager. *(Elle s'éloigne lentement en regardant de tems en tems Duchmanta, et en s'appuyant sur ses compagnes.)*

SCÈNE V.

DUCHMANTA *(seul.)*

(Il soupire.) HÉLAS, elles sont parties ! Je dois m'éloigner aussi ! Que ce moment heureux a peu duré ! Je vais renvoyer ma suite dans la ville voisine, et j'établirai ma demeure près de cette forêt.

L'image de l'incomparable Sacontala est toujours présente à mon esprit, je ne puis plus m'occuper d'autre chose. Vainement mes pas m'éloignent d'elle, mon cœur brûlant revole toujours en arrière ; semblable à un étendard léger, qui fixé sur un bâton porté contre le souffle du vent, se déploie toujours dans une direction opposée. *(Il sort.)*

Fin du premier Acte.

Notes relatives à l'Acte Ier.

(Page 34.) *Un homme né dans une caste militaire.*] Nous apprenons par les plus anciennes traditions qui nous soient parvenues sur l'Inde, que la distinction des rangs et des professions y était établie dès la plus haute antiquité. C'est-là une des preuves les plus incontestables des progrès d'une société vers la civilisation. Les arts sont si simples et si peu nombreux dans les premiers âges de la vie sociale que chaque homme peut les exercer pour son propre usage. Un sauvage peut tailler son arc, armer ses flèches, élever sa cabane, creuser son canot, sans recourir à une main plus habile que la sienne; mais lorsque le tems a augmenté les besoins de l'homme, les arts deviennent si compliqués, qu'il est nécessaire que l'artiste se soumette à un cours particulier d'éducation. La division des professions augmente avec leurs progrès, et se subdivise à chaque instant en branches nouvelles. En remontant vers les époques où finissent les traditions des Indiens, et en nous transportant même jusqu'à l'ère reculé qu'elles prétendent atteindre, nous trouvons que cette séparation des professions avait non-seulement lieu parmi eux, mais encore que la perpétuité de cette coutume était assurée par une institution qui doit être considérée comme l'article fondamental de leur système politique.

Le corps entier du peuple était divisé en quatre ordres ou castes qui toutes procédaient de Brahma de la manière suivante

Le *Bramine* de la bouche (sagesse) pour prier, lire et instruire.

Le *Chehteree* des bras (force) pour combattre et gouverner.

Le *Bice* du ventre et cuisses (nourriture) pour pourvoir aux nécessités de la vie par l'agriculture et le trafic.

Le *Sooder* des pieds (soumission) pour travailler et servir.

Au-dessous de ces grandes classes, on en compte une cinquième appelée *Burrum* ou *Sunker*, supposée provenir de l'union illégale entre personnes de castes différentes. Les individus qui en sont, se livrent principalement à un petit commerce de détail. Elle est confondue par la plupart des Européens avec la classe des *Sooder*.

Outre les classes reconnues, il existe dans l'Inde une race d'hommes infortunés appellés *Pariars* à la côte de Coromandel, et *Chandalas* dans les autres parties de ce vaste continent. Ce sont des hommes rejettés originairement des classes auxquelles ils appartenaient, et qui par leur mauvaise conduite en ont perdu tous les privilèges. Leur condition est le dernier degré de la dégradation de la nature humaine ; nul ne peut avoir de communication avec eux. Si un *Pariar* approche un *Nayr*, c'est-à-dire, un guerrier de la seconde classe, celui-ci peut de suite lui donner la mort impunément. L'eau et le lait sont considérés comme souillés par leur ombre seule, et on ne peut plus s'en servir sans les purifier. Tout *Hindou* qui viole les règles ou les institutions de sa caste, tombe dans cette condition avilis-

sante, et c'est-là ce qui les lie si fortement à la pratique des devoirs qui leur sont imposés; car en s'en écartant, ils perdent la félicité et l'honneur, et cette punition s'étend sur toute leur postérité. Les quatre castes originaires sont mentionnées dans le *Mahabarat* (le plus ancien livre des Hindous), et cette même distinction était aussi connue de l'auteur de l'*Hitopadesa*, autre ouvrage de la plus haute antiquité.

Quoique la ligne de démarcation entre les arts soit si précise qu'elle rend impossible tout mélange entre individus, et tout empiètement sur les fonctions assignées à chaque ordre, cependant, dans certains cas, les *Pandits* déclarent qu'il est légal pour un individu d'une classe élevée d'exercer quelqu'emploi appartenant à une classe inférieure; nous voyons en conséquence des Bramines employés au service de leurs princes dans d'autres fonctions que celles de ministre d'état. Plusieurs *Cipayes* au service de la Compagnie anglaise, particulièrement dans la Présidence du Bengale, sont de l'ordre des *Bramines*.

(*Extrait de l'onvrage de Robertson, intitulé :* Disquisition on India.)

ACTE II.

(Le Théâtre représente une plaine couverte des tentes royales ; la Forêt sacrée paraît dans le fond.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADHAVYA *(seul, il soupire et se lamente.)*

C'EST une étrange récréation que celle-ci !.... Je suis mortellement fatigué.... Le Roi a là un goût bien inexplicable ! Que doit-on penser d'un souverain qui n'emploie tous ses instans qu'à courir après des animaux inutiles? *Voilà une antelope!.. J'aperçois un sanglier !...* Telle est toujours notre conversation. En plein midi, dans l'instant même où la chaleur est la plus forte, lorsque les arbres de la forêt n'offrent sous eux aucun ombrage, on nous contraint à nous agiter et à courir de tous côtés comme les bêtes fauves que nous poursuivons. Avons nous soif, il faut boire de l'eau des torrens, qui retient un goût de pierres brûlées et d'herbes fades. Avons-nous faim, nous dévorons à la hâte un morceau de gibier bien

maigre et brûlé comme du charbon. Si pendant la nuit je repose, mon sommeil est troublé par le bruit des chevaux et des éléphans, ou par la voix des esclaves qui crient, *de la venaison, de la venaison!* D'autres cris perçans viennent ensuite frapper mon oreille, *allons dans la forêt, allons dans la forêt!* Ce ne sont point là mes seuls chagrins encore, une nouvelle peine se joint à la douleur de mes premières blessures ; car pendant que j'étais éloigné du Roi, la poursuite d'un faon l'a conduit dans cette retraite écartée, où, à mon grand regret, il a vu une certaine fille appelée Sacontala, appartenant à un vieux hermite; depuis ce moment il n'est plus question de notre retour à la ville. Ces fâcheuses idées ont tenu mes yeux ouverts pendant toute la nuit. Hélas! quand nous en irons nous? Je ne vois plus Duchmanta depuis qu'il a formé le dessein de prendre une autre épouse. *(Il fait quelques pas et regarde.)* Mais enfin le voici! Comme il est changé! Il porte son arc, son front est ceint d'un diadême de fleurs sauvages ; il s'avance, commençons à feindre! *(Il se courbe sur son bâton.)* Prenons ainsi un moment de repos!

SCÈNE II.

DUCHMANTA, MADHAVYA.

DUCHMANTA *(à part et en soupirant.)*

J'OBTIENDRAI difficilement la favorite de mon cœur; mais d'après la manière dont elle a paru affectée en me quittant, je conçois quelques espérances. Notre amour mutuel ne s'est point encore déclaré et nous formons cependant les mêmes desirs. (*Il sourit.*) C'est ainsi que les amans se livrent toujours à de douces illusions et que leur âme entière n'est remplie que de l'objet de leur passion. Entretiendrai-je un espoir trop flatteur? non. (Combien j'ai de plaisir à me le rappeler!) Elle promenait autour d'elle ses regards brillans de tendresse; ses bras gracieux, arrondis et pleins d'une amoureuse langueur, tombaient nonchalamment à ses côtés, elle feignait de se fâcher lorsque ses compagnes voulaient l'empêcher de se retirer, et sans doute je causais seul tout ce doux embarras. Oh! Combien la vue perçante de l'amour est prompte à discerner ses avantages!

MADHAVYA *(courbé sur son bâton.)*

Grand prince, je n'ai plus la force de me mouvoir,

et c'est de mes lèvres seules que je vous salue. Puisse le Roi être toujours victorieux !

DUCHMANTA *(souriant.)*

Quelle fatigue t'a mis dans cet état, ami Madhavya ?

MADHAVYA.

Votre main blesse mon œil et vous me demandez quelle est la cause de ses pleurs.

DUCHMANTA.

Parle plus intelligiblement, je ne te comprends pas.

MADHAVYA.

Voyez cet arbre penché sur la rivière, et dites-moi, je vous prie, s'il est courbé par la force du courant ou sa propre volonté ?

DUCHMANTA.

Je suppose que c'est par l'action du courant.

MADHAVYA.

Eh bien, je le suis de même par celle de votre majesté.

DUCHMANTA.

Comment cela ?

MADHAVYA.

Vous convient-il d'abandonner les affaires de votre grand empire, et un séjour aussi agréable que celui de votre palais, pour vivre ici en habitant des forêts? Pouvez-vous tenir votre conseil au milieu des bois? Pour moi qui suis un révérend Bramine, je ne possède déjà plus l'usage de mes pieds ni de mes mains, je l'ai perdu en courant tous les jours après des chiens et des animaux sauvages. Accordez-moi donc, je vous en supplie, la permission de me reposer.

DUCHMANTA *(à part.)*

Telles sont toujours les plaintes de ce pauvre Bramine! Entièrement occupé maintenant de la fille de Canna, la chasse me devient aussi insupportable qu'à lui. Oserai-je courber mon arc et placer sur sa corde une flèche pour percer les gazelles apprivoisées qui habitent les bocages de ma bien-aimée, et empruntent de ses regards les vives couleurs dont elles brillent?

MADHAVYA *(regardant le Roi.)*

Quelle est la cause de votre agitation? Je crains bien d'avoir, à mon ordinaire, prêché dans le désert.

DUCHMANTA.

Je ne songe qu'à accéder à tes desirs.

MADHAVYA *(avec joie.)*

Puisse le Roi vivre long-tems !

DUCHMANTA.

Écoute-moi attentivement.

MADHAVYA.

Que le Roi ordonne.

DUCHMANTA.

Lorsque tu auras pris quelque repos, j'aurai besoin de ton secours dans une affaire qui ne te donnera aucune fatigue.

MADHAVYA.

Quelle peut être cette affaire, à moins que ce ne soit de manger des gâteaux de riz ?

DUCHMANTA.

Je te l'apprendrai quand il en sera tems.

MADHAVYA.

J'en serai très-aise.

DUCHMANTA.

Hola, quelqu'un !

SCÈNE III.

LE ROI, MADHAVYA, LE CHAMBELLAN ET LE GÉNÉRAL.

LE CHAMBELLAN.

QUE mon Souverain ordonne !

DUCHMANTA.

Raivataca, appelle le Général.

LE CHAMBELLAN.

J'obéis. *(Il sort et rentre avec le Général.)* Hâtez-vous, Seigneur, le Roi vous attend.

LE GÉNÉRAL *(à part en observant le Roi.)*

Comment se fait-il que la chasse, que les philosophes considèrent comme une occupation vicieuse, soit devenue la passion favorite du Roi ? Notre Souverain, livré à des fatigues continuelles et endurant constamment toutes les inclémences des saisons, a tellement maigri que les rayons brûlans du soleil le touchent à peine (1). Semblable à l'éléphant qui paît sur une montagne, le commun des hommes n'apperçoit que sa grandeur, il est tout ame ! *(Haut en s'approchant du Mo-*

narque.) Que le Roi soit toujours victorieux ! Cette forêt, Sire, est remplie de bêtes de proie, nous appercevons par-tout des traces de leurs pieds monstrueux : quels ordres vous plaît-il de donner?

DUCHMANTA.

Bhadrasena, la morale de Madhavya interrompt le cours de nos amusemens, et nous interdit les plaisirs de la chasse.

LE GÉNÉRAL *(à part à Madhavya.)*

Persiste dans tes discours, mon ami, tandis que je sonderai les vraies intentions du Roi. *(Haut.)* Sire, l'insensé ne sait ce qu'il dit. Réfléchissez à tous les plaisirs que procure la chasse. Le corps peut-être en souffre à l'extérieur, mais il acquiert plus de force et de véritable vigueur. N'est-il pas agréable de voir fuir devant soi les animaux sauvages saisis de terreur et de rage ? Quelle foule de sensations délicieuses éprouve le fier chasseur lorsque ses flèches atteignent le but qu'il a visé ? Peut-on considérer comme une passion vicieuse celle d'un exercice salutaire, à laquelle on ne peut comparer aucun autre plaisir ?

MADHAVYA *(avec colère.)*

Eloigne-toi, vil flatteur ! Le Roi est excusable sans doute, en cédant à la violence de ses incli-

nations ; mais toi, fils d'une esclave, tu n'as pas les mêmes prétextes. Vas, cours dans les forêts, je voudrais que tu y devinsses la proie d'un tigre ou d'un ours, maintenant à la poursuite de quelque shakal aussi sauvage que toi.

DUCHMANTA.

Nous sommes campés, Bhadrasena, auprès d'un hermitage sacré, et je ne puis en ce moment applaudir à ton éloge de la chasse. Que les buffles sauvages aient en ce jour la liberté d'errer dans leurs marais, et de creuser le sable avec leurs cornes recourbées ; que les troupeaux d'Antélopes rassemblés à l'ombre, ruminent sans trouble et sans crainte ; que les sangliers foulent et arrachent en paix l'herbe qui croît sur les bords de ces canaux, et que mon arc soit suspendu dans ma tente.

LE GÉNÉRAL.

Soit fait ainsi que le Roi l'ordonne !

DUCHMANTA.

Rappelle les archers qui m'ont précédé, et défends à mes officiers l'entrée de ces bocages. Qu'ils se gardent d'irriter les hermites pieux qui les habitent. Ces hommes religieux possèdent toutes les vertus patientes, mais ils cachent quelquefois dans

leur sein un ressentiment enflammé. Ainsi l'escarboucle, naturellement froide au tact, brûle vivement la main qui la presse lorsqu'elle s'est pénétrée des rayons du soleil.

MADHAVYA.

Sors, et vante maintenant les plaisirs de la chasse.

LE GÉNÉRAL.

Le Roi sera obéi. *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

DUCHMANTA, MADHAVYA, LE CHAMBELLAN, GARDES.

DUCHMANTA.

Quittez cet appareil de chasse, et toi, Raivataca, ne t'éloigne pas. *(Ils sortent.)*

MADHAVYA.

Ainsi vous avez maintenant débarrassé la scène, et n'y avez pas même laissé une mouche. Asseyez-vous, je vous prie, sur ce pavé de pierres polies, à l'ombre de cet arbre aux larges feuilles, je me placerai auprès de vous; je suis impatient d'être instruit de l'affaire qui doit ne me donner aucune fatigue.

DUCHMANTA.

Place-toi d'abord.

MADHAVYA.

Allons me voilà prêt. *(Il s'asseoit.)*

DUCHMANTA.

Ami Madhavya, tes yeux ne se sont point encore arrêtés sur un objet qui mérite bien d'être vu.

MADHAVYA.

Pardonnez-moi, ils se sont fixés sur vous.

DUCHMANTA.

Quelqu'inclination secrette qu'aient tous les hommes à penser favorablement d'eux-mêmes, je considère Sacontala comme le plus bel ornement de ces lieux.

MADHAVYA *(à part.)*

Il ne faut point encourager cette passion. *(Haut.)* Mais qu'espérez-vous donc à cet égard? Sacontala est fille d'un Bramine, et cette alliance ne saurait vous convenir.

DUCHMANTA.

Eh quoi! penses-tu que les peuples lèvent leurs têtes et portent leurs regards sur la lune nouvelle, avec l'espoir de la posséder?.... Apprends cependant

dant que le cœur de Duchmanta ne s'est point donné à un objet qu'il puisse désespérer d'obtenir.

MADHAVYA.

Comment ?

DUCHMANTA.

Elle est fille d'un prince sage et vaillant, et d'une nymphe des cieux inférieurs. Sa mère l'ayant abandonnée sur la terre, elle a été élevée par Canna ; c'est ainsi que la tendre fleur du Malati, suspendue à sa tige délicate, s'élève et s'épanouit sous l'influence bienfaisante de l'astre du jour.

MADHAVYA *(en riant.)*

Desirer la possession de quelques charmes grossiers, lorsque votre palais renferme des femmes aussi brillantes que des perles, c'est imiter la folie de celui qui quitte le fruit délicieux du datier pour l'âpre tamarin.

DUCHMANTA.

Tu ne parlerais pas ainsi si tu connaissais Sacontala.

MADHAVYA.

Ce qu'un Roi admire doit être certainement très-beau.

DUCHMANTA.

Comment te peindre ses perfections ! Quand je médite sur la puissance de Brama et les attraits de cette fille adorable, je pense que la création d'un être pareil a effacé tous ses autres ouvrages. Elle fut conçue et moulée dans son esprit éternel, qui d'abord avait laborieusement combiné les formes les plus parfaites, et produisit ensuite, en les réunissant en elle, l'admirable assemblage de toutes les beautés.

MADHAVYA.

Toutes les autres femmes sont donc bien peu de chose auprès de celle-ci ?

DUCHMANTA.

C'est ainsi du moins que la voit mon esprit prévenu. J'ignore quel sera l'heureux possesseur de cette beauté incomparable, semblable maintenant à une fleur dont les parfums ne se sont point encore évaporés, à une feuille fraîche et délicate qu'aucune main audacieuse n'a arrachée de sa tige, à un diamant pur et brillant, que le lapidaire n'a point taillé, au miel nouveau, dont la douceur engageante n'a point été goûtée, ou plutôt au fruit céleste de toutes les vertus rassemblées, à la perfection duquel on ne peut rien ajouter.

MADHAVYA.

Hâtez-vous de cueillir ce fruit, de peur qu'il ne tombe dans les mains de quelque rustique dévot, brillant de l'huile d'Ingudi.

DUCHMANTA.

Elle ne peut disposer d'elle-même, et son père adoptif est absent.

MADHAVYA.

Quelles sont ses dispositions envers vous ?

DUCHMANTA.

Les filles d'un hermitage sont naturellement réservées ; cependant ses regards s'arrêtaient furtivement sur moi, son embarras était extrême lorsqu'ils rencontraient les miens ; puis elle souriait ou cherchait à détourner sur d'autres sujets la conversation de ses compagnes. L'amour se laisse rarement appercevoir du premier abord, et jusqu'ici sa conduite envers moi ne l'a point ouvertement montré, ni caché entièrement.

MADHAVYA.

Comment, en si peu d'instans, a-t-elle pu faire dans votre cœur des progrès aussi rapides ?

DUCHMANTA.

Lorsqu'elle s'est éloignée, soutenue par ses deux compagnes, toutes ses grâces ont augmenté la passion qu'elle m'avait d'abord inspirée. Elle s'écriait d'une voix douce et touchante : ah ! mon pied est blessé par les épines du Cussa, alors elle s'arrêtait, puis faisant quelques pas encore, elle se retournait vers moi, feignant que sa robe flottante s'était engagée dans les branchages touffus qui l'entouraient.

MADHAVYA.

Vous avez commencé par chasser une antelope, et fini par poursuivre un autre gibier. C'est-là, sans doute, ce qui vous donne tant de goût pour cette sainte forêt ?

DUCHMANTA.

Voici maintenant ce que j'exige de toi dans cette affaire; je voudrais qu'en qualité de Bramine, tu imaginasses quelqu'expédient pour m'ouvrir de nouveau l'entrée de ces demeures religieuses.

MADHAVYA.

Le seul avis que j'ai à vous donner est celui-ci : rappellez-vous que vous êtes roi.

DUCHMANTA.

Ensuite ?

MADHAVYA.

Eh bien ! écriez-vous alors : qu'on ordonne aux Hermites de m'apporter la sixième partie de leurs grains, et, en prononçant ces paroles, pénétrez sans scrupule dans la forêt.

DUCHMANTA.

Non, Madhavya, ceux qui ont renoncé aux perles et à l'or pour posséder des trésors d'une nature supérieure, paient un tribut différent. Les richesses des princes, prélevées sur quatre ordres de leurs sujets, sont périssables ; mais ces hommes pieux nous donnent la sixième partie du fruit de leur piété, et ces fruits ne périront jamais.

(Voix derrière la scène.) Heureux mortels que nous sommes ! nous avons maintenant obtenu l'objet de nos desirs.

DUCHMANTA.

Je crois entendre la voix de quelques Hermites.

LE CHAMBELLAN *(entre.)*

Puisse le Roi être victorieux ! Deux jeunes Hermites attendent avec respect les ordres de notre Monarque, et sollicitent une audience.

DUCHMANTA.

Qu'ils soient de suite introduits.

LE CHAMBELLAN.

J'obéis. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

DUCHMANTA, MADHAVYA, deux Hermites, LE CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN *(conduisant les Hermites.)*

AVANCEZ de ce côté.

LE PREMIER BRAMINE *(regardant le Roi.)*

La confiance que j'éprouve m'est-elle inspirée par son aspect majestueux, ou par la connaissance que nous avons de sa piété et de sa vertu ? Mes craintes s'évanouissent en sa présence. Il séjourne maintenant auprès de cette sainte forêt, et en nous y protégeant de tout son pouvoir, il donne à ses sujets les marques les plus éclatantes de sa dévotion. Les louanges d'un Monarque qui triomphe ainsi de ses passions montent continuellement vers les cieux; des poètes inspirés chantent sans cesse : *Contemplez un vertueux Prince !* Pour

nous, exaltant d'abord ses qualités royales, nous disons : *Contemplez parmi les Rois, un sage!*

LE DEUXIÈME BRAMINE.

Est-ce là le vertueux Duchmanta ?

LE PREMIER BRAMINE.

Lui-même.

LE DEUXIÈME BRAMINE.

Il n'est point étonnant que ce Monarque, dont le bras paraît aussi fort que la grande barre de la principale porte de sa capitale, soit le maître absolu de toute la terre qui forme une ceinture obscure à l'Océan impétueux, ou que les dieux de Swerga, dans leurs combats terribles contre les mauvais génies, proclament hautement que son arc puissant est un plus sûr instrument de victoire, que la foudre étincelante de l'éternel Indra.

(Ils s'approchent tous les deux.) O Roi, sois toujours victorieux !

DUCHMANTA *(se levant.)*

Je vous salue humblement tous les deux.

LES DEUX BRAMINES.

Que le Ciel répande sur toi ses bénédictions !

DUCHMANTA *(avec respect.)*

Puis-je connaître la cause de votre visite?

LE PREMIER BRAMINE.

Les hermites de ces forêts saluent notre Souverain, et nous envoient vers lui pour implorer son secours.

DUCHMANTA.

Qu'ordonnent-ils?

LE PREMIER BRAMINE.

En l'absence de notre guide spirituel Canna, des mauvais génies sont venus troubler notre sainte retraite; que le Roi, accompagné du conducteur de son char, daigne pénétrer dans notre asile, et y séjourner pendant quelques jours.

DUCHMANTA *(avec joie.)*

Je me sens honoré par une telle invitation.

MADHAVYA *(à part.)*

Ils viennent fort à propos! S'ils l'entraînent par le col, ce n'est point contre sa propre volonté.

DUCHMANTA.

Raivataca, ordonne que mon char soit préparé, et qu'on m'apporte mon arc et mes flèches.

LE CHAMBELLAN *(sortant.)*

J'obéis.

LE PREMIER BRAMINE.

Protecteur universel, cette complaisance te sied bien.

LE SECOND BRAMINE.

C'est ainsi que les descendans de Puru remplissent la promesse qu'ils ont faite de délivrer leurs sujets des dangers qui les menacent.

DUCHMANTA.

Saints Hermites, vous pouvez vous retirer ; je vais vous suivre à l'instant.

LES DEUX BRAMINES *(en sortant.)*

Sois à jamais victorieux !

SCÈNE VI.

DUCHMANTA, MADHAVYA. LE CHAMBELLAN.

DUCHMANTA.

Ne serais-tu pas bien aise, Madhavya, de voir la belle Sacontala ?

MADHAVYA.

J'aurais d'abord été flatté de cette proposition ; mais depuis l'histoire de ces mauvais génies....

DUCHMANTA.

Que crains-tu ? ne seras-tu pas avec moi ?

MADHAVYA.

Vous vous occuperez alors à toute autre chose qu'à me protéger.

LE CHAMBELLAN.

Le char du Roi est prêt ; on attend sa présence triomphante. Carraba, messager de la Reine-mère, arrive en cet instant de la capitale.

DUCHMANTA.

Est-il envoyé par la vénérable Reine ?

LE CHAMBELLAN.

On ne peut en douter.

DUCHMANTA.

Qu'il paraisse devant moi.

(Le Chambellan sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHAMBELLAN *(rentrant avec le messager.)*

LE CHAMBELLAN.

VOILA le Roi, approche avec respect.

LE MESSAGER *(se prosternant.)*

Puisse le Roi être toujours victorieux ! Sa royale mère lui envoie le message suivant.

DUCHMANTA.

Fais-moi connaître sa volonté.

LE MESSAGER.

Dans quatre jours, la fête de l'avènement de son fils sera célébrée avec solemnité, et la présence du Roi (puissent ses jours être prolongés !) sera alors nécessaire.

DUCHMANTA.

D'un côté, une prière des Bramines; de l'autre une invitation de ma respectable mère : ces deux devoirs sont sacrés, je n'en puis négliger aucun.

MADHAVYA *(souriant.)*

Votre esprit va demeurer suspendu entre ces deux messages, comme le roi Trisangu entre le ciel et la terre, lorsque les hommes pieux lui criaient : *monte*, et les dieux du Swerga, *descends*.

DUCHMANTA.

Je flotte dans l'incertitude, et mon embarras augmente en songeant à la distance considérable qui sépare les deux endroits où je suis appelé : ainsi le courant d'une rivière est divisé par un rocher qui s'élève au milieu de son lit. *(Après avoir réfléchi.)* Madhavya, ma mère te considéra toujours comme un fils ; elle te choisit pour être le compagnon des plaisirs et des amusemens de mon enfance, tu pourras donc me suppléer auprès d'elle dans cette cérémonie. Retourne à la ville, et dis lui que j'ai dû céder aux motifs puissans de l'invitation des respectables Hermites.

MADHAVYA.

Je me charge avec plaisir de cette commission ; vous ne croyez cependant pas que j'eusse réellement peur de ces mauvais génies ?

DUCHMANTA.

Comment se fait-il que de Bramine poltron, tu deviennes tout-à-coup si brave ?

MADHAVYA.

C'est que je suis un jeune roi maintenant.

DUCHMANTA.

C'est vrai ! Je vais en conséquence donner ordre à mes officiers de suivre ta majesté, tandis que je ferai cesser les troubles de l'hermitage.

MADHAVYA *(se rengorgeant.)*

Admirez-moi, je suis un prince régnant.

DUCHMANTA *(à part.)*

Ce Bramine bouffon aime beaucoup à jaser, et découvrirait peut-être aux femmes de mon palais, le nouvel amour qui m'engage ; je dois faire en-sorte d'éloigner cette idée de son esprit. *(Il prend la main de Madhavya.)* Je vais entrer dans cette forêt, guidé par le seul respect que je dois à ses pieux habitans, sois certain que je ne ressens aucune inclination pour la jeune pupille de Canna. Combien en effet ne suis-je pas au-dessus d'une fille élevée parmi les antelopes des forêts, et dont le cœur sans doute est totalement étranger aux délicatesses d'un amour épuré. Je plaisantais tout-à-l'heure en t'en parlant.

MADHAVYA.

Oh ! j'en suis bien persuadé.

DUCHMANTA.

Adieu, mon ami, exécute fidellement ma commission, tandis que je vais.... protéger les hermites. *(Ils sortent.)*

Fin du second Acte.

Note relative à l'Acte II.

(Page 60.) *Notre souverain a tellement maigri que les rayons du soleil le touchent à peine.*] Cette figure est encore très-usitée dans tout l'Orient. Volney, dans son *État politique de la Syrie*, tome I, dit, en parlant des Arabes et des contes par lesquels ils charment leurs loisirs :

« *Il conte le martyre d'un jeune amant qui se consume* » *tellement de desir et d'amour, que son corps ne donne* » *plus d'ombre.* »

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le Théâtre représente l'intérieur de la Forêt.)

UN JEUNE BRAMINE *(portant de l'herbe consacrée.)*

QUE la puissance de Duchmanta est grande ! A peine son char était-il entré dans ces bocages, que nous avons continué, sans interruption, nos saintes cérémonies. Quel éloge serait digne de ce prince ? Le bruit seul de ses armes a tout-à-coup éloigné les calamités dont nous étions affligés !... Je puis porter maintenant aux prêtres ce paquet d'herbes fraîches de Cussa, pour être parsemé autour de la place des sacrifices. *(Regardant derrière la scène.)* Ah ! Priyamvada, pour qui préparez-vous ce baume de racines d'Usira et ces feuilles de lys ? *(Il écoute.)* Que dites-vous ? Sacontala est très-incommodée par la chaleur du soleil, et vous allez lui donner une potion rafraîchissante ! Prodiguez-lui tous vos soins, Priyamvada,

vada, elle fait les délices de notre vénérable père Canna. Je vais dire à Gautami de lui porter de l'eau salutaire, consacrée dans la cérémonie appelée Vaitana. *(Il sort.)*

SCÈNE II.

DUCHMANTA *seul. (Il se promène d'un air distrait.)*

Je connais le pouvoir que la religion a sur son esprit, et je sais que Canna seul peut disposer d'elle; cependant, il est aussi impossible à mon cœur de retourner à son premier état de tranquillité, qu'il l'est au torrent impétueux de remonter sur la cime élevée de laquelle il s'est précipité. O dieu d'amour! comment tes traits peuvent-ils être aussi aigus, puisque des fleurs en forment la pointe? Mais je devine la cause de leur subtilité, ils sont trempés dans les flammes du Courroux de Hara, aussi ardentes que le feu de Barava pétillant au milieu de l'onde. Pourrais-tu, s'il en était autrement, conserver le pouvoir d'enflammer nos cœurs, après avoir été toi-même réduit en cendres? Les crédules amans sont également trompés par toi et par la lune, quoique vous paraissiez tous les deux dignes de confiance; ils s'abusent en préten-

dant que cet astre n'a aucune chaleur, et que des fleurs seules arment tes traits, car ses rayons argentés brûlent, et tu places des diamans durs et aigus au bout de tes flèches fleuries ! Cependant, le dieu qui porte un poisson dans ses étendarts, et qui a blessé mon ame, me comblera de joie s'il perce mon cœur, à l'aide des charmes de ma bien aimée, dont les yeux sont plus grands et plus beaux que ceux du daim timide. O puissante divinité, tu ne me témoignes aucune compassion, même à l'instant où je m'humilie pour t'adorer ! Le délire de mon imagination ajoute à la violence de tes feux ! Te convient-il de ployer ton arc jusqu'à ton oreille, pour que la flèche que tu vas me décocher me fasse une plus profonde blessure ! Hélas ! comment trouver quelque soulagement aux tourmens qui m'accablent ? *(Il soupire.)* Je n'en conçois pas d'autre que la vue de ma bien aimée. *(Il lève les yeux vers le ciel.)* Sacontala et ses compagnes doivent sans doute, dans ces instans de chaleur, avoir cherché l'abri des verdoyans Tamalas, qui ombragent les bords de la rivière ; je vais porter mes pas de ce côté. *(Il avance et regarde autour de lui.)* Ma douce amie a, je le présume, traversé il n'y a qu'un moment ces allées embaumées ; j'aperçois les branches dépouillées des fleurs qu'elle a sans doute cueillies ;

quelques feuilles, nouvellement arrachées, épanchent encore le lait qui circulait dans leurs tiges. On respire sur ces rives une fraîcheur délicieuse! Ici je serai caressé du zéphir, et ses ailes, chargées de parfums, viendront soulager mon sein embrâsé par l'amour. *(Il porte ses regards à terre.)* Heureux amant! Sacontala doit être dans ces bocages, car j'apperçois, sur le sable doré de ce berceau, des traces récentes de ses pieds délicats. Je la découvrirai sans doute à travers ces feuillages épais. *(Il se cache derrière les arbres.)* Mes desirs sont satisfaits! La favorite de mon cœur et ses deux compagnes reposent sur un rocher couvert de gazon et de fleurs. Ces branchages me déroberont à leurs regards, tandis que je jouirai des charmes de leur conversation.

SCENE III.

(On découvre Sacontala et ses compagnes.)

LES DEUX COMPAGNES *(la rafraîchissent avec des éventails.)*

Le souffle léger, produit par nos éventails de larges feuilles de lotos, te procure-t-il quelque soulagement?

SACONTALA *(d'un ton languissant.)*

Hélas ! pourquoi mes amies se donnent-elles tant de peines? *(Elles se regardent d'un air chagrin.)*

DUCHMANTA *(à part.)*

Elle paraît malade ! quelle peut être la cause de cette funeste indisposition ? Serait-ce ce que mon cœur me suggère, ou . . . . Je suis accablé de doutes ! . . . Le baume extrait de l'Usira a été, je le vois, appliqué sur son sein ; son bracelet est composé des filamens déliés du lys, et paraît attaché négligemment sur son bras . . . . Qu'elle est belle, même dans ce désordre ! . . . Tels sont les cœurs des jeunes gens. L'amour et le soleil nous brûlent également ; mais la chaleur ardente de l'été ne nous conduit pas au bonheur vers lequel s'élèvent nos desirs vifs et inquiets.

PRIYAMVADA *(à part à Anusuya.)*

N'as-tu point remarqué combien Sacontala parut agitée en voyant, pour la première fois, notre sage Monarque ? Je soupçonne que son cœur a reçu une impression profonde.

ANUSUYA *(à part à Priyamvada.)*

J'ai conçu le même soupçon, et je veux m'en

éclaircir. *(Haut.)* Chère Sacontala, permets-moi de te faire une question : connais-tu la cause de ton indisposition ?

DUCHMANTA *(à part.)*

Elle va sans doute s'expliquer ! — Ah ! quoique son bracelet de Lotos soit aussi brillant que les rayons de la lune, il est cependant parsemé de taches noires, provenant d'un feu intérieur.

SACONTALA *(se levant à demi.)*

A quoi l'attribuez-vous vous-mêmes ?

ANUSUYA.

Nous ignorons ce qui se passe dans ton ame ; mais je pense que ta maladie est la même que celle dont nous avons souvent entendu parler dans des contes d'amour. Instruits-nous donc avec franchise de ce que tu sens ; un médecin, sans connaître la partie souffrante, ne saurait y appliquer un remède.

DUCHMANTA *(à part.)*

Je pense comme elle.

SACONTALA *(à part.)*

Mes souffrances sont insupportables, et cependant je ne dois point les faire connaître.

PRIYAMVADA.

Anusuya a raison, ma douce amie, pense à la violence de ta maladie, chaque jour ses progrès seront plus rapides; déjà même elle attaque tes attraits, quoiqu'elle ne t'ait point encore dépouillée de la beauté dont les dieux t'ont ornée.

DUCHMANTA *(à part.)*

Cela n'est que trop vrai! Son front est déjà brûlé, son col se penche languissamment, sa taille est plus déliée, son teint a pâli; elle est semblable au Madhavi, quand ses feuilles sont desséchées par le vent du midi; cependant, même dans cet état, elle transporte mon ame!

SACONTALA *(soupirant.)*

Puis-je vouloir vous causer du chagrin par un aveu indiscret?

PRIYAMVADA.

Le desir seul de te soulager nous rend impatientes d'apprendre ton secret; chacune de nous partageant le mal qui t'oppresse, tu le supporteras plus aisément.

DUCHMANTA *(à part.)*

Sollicitée par deux amies, compagnes de ses

plaisirs et de ses peines, elle ne peut s'empêcher de s'expliquer; et moi sur qui elle a jeté des regards d'affection, lors de notre première entrevue, je suis impatient d'entendre sa réponse.

SACONTALA *(avec embarras.)*

Dès l'instant que j'ai vu le Prince accompli qui a ramené la tranquillité dans nos saintes forêts...

(Elle s'arrête et rougit.)

LES DEUX COMPAGNES.

Continue, chère Sacontala.

SACONTALA.

Dès cet instant j'ai connu l'amour, et j'en éprouve tous les tourmens!

ANUSUYA.

Tu as heureusement choisi un objet digne de toi.

PRIYAMVADA.

Une belle rivière pourrait-elle quitter le sein azuré de la mer, pour se précipiter dans un lac obscur et marécageux.

DUCHMANTA *(à part avec joie.)*

Ses propres lèvres m'ont appris mon bonheur!

L'Amour causait mes peines, et il vient lui-même de les dissiper. Ainsi un jour d'été, en se voilant d'épais nuages, soulage les animaux des effets de la vive chaleur dont il les avait d'abord accablés.

SACONTALA.

O mes amies ! comment trouver grace aux yeux du Roi ?

DUCHMANTA *(à part.)*.

Cette question fait évanouir toutes mes inquiétudes, et me transporte de joie.

PRIYAMVADA *(à part à Anusuya.)*

Comment pouvons-nous la servir ? cherchons-en promptement le moyen.

ANUSUYA *(à part à Priyamvada.)*

Il faut tenir la cause de sa maladie secrète, et tâcher de la guérir.

PRIYAMVADA *(à Anusuya.)*

Il est aisé de garder le secret, et le reste ne sera pas plus difficile. Tu as sans doute remarqué que le jeune Roi a paru, dès le premier abord, recevoir l'impression profonde qu'il faisait lui-même sur Sacontala ; nous avons aussi observé que, depuis quelques jours, une pâleur qui ne lui est pas naturelle, décèle l'agitation de son cœur.

DUCHMANTA *(à part.)*

Hélas ! mes pleurs sont la seule rosée qui appaise e feu dévorant qui me consume, et mon bracelet d'or, parcourant sans obstacle mon bras maigri et desséché, tombe à chaque instant sur mon poignet !

PRIYAMVADA *(haut.)*

Eh bien, puisqu'il est probable qu'il partage la passion qu'il a inspirée à notre amie, qu'elle lui écrive une lettre d'amour, je la cacherai dans une fleur, et, sous prétexte de présenter au Roi une offrande respectueuse, je la déposerai entre ses mains.

ANUSUYA.

J'approuve ce moyen, mais qu'en pense notre chère Sacontala ?

SACONTALA.

Je dois songer aux conséquences d'une pareille démarche.

PRIYAMVADA.

Songe plutôt à composer quelques vers qui puissent exprimer ta passion, et s'accorder avec le caractère d'une fille née dans un rang élevé.

SACONTALA.

Mon cœur timide et incertain craint de se voir rejeté.

DUCHMANTA *(à part.)*

Voici l'homme heureux de ta seule présence, duquel, ô fille trop timide, tu appréhendes un refus. Le mortel qui te possédera n'enviera pas un plus brillant trésor; et tu es le seul que je brûle de posséder.

ANUSUYA.

Quelle modestie dans cette crainte ! Quel homme raisonnable voudrait intercepter, avec un parasol, les rayons d'une lune d'automne, qui peuvent seuls le guérir de la fièvre occasionnée par la vive ardeur du soleil ?

SACONTALA *(souriant.)*

Je vais me livrer à mes réflexions.

DUCHMANTA *(à part.)*

Avec quel plaisir je fixe mes regards sur ce Poëte aimable; je crains de les détourner un seul instant. Combien tous ses mouvemens sont gracieux, tandis que sa tête se balance doucement pour mesurer les pieds des vers qu'elle compose; tous ses traits indiquent une tendre affection !

SACONTALA.

Je viens de faire un couplet, mais nous n'avons rien pour l'écrire.

PRIYAMVADA.

Récite-le; et je le graverai avec mon poinçon sur cette feuille de Lotos aussi verte que le sein d'une jeune Perruche; on peut la couper aisément en forme de lettre.

SACONTALA.

« Je ne connais pas encore ton cœur, mais » l'Amour échauffe le mien nuit et jour; c'est » en toi que se concentrent maintenant toutes » mes facultés. »

DUCHMANTA (*s'avance avec précipitation en récitant des vers sur le même mètre*).

« L'Amour ne fait qu'échauffer ton cœur, ô » fille gracieuse, mais il brûle et consume le » mien. Ainsi l'étoile du jour concentre pour » quelques instans les parfums de la fleur de nuit, » tandis qu'elle éteint entièrement le disque écla- » tant de la lune. »

ANUSUYA (*avec joie.*)

Soyez le bien venu, grand Roi, le fruit de

l'imagination de mon amie a été cueilli sans délai. *(Sacontala paraît vouloir se lever.)*

DUCHMANTA *(la retenant.)*

Ces membres délicats reposant sur un lit de fleurs, ces bras dont les bracelets de Lotos sont dérangés par une pression légère, toutes ces formes douces et élégantes qui paraissent accablées par la chaleur ardente du jour, ne doivent pas se fatiguer encore par de vaines cérémonies.

SACONTALA *(à part.)*

O mon cœur, pourquoi ne te reposes-tu pas après l'agitation que tu as éprouvée ?

ANUSUYA.

Que notre Souverain daigne prendre pour siège une partie du rocher sur lequel elle est assise.

DUCHMANTA.

Priyamvada, l'indisposition de votre charmante amie n'est-elle point un peu dissipée ?

PRIYAMVADA *(souriant.)*

Elle vient de prendre un remède qui rétablira bientôt sa santé ; mais, ô Prince puissant, permettez que guidée par mon amitié pour Sacontala, je vous entretienne quelques instans à son sujet.

DUCHMANTA.

Excellente fille, parlez librement.

PRIYAMVADA.

Notre Seigneur va m'entendre.

DUCHMANTA.

J'écoute attentivement.

PRIYAMVADA.

En dissipant les alarmes des pieux Hermites, vous avez rempli les devoirs d'un Monarque...

DUCHMANTA.

Parlons d'autre chose, je vous prie.

PRIYAMVADA.

Eh bien, Sacontala vous aime ! L'Amour, ce dieu auquel rien ne peut résister, l'a réduite à l'état dans lequel vous la voyez; vous seul pouvez maintenant conserver ses jours précieux.

DUCHMANTA.

Douce Priyamvada, je partage ses sentimens.

SACONTALA *(d'un ton tendre et fâché)*

Pourquoi retenir plus long-tems auprès de

nous le vertueux Monarque affligé sans doute d'une trop longue absence des appartemens secrets de son palais?

DUCHMANTA.

O toi, dont les yeux noirs et brillans ont allumé en moi la flamme la plus vive, apprends que mon cœur est désormais inaccessible à toute autre passion; cesse donc de tenir un pareil discours, car la flèche acérée de l'Amour ne m'a point fait autant de mal que les paroles que tu viens de proférer.

ANUSUYA *(riant.)*

On nous a dit que les princes avaient beaucoup de compagnes favorites, il faut donc nous promettre que notre douce amie n'aura à éprouver aucun chagrin de votre conduite.

DUCHMANTA.

Par quels sermens puis-je vous rassurer? Y eût-il dans mon palais encore plus de femmes qu'il n'en contient, mon esprit ne sera jamais occupé que de deux objets, de la terre à la ceinture azurée que je gouverne, et de votre amie que j'adore.

TOUTES LES DEUX.

Nous voilà tranquilles !

(Sacontala s'efforce de cacher sa joie.)

PRIYAMVADA *(à part à Anusuya.)*

Vois comme notre amie reprend ses esprits et sa gaieté ordinaire; c'est ainsi que la femelle du paon, accablée par la chaleur, est tout-à-coup soulagée par une brise légère ou une douce rosée.

SACONTALA *(à ses compagnes.)*

Excusez-moi, je vous prie, si je n'ai répondu à toutes vos instances, que par quelques phrases insignifiantes; j'ai voulu, par cette faible distraction, reconnaître les tendres soins que vous me prodiguiez.

PRIYAMVADA.

Elles ont occasionné nos avis sérieux; mais c'est le Roi qui doit maintenant t'excuser, car lui seul est offensé.

SACONTALA.

J'ose croire que le grand Monarque voudra bien pardonner tout ce qui a été dit, soit devant lui, soit en son absence supposée. *(A part à ses compagnes.)* Intercédez pour moi auprès de lui.

DUCHMANTA *(en souriant.)*

Je pardonnerai volontiers toute offense, aimable Sacontala, si vous, qui régnez sur mon cœur, voulez m'accorder assez de place pour m'asseoir auprès de vous, et me reposer sur le même lit de fleurs, foulé par votre corps délicat.

PRIYAMVADA.

Fais-lui un peu de place, cela l'appaisera et le rendra heureux.

SACONTALA *(feignant d'être fâché.)*

Tais-toi, méchante, oses-tu bien me plaisanter dans ma faible situation?

ANUSUYA *(regardant derrière la scène.)*

Oh! voilà notre antelope favorite, courant au hasard et jetant de tous côtés des regards effarés; elle cherche sans doute sa mère qui aura pénétré dans la forêt; il faut que j'aille l'aider à la retrouver.

PRIYAMVADA.

Elle est très-farouche, et tu ne pourras jamais parvenir seule à la retenir; je vais t'accompagner.

SACONTALA.

Mais je ne veux point que vous me quittiez : eh quoi ! vous me laissez seule.

(Les deux filles souriant.) Seule, avec le Souverain du monde à tes côtés. *(Elles sortent.)*

SACONTALA.

Comment peuvent-elles m'abandonner ainsi?

DUCHMANTA.

Aimable fille, ne soyez point inquiète, ne suis-je point là à leur place, moi qui veux mériter votre tendresse ? Ne puis-je pas, comme elles, vous éventer avec ces larges feuilles de Lotos? Pourquoi ne reposeriez-vous pas sur mes genoux vos jolis pieds teints d'une couleur vermeille (1)? Je les presserais doucement, afin de vous soulager.

SACONTALA.

Je m'offenserai moi-même, en recevant de pareils soins de la part d'une personne qui a droit à tout mon respect.

(Elle se lève et marche lentement.)

DUCHMANTA.

La chaleur est encore dans toute sa force, et vous paraissez très-faible : pourquoi quitter le

siège où les fleurs couvraient votre beau sein?

(Il l'attire doucement vers lui.)

SACONTALA.

Ah! laissez-moi... laissez-moi... Je ne suis point maîtresse de moi-même... Ces deux filles avaient ordre de me suivre... Que dois-je faire à présent?

DUCHMANTA *(à part.)*

La crainte de lui déplaire me rend timide.

SACONTALA *(l'ayant entendu.)*

Le Roi ne saurait m'offenser; je n'accuse que ma malheureuse destinée!

DUCHMANTA.

Pourquoi se plaindre d'un destin si favorable?

SACONTALA.

Eh! n'a-t-il pas permis que mon cœur fût entraîné par vos qualités aimables, sans me laisser à ma propre disposition?

DUCHMANTA *(à part.)*

On dirait que ce sexe charmant, au lieu d'être comme nous tourmenté par l'amour, le renferme dans son cœur pour le tourmenter lui-même, par les délais les plus désespérans.

(Sacontala paraît vouloir se retirer.)

(A part.) Eh quoi, laisserai-je échapper le moment de parvenir au bonheur suprême ! *(Il la suit et la saisit par un pan de son manteau.)*

SACONTALA *(se retournant.)*

Fils de Puru, conserve ta raison, oh, conserve-là ! les hermites sont répandus dans tous ces bocages !

DUCHMANTA

Que craignez-vous, ô ma charmante amie ? Canna ne mettra point d'obstacle à notre union. Versé dans la science des lois, il sait que beaucoup de filles de Bramines se sont mariées par la cérémonie appelée *Gandharva*, pratiquée chez les adorateurs d'Indra, et que leurs pères les ont approuvées. *(Il regarde autour de lui.)* Que dites-vous ?... Êtes-vous inflexible ?... Hélas ! je dois donc me retirer ? *(Il fait quelques pas et s'arrête pour la regarder.)*

SACONTALA *(fait aussi quelques pas d'un autre côté, et se retourne ensuite vers lui.)*

Quoiqu'ayant manqué de complaisance envers vous, cependant, ô fils de Puru ! n'oubliez pas entièrement l'infortunée Sacontala.

DUCHMANTA.

Fille enchanteresse, fusses-tu aux extrémités du monde, mon cœur conservera toujours ton image; ainsi l'ombre d'un arbre à la tête altière, demeure encore avec lui, lors même que les ténèbres ont succédé à la clarté du jour.

SACONTALA *(à part en se retirant.)*

Lorsque je l'écoute mes pieds se refusent à m'éloigner de lui. Je vais me cacher derrière ces Curavacas en fleurs, et je pourrai l'observer encore sans être vue! *(Elle se cache derrière les arbustes.)*

DUCHMANTA *(se croyant seul.)*

Comment as-tu pu abandonner, ô ma bien aimée, celui qui ne respire que pour toi? Ne pouvais-tu demeurer encore quelques instans? La beauté et la douceur de tes traits semblaient annoncer un cœur tendre et généreux; mais hélas, je n'en ai éprouvé que de la dureté: ainsi la fleur délicate du Sirisha est suspendue à une branche rude et épineuse.

SACONTALA *(à part.)*

Je perds le desir de m'éloigner.

DUCHMANTA.

Que faire en des lieux où je ne vois plus mon amie? *(Il regarde autour de lui.)* Ah, mon départ est heureusement différé. J'apperçois son bracelet de fleurs; il s'est échappé sans doute de son bras arrondi; la racine d'Usira, qu'on avait placée sur son sein, lui a communiqué un parfum délicieux; je vais le poser sur mon cœur pour lequel il formera une chaîne nouvelle.

SACONTALA *(à part regardant son bras.)*

Quels étaient donc mon trouble et mon égarement? J'ai laissé tomber mon bracelet de Lotos, sans m'en appercevoir.

DUCHMANTA *(le plaçant sur son sein.)*

Que j'aime à toucher ce bracelet! Chère Sacontala, ce simple ornement de ton beau bras, quoiqu'insensible à toutes les affections qui m'agitent, ramène la confiance dans le cœur de ton malheureux amant?... Il me fait goûter un bonheur que tu refusas de m'accorder?

SACONTALA *(à part.)*

Je ne puis demeurer ici plus long-tems, et je vais retourner sous ce prétexte. *(Elle s'avance lentement vers lui.)*

DUCHMANTA *(avec transport.)*

La souveraine de mon ame vient de nouveau enchanter mes regards. Le ciel indulgent compâtit à mes peines. Ainsi l'oiseau Chatac, dévoré par une soif ardente, demandait une goutte d'eau avec instance, lorsqu'un nuage bienfaisant répandit soudain dans son bec une rosée fraîche et abondante.

SACONTALA.

Roi puissant, j'avais déjà fait la moitié du chemin qui conduit à notre demeure, quand je me suis apperçue que j'avais laissé tomber mon bracelet; je reviens sur mes pas, convaincue que vous l'avez trouvé. Daignez donc me le rendre, afin de ne pas m'exposer à la censure des hermites.

DUCHMANTA.

Je vous le rendrai à une condition.

SACONTALA.

Laquelle, parlez.

DUCHMANTA.

Permettez-moi de le replacer moi-même sur votre bras.

SACONTALA *(à part.)*

Je ne puis le refuser. *(Elle s'approche de lui.)*

DUCHMANTA.

Pour l'attacher plus aisément, asseyons-nous sur ce rocher. *(Ils s'asseyent, il prend sa main.)*

O douceur exquise ! Cette belle main a repris toute sa fraîcheur. Semblable à un jeune rejeton de Camalata, ou plutôt au dieu d'Amour lui-même, lorsque, consumé par les flammes du courroux de Hara, il fut rendu à la vie par une pluie de nectar que les immortels compatissans versèrent sur lui avec profusion.

SACONTALA *(lui pressant doucement la main.)*

Que le fils de mon Seigneur se dépêche d'attacher ce bracelet !

DUCHMANTA *(à part.)*

Ah ! je suis vraiment heureux maintenant, ce titre de fils de mon Seigneur ne se donne qu'à un époux. *(Haut.)* Ma charmante amie, le nœud de ce bracelet ne se défait point aisément, je vais le refaire d'une autre manière.

SACONTALA *(souriant.)*

Comme il vous plaira.

DUÇHMANTA *(quittant sa main.)*

Voyez, ma bonne amie, ceci est la nouvelle lune qui a quitté le firmament pour rendre honneur à votre beauté ; descendue sur votre bras arrondi, elle a joint ses deux croissans autour de lui, dans la forme d'un bracelet.

SACONTALA.

Mais je n'apperçois rien de semblable à la lune ! le vent a sans doute obscurci ma vue, en portant dans mes yeux la poussière des fleurs qui sont placées derrière mes oreilles.

DUÇHMANTA *(souriant.)*

Si vous le permettez, je soufflerai doucement dans vos yeux pour en enlever la poussière qui s'y est portée.

SACONTALA.

Ce soin serait obligeant, mais je n'ose me fier à vous.

DUÇHMANTA.

Oh, ne craignez rien, ne craignez rien, un nouveau serviteur ne transgresse jamais les ordres de sa maîtresse.

SACONTALA.

Un serviteur trop officieux n'inspire pas la confiance.

DUCHMANTA *(à part.)*

Ne laissons point échapper cette charmante occasion. *(Il essaye de soulever la tête de Sacontala qui le repousse doucement.)* *(Haut.)* O belle aux yeux d'antelope, ne redoute aucune indiscrétion ! *(Sacontala le regarde pendant un instant, et baisse ensuite timidement sa tête. Duchmanta la soulève de nouveau, et dit à part :)* Ces lèvres dont je conçois la douceur sans l'avoir encore savourée, semblent me prononcer, par un léger tremblement, la permission d'y calmer la soif qui me dévore.

SACONTALA.

Le fils de mon Seigneur paraît oublier sa promesse.

DUCHMANTA.

Ma bien aimée, j'ai été trompé par la proximité de votre œil à ces Lotos, moins brillans cependant que lui ! *(Il souffle doucement dans son œil.)*

SACONTALA.

Bien, je reconnais maintenant en vous un Prince qui sait commander à lui-même et conserver sa

dignité; je suis cependant honteuse que le fils de mon Seigneur me rende des services que je n'ai nullement mérités.

DUCHMANTA.

Quelle récompense pourrais-je desirer, si ce n'est celle que je considère comme la plus grande de toutes, la permission de respirer le parfum de cette bouche charmante.

SACONTALA.

Cela vous satisfera-t-il ?

DUCHMANTA.

L'abeille se contente de l'odeur seule du lys !

SACONTALA.

Si cela ne lui suffisait pas, il n'y aurait alors pas de remède.

DUCHMANTA *(l'embrassant avec transport.)*

Oui, celui-ci, celui-ci !

(Une voix derrière la scène.) Entendez la voix du Chacravaca appelant sa compagne sur les rives du Malini ; la nuit commence à étendre ses ombres !

SACONTALA *(alarmée.)*

Oh ! fils de mon Seigneur, Gautami approche pour s'informer de ma santé, cachez-vous derrière ces arbres, je vous en prie.

DUCHMANTA *(en se retirant.)*

Je cède à la nécessité.

GAUTAMI *(entre portant un vase.)*

Je t'apporte, mon enfant, de l'eau consacrée. Quoi, tu n'as ici d'autre compagnie que celle des Dieux invisibles, ô toi qui es si malade !

SACONTALA.

Priyamvada et Anusuya viennent de descendre vers la rivière.

GAUTAMI.

Ta fièvre, mon enfant, est-elle un peu dissipée?

SACONTALA.

Vénérable mère, je me trouve beaucoup mieux.

GAUTAMI.

Il n'y a donc aucun danger ? Puisses-tu vivre long-tems ! le jour finit, viens, regagnons notre demeure.

SACONTALA *(à part en se levant lentement.)*

O mon cœur, à peine commençais-tu à goûter le bonheur, que l'occasion s'est échappée ! *(Elle fait quelques pas et se retourne vers le berceau.)* Berceau fleuri, sous lequel toutes mes peines se sont évanouies, je reviendrai te visiter avec l'espoir d'être encore plus heureuse sous ton ombrage.

(Elle sort avec Gautami.)

DUCHMANTA *(rentrant.)*

Tout mon bonheur s'est enfui ! pouvais-je faire moins que de baiser les lèvres de ma douce amie, quoique ses joues modestes fussent à demi détournées, ces lèvres dont la douceur m'a ravi, même dans l'instant où elles prononçaient un refus ! Où aller maintenant ? Demeurons encore un instant en des lieux sur lesquels sa présence a répandu tant de charmes ! Oui.... voilà le banc couvert de fleurs sur lequel elle reposait !.... Voici sa lettre d'amour écrite sur une feuille de Lotos !... Là, j'ai trouvé son bracelet. Ah ! quoique ce berceau de Vetusas me paraisse triste et désert depuis qu'elle l'a quitté ; cependant, en promenant mes regards sur tous ces objets qui la retracent si vivement à mon imagination, je perds la force de m'en éloigner ! *(Il réfléchit.)* J'ai conduit mal-adroite-

ment cette affaire ! Un amant seul avec son amie doit brusquer l'occasion ! . . . Si Sacontala visite encore une fois cette retraite tranquille, je serai plus entreprenant. Les plaisirs de notre jeune âge s'enfuient trop rapidement ! Hélas, mon cœur insensé forme des résolutions, tandis qu'il est encore troublé par la soudaine interruption de son bonheur ! Comment ai-je pu quitter sans effet la présence de mon amante ?

(Plusieurs voix derrière la scène.) O Roi, tandis que nous commencions nos sacrifices du soir, les figures sanglantes des mauvais génies, enveloppées dans les nuages qui s'élèvent au déclin du jour, sont apparues sur la bruyère consacrée, et répandent au loin la consternation.

DUCHMAMTA.

Ne craignez rien, votre Roi vous protège !

(Il sort.)

Fin du troisième Acte.

Note relative à l'Acte III.

(Page 97). *Vos jolis pieds teints d'une couleur vermeille.*] La pratique de se peindre en rouge diverses parties du corps, remonte jusqu'à la plus haute antiquité, et on en retrouve encore des traces de nos jours parmi les peuples de l'Inde, d'où elle semble originaire, et jusque parmi les sauvages de l'Amérique.

Les Égyptiens et les Grecs enduisaient, dans l'enfance des arts, les figures de leurs divinités de cette couleur. La pratique de peindre le visage en rouge était principalement usitée pour la figure de Jupiter. (*Pline, XXXV, chap. 45.*) On était aussi dans l'usage de peindre en rouge le dieu Pan. (*Pausanias, liv. VIII, pag. 681, et Virgile, Ecl. X, v. 26 et 27.*)

La coutume de peindre les statues des Dieux subsistait encore à Rome du tems d'Arnobe, comme il paraît par son livre *Adv. Gentes, VI, page 196.* Les triomphateurs se peignaient le corps de cette manière.

Du tems d'Homère, les Grecs peignirent de même la proue de quelques navires. (*Iliade, liv. II et num. nav. v. 144.*)

Les Indiens pratiquent encore la même chose à l'égard de leurs idoles.

Il paraît que c'est de cette coutume qu'est venu à Cérès le surnom de Φοινικόπεζα, *aux pieds rouges.*

(*Pindare, Olymp. 6, v. 126.*)

(Extrait de Winkelman, *Histoire de l'Art chez les Anciens.*)

ACTE IV.

(Le Théâtre représente une prairie devant l'Hermitage.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(On voit les deux compagnes de Sacontala cueillant des fleurs.)

ANUSUYA.

CHÈRE Priyamvada, quoique notre bonne amie ait été heureusement unie, suivant les rites de Gandharvas, à un époux digne d'elle par son rang et ses vertus, cependant l'affection que je lui ai vouée m'inspire encore à son égard quelques tendres inquiétudes ; un doute fâcheux vient sur-tout affliger mon ame.

PRIYAMVADA.

Quel est ce doute?

ANUSUYA.

Le pieux époux de Sacontala a reçu les re-

mercîmens des Hermites qu'il avait secourus, et qui par l'effet puissant de sa présence ont achevé sans trouble leurs saintes cérémonies; il est maintenant retourné à Hastinapura (1), sa ville capitale. Là, sans cesse entouré des femmes brillantes et artificieuses qui peuplent les appartemens secrets de son palais, bientôt il oubliera peut-être son innocente et fidèle épouse.

PRIYAMVADA.

Sois tranquille ! un homme aussi sage et aussi noble ne saurait manquer d'honneur sur un point si important ; mais nous avons autre chose à considérer ; lorsque notre père Canna reviendra, je ne sais comment il recevra la nouvelle de ce qui s'est passé pendant son absence.

ANUSUYA.

Je pense qu'il approuvera ce mariage.

PRIYAMVADA.

Sur quoi fondes-tu ton opinion?

ANUSUYA.

Sur ce qu'il ne pouvait desirer pour Sacontala un époux plus accompli et d'un rang plus élevé. Tu sais que le projet le plus cher à son cœur était de la marier convenablement; puisque le ciel

ciel a fait ce qu'il voulait faire lui-même, il ne peut qu'en être content.

PRIYAMVADA.

Tes raisons me paraissent bonnes; mais *(regardant sa corbeille)* je crois, ma bonne amie, que nous avons déjà assez de fleurs pour les sacrifices.

ANUSUYA.

Cueillons-en davantage; nous en ornerons les temples des Déesses qui ont présidé à l'union de Sacontala.

(Une voix derrière le Théâtre.) C'est moi!... Holà!

ANUSUYA *(écoutant.)*

Je crois entendre la voix d'un étranger qui arrive dans l'Hermitage.

PRIYAMVADA.

Hâtons-nous d'y courir! Sacontala repose, et sans doute son esprit n'est occupé que de son époux absent.

ANUSUYA.

Je le veux bien; cependant tu le sais, nous avons besoin de ces fleurs. *(Elles s'avancent.)*

(La même voix derrière la scène.) Comment,

tu ne fais aucune attention à ton hôte? Entends donc mes imprécations ! Puisse celui qui occupe seul ton cœur et tes pensées en cet instant, celui pour lequel tu négliges une pure perle qui réclame l'hospitalité, te méconnaître lorsque tu paraîtras devant lui; puisse-t-il être semblable à l'homme qui en recouvrant ses sens oublie tous les discours qu'il a tenus dans l'ivresse !

(Les deux filles se regardent avec des signes de douleur.)

PRIYAMVADA.

Quel malheur ! quelle effroyable calamité ! La distraction de notre amie aura sans doute provoqué la colère de quelque saint personnage qui attendait une réception respectueuse.

ANUSUYA.

Hélas, cela doit être ainsi, car je vois l'irascible Durvasas qui s'éloigne à pas précipités.

PRIYAMVADA.

Eh ! quel autre que lui aurait le pouvoir de consumer, comme une flamme dévorante, tous ceux qui ont le malheur de l'offenser. Cours après lui, Anusuya, jette-toi à ses pieds, et persuade-lui, s'il est possible, de revenir sur ses pas. Je

vais, en attendant, lui préparer de l'eau et des raffraichissemens.

ANUSUYA.

Je vole après lui ! *(Elle sort.)*

PRIYAMVADA. *(Elle s'avance aussi avec empressement, et glisse sur le gazon.)*

Ah ! . . j'ai laissé tomber ma corbeille, et je ne puis différer ces devoirs religieux. *(Elle cueille d'autres fleurs.)*

ANUSUYA *(rentrant.)*

Son courroux est extrême, ma bonne amie, mes larmes et mes supplications paraissaient d'abord inutiles ; cependant il s'est enfin un peu calmé.

PRIYAMVADA.

Ce peu est beaucoup pour lui. Raconte-moi comment tu es parvenue à l'adoucir.

ANUSUYA.

Comme il refusait de retourner à l'hermitage, je me suis prosternée à ses pieds, et lui ai adressé ces paroles : Vénérable sage, pardonnez, je vous en supplie, à une fille innocente et aimable, remplie pour vous de la vénération la plus grande, et

qui, par pure absence d'esprit sans doute, n'a point apperçu le personnage illustre qui lui demandait l'hospitalité.

PRIYAMVADA.

Que t'a-t-il alors répondu ?

ANUSUYA.

Je ne puis, m'a-t-il dit, rappeler les paroles que j'ai proférées ; mais le malheur qu'elles ont annoncé sera entièrement écarté, lorsque le Roi verra la bague qu'il a donné lui-même à son épouse : à ces mots il est disparu !

PRIYAMVADA.

Reprenons donc courage. Le Roi, avant son départ, plaça de sa propre main au doigt de Sacontala, l'anneau sur lequel son nom était gravé, et sans doute il le reconnaîtra de suite.

ANUSUYA.

Viens, allons à l'autel des Déesses, nous y implorerons leur secours. *(Elles approchent d'un des côtés de la scène.)*

PRIYAMVADA.

Vois-tu notre chère Sacontala assise et aussi immobile qu'une statue ; elle appuie sur sa main

gauche sa tête languissante. Son esprit paraît si absorbé dans un seul objet, qu'elle s'oublie entièrement elle-même : eh ! comment aurait-elle pu faire attention à un étranger ?

ANUSUYA.

Que l'horrible imprécation que nous avons entendue demeure secrète entre nous. Epargnons l'ame sensible de notre bien-aimée, naturellement trop susceptible des plus vives émotions.

PRIYAMVADA.

Qui voudrait verser de l'eau bouillante sur la fleur du tendre Mallica ? *(Elles sortent.)*

SCÈNE II.

UN JEUNE BRAMINE *(entre sur la scène.)*

Le vénérable Canna, à son retour à l'hermitage, m'a ordonné d'observer les progrès de la nuit, je viens voir si elle est bien avancée ! *(Il observe le firmament.)* Ici la lune, qui argente encore les fleurs de l'Odashi, est à demi plongée dans son lit occidental ; là, le soleil assis derrière Arun, conducteur de son char, commence aux extrémités de l'orient sa course resplendissante. Ces

deux astres, brillant du même éclat à leur lever et à leur coucher, apprennent aux mortels, par leur exemple, que la même élévation de sentimens doit les accompagner dans le bonheur comme dans l'adversité !.. Cependant la lune est disparue ! La fleur de la nuit a perdu tous ses charmes, elle n'exhale plus qu'un souvenir de son odeur, et ressemble à une épouse tendre et affligée, qui languit en l'absence de son bien-aimé.

Le matin, à la robe vermeille, vient teindre de pourpre les gouttes de rosée suspendues aux branches du Vadari ; le paon doré, chassant le sommeil, quitte avec empressement les cabanes couvertes d'herbes consacrées. J'apperçois l'antelope qui sort en hâte du lieu des sacrifices, le sable humide porte l'empreinte légère de ses pas, elle élève son col allongé et étend ses membres souples et déliés.

La lune, en quittant le firmament, s'est dépouillée de sa couronne radieuse : cependant, chassant les ténèbres devant elle, et posant le pied sur la tête de Sumeru, roi des montagnes, elle avait parcouru les plaines éthérées jusqu'au palais central de Vishnu ! c'est ainsi que les grands de ce monde, après s'être élevés avec des peines excessives jusqu'au sommet de l'ambition, en sont précipités en un clin d'œil.

SCÈNE III.

LE BRAMINE, ANUSUYA.

ANUSUYA *(à part.)*

TELLE est pourtant la violence de la passion de Sacontala, de cette fille élevée dans une austère dévotion répressive des plaisirs des sens ! Le Roi a eu tort de l'abandonner ainsi !

LE BRAMINE *(à part.)*

Le tems de célébrer le Homa est arrivé, je dois en avertir Canna. *(Il sort.)*

ANUSUYA.

Les ombres de la nuit sont dissipées, et je suis à peine éveillée ! Eussé-je recouvré parfaitement mes sens, que pourrais-je faire ? Mes mains ne se portent pas comme à l'ordinaire au travail accoutumé du matin !... L'amour seul doit en être accusé, car c'est lui qui cause l'état présent de notre malheureuse amie. Le Roi aurait-il violé sa parole ? ou l'imprécation prononcée par Durvasas s'accomplirait-elle déjà ? Pourquoi, s'il en était autrement, ce Monarque vertueux laisserait-il

écouler autant de tems sans envoyer même le moindre message ? Lui ferons-nous remettre cet anneau fatal, ou chercherons-nous d'autres moyens pour secourir cette fille incomparable, et calmer sa profonde douleur ? Quelle faute a-t-elle commise ? Ah ! malgré tout mon attachement pour elle, et mon zèle pour la servir, je n'aurai jamais assez de courage pour apprendre à Canna qu'elle est enceinte ! Que faire dans cette circonstance ?

SCÈNE IV.

ANUSUYA, PRIYAMVADA.

PRIYAMVADA.

VIENS, Anusuya, hâte-toi, Sacontala va partir pour le palais de son époux.

ANUSUYA *(avec surprise.)*

Que dis-tu, ma bonne amie ?

PRIYAMVADA.

Écoute-moi ! J'ai passé il y a un instant chez Sacontala, pour m'informer si elle avait bien reposé.....

ANUSUYA.

Eh bien ! ensuite ?

PRIYAMVADA.

Elle était assise, et appuyait sa tête sur ses genoux, lorsque notre père Canna est entré lui-même et l'a embrassée et félicitée : « Mon cher » enfant, a-t-il dit, nous avons eu un heureux » présage ; le jeune Bramine qui officiait dans le » sacrifice du matin, quoiqu'ayant la vue obscur- » cie par les nuages de fumée qui s'élevaient au- » tour de lui, a versé le beurre consacré au » milieu de la flamme sainte. Puisque cet acte » pieux a réussi, ma fille adoptive ne doit pas » souffrir plus long-tems les peines dont elle est » accablée, et j'ai résolu de l'envoyer aujourd'hui « de la cabane de l'hermite qui l'a élevée, au » palais du monarque illustre qui l'a prise par la » main ! »

ANUSUYA.

Par qui donc Canna a-t-il été instruit de ce qui s'est passé pendant son absence ?

PRIYAMVADA.

Lorsqu'il entra dans le lieu où était le feu sacré, il entendit une voix céleste....

ANUSUYA *(étonnée.)*

Tout ce tu dis me remplit d'étonnement!

PRIYAMVADA.

Telles furent les paroles divines : « Apprends, » ô sage Bramine, que ta fille adoptive s'est unie » à Duchmanta, et a reçu de lui un rayon de » gloire destiné à gouverner le monde. C'est ainsi » que le bois de Sami se pénétre du feu mysté- » rieux. »

ANUSUYA *(embrassant Priyamvada.)*

Je me sens transportée de joie!... Mais cependant nous allons être aujourd'hui privées d'une amie qui nous est bien chère, et le plaisir que j'éprouve est au moins égalé par le chagrin que je ressens.

PRIYAMVADA.

Supportons patiemment la douleur de cette séparation! Notre bonne amie va être heureuse, et cette idée doit nous consoler.

ANUSUYA.

Hâtons-nous de la parer des habits nuptiaux. Je viens de remplir cette noix de coco que tu vois suspendue aux branches de cet Amra, de la poussière embaumée du Nagaceseras, déposes-la

dans une feuille de Lotos, tandis que je prendrai du Gozachna sur le front d'une vache consacrée, et le mêlant à une portion de terre bénie et à quelques brins d'herbe de Cussa, j'en composerai une amulette qui protégera Sacontala.

PRIYAMVADA *(elle prend les parfums, Anusuya sort.)*

Je le veux bien !

(Voix derrière la scène.) Gautami, ordonnez aux deux Misras, Sarngarava et Saradwata de se préparer à accompagner ma fille.

PRIYAMVADA.

Ne perdons pas de tems, Canna donne les ordres nécessaires pour le voyage d'Hastinapura.

ANUSUYA *(rentrant.)*

Allons, Priyamvada, hâtons-nous !

PRIYAMVADA.

Voici notre amie elle-même ! elle vient de se baigner au lever du soleil. Un grand nombre de saintes femmes la suivent en la félicitant, et portent autour d'elle des corbeilles remplies de grains consacrés ; courons à sa rencontre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, SACONTALA, GAUTAMI, FEMMES DE L'HERMITAGE.

SACONTALA *(en entrant.)*

JE me prosterne devant les déesses !

GAUTAMI.

Ma fille, tu ne peux assez souvent prononcer ces paroles. C'est par ta piété que tu assureras ton bonheur et celui de ton époux.

LES FEMMES DE L'HERMITAGE.

Puisses-tu, ô royale épouse, donner bientôt le jour à un héros. *(Elles sortent.)*

ANUSUYA et PRIYAMVADA *(s'approchant de Sacontala.)*

Ma douce amie, le bain t'a-t-il été agréable?

SACONTALA.

Oh ! soyez les bien venues, mes chères compagnes, asseyons-nous ensemble.

(Elles s'asseyent.)

ANUSUYA.

Repose-toi un instant, pendant que je compose un charme pour assurer ton bonheur.

SACONTALA.

Que tu es obligeante ! Hélas ! on a décidé bien des choses aujourd'hui, et le plaisir d'être avec vous ne me sera plus accordé de long-tems.

(Elle pleure.)

PRIYAMVADA.

Il ne te convient pas de pleurer ainsi lorsque le bonheur le plus parfait t'attend. *(Elles se lèvent pour l'habiller.)* Tes formes élégantes mériteraient de plus riches vêtemens, mais nous avons orné ceux-ci des plus belles fleurs que la forêt a pu nous fournir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN JEUNE BRAMINE, *(portant de riches vêtemens.)*

LE JEUNE BRAMINE.

Voici un habillement complet pour la Reine ; puisse-t-elle le porter toujours heureusement !

(Les filles se regardent avec étonnement.)

GAUTAMI.

Harita, mon fils, d'où viennent ces robes brillantes ?

LE JEUNE BRAMINE.

Elles sont dues sans doute à la piété de Canna.

GAUTAMI.

Comment cela ?

LE JEUNE BRAMINE.

Ecoutez-moi attentivement ! Ce sage vénérable nous avait ordonné de cueillir, pour Sacontala, les fleurs les plus belles et les plus fraîches ; nous obéissions à ses ordres, quand tout-à-coup les Nymphes de la forêt nous sont apparues, et ont montré à nos regards leurs têtes plus fraîches que les jeunes feuilles qui se développent de leurs bourgeons. Plusieurs d'entr'elles ont commencé le tissu d'un manteau plus brillant que la lune ; d'autres ont exprimé le suc du Lacsha, pour teindre les pieds de la Reine du vermillon le plus vif, et le reste de leurs compagnes ont achevé ces riches ornemens qu'elles nous ont présentés avec joie.

PRIYAMVADA.

C'est ainsi que l'abeille même, qui place sa

ruche dans le tronc des arbres antiques, vient rendre hommage au miel extrait de la fleur de Lotos.

GAUTAMI.

Ces Nymphes bienfaisantes auront été sans doute envoyées par la déesse qui préside à la fortune du Roi, et leur apparition présage l'heureuse réception de Sacontala au palais de son époux.

LE JEUNE BRAMINE.

Je retourne vers Canna, qui se baigne dans les eaux pures du Malini, et je vais lui apprendre le bienfait signalé des Nymphes. *(Il sort.)*

ANUSUYA.

Je ne m'attendais pas à des habits aussi magniques !..... Comment pourrai-je disposer ta parure ? *(Elle réfléchit.)* Je vais m'aider de mes connaissances en peinture, pour arranger cette draperie selon les règles de l'art.

SACONTALA.

Je connais toute ta complaisance !

(Ses compagnes l'habillent.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CANNA. *(Il entre en méditant.)*

(A part.) SACONTALA doit partir aujourd'hui, j'y suis décidé, et mon âme est en proie à la douleur la plus vive. Les pleurs que je tâche de contraindre viennent cependant interrompre à chaque instant mes discours, ma vue en est entièrement obscurcie ! Il est étrange qu'un habitant des forêts, retiré depuis si long-tems de la société des hommes, puisse éprouver un pareil degré d'affliction. Quels tourmens ne doit pas ressentir un père de famille, lorsqu'il se sépare pour toujours d'une fille bien aimée !

(Il s'avance lentement.)

PRIYAMVADA.

Te voilà maintenant, Sacontala, habillée d'une manière convenable à ton rang ; revêts encore ce manteau brillant, présent des Nymphes de nos forêts. *(Sacontala se revêt du manteau.)*

GAUTAMI.

Ma fille, ton père spirituel s'avance vers toi, les

les yeux remplis de larmes; il vient t'embrasser pour la dernière fois: salue-le respectueusement !

(Sacontala salue.)

CANNA.

Puisses-tu être chérie de ton époux comme Samishta le fut de Yayati ! Puisses-tu donner le jour à un Souverain du monde, comme elle le donna à Puru !

GAUTAMI.

Ceci, ma fille, n'est point une simple bénédiction, c'est un souhait déjà accompli.

CANNA.

Viens, ma bien aimée, et porte avec moi tes pas autour du feu sacré. *(Il s'avancent tous.)* Que ce feu puisse te protéger ! Ces flammes qui, s'élevant de la sainte Bruyère, consument le bois consacré et les feuilles du Cussa mystérieux; flammes saintes qui détruisent le péché, en se joignant à la fumée du beurre clarifié, *(Sacontala marche avec recueillement autour de la Bruyère)* entreprends maintenant ton voyage !... *(Il regarde autour de lui.)* Où sont les deux Misras qui doivent guider ses pas ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SARNGARAVA et SARADWATA.

TOUS DEUX.

VÉNÉRABLE Sage, nous voici !

CANNA.

Mon fils Sarngarava, conduis ta sœur au palais de son époux.

SARNGARAVA.

Fille sainte, venez.

CANNA.

Entendez-moi, ô vous arbres de cette forêt sacrée, arbres fortunés que les Déesses champêtres ont choisis pour leur asyle, entendez-moi, et proclamez au loin que Sacontala quitte ces lieux ! la tendre Sacontala, qui pleine d'affection pour vous, n'aurait jamais bu avant d'avoir arrosé vos racines, lors même qu'elle eût été tourmentée par une soif ardente, qui n'aurait point osé vous dépouiller d'une de vos feuilles, pour en orner les boucles flottantes de ses cheveux; qui, sen-

sible, enfin, à vos peines et à vos plaisirs, laissait toujours éclater la plus grande joie, lorsqu'elle voyait vos branches élevées se couvrir de fleurs brillantes.

CHŒUR *de Nymphes invisibles.*

Que le bonheur suive par-tout ses pas! que les zéphirs légers lui portent la poussière embaumée des fleurs! que des branches touffues la préservent de toutes parts des rayons brûlans du soleil, et puissent des fontaines d'une eau pure et limpide naître sous chacun de ses pas, pour la rafraîchir dans sa route!

(Ils écoutent tous avec admiration.)

SARNGARAVA.

Le tendre Cocila élève-t-il ses chants pour desirer un bon voyage à notre compagne, ou bien les Nymphes protectrices de ces forêts joignent-elles leur voix au ramage harmonieux de cet oiseau, pour former avec lui ces vœux obligeans?

GAUTAMI.

Ma fille, les Déesses champêtres vous desirent toutes sortes de prospérités et méritent vos humbles remercîmens. *(Sacontala fait le tour du bocage, en saluant les Nymphes.)*

SACONTALA *(à Priyamvada.)*

Quelque joie que j'éprouve, ma bonne amie, de l'idée satisfaisante de revoir bientôt le fils de mon Seigneur, cependant, en abandonnant ces paisibles berceaux, asyle de mon enfance, je sens mes genoux se dérober sous moi.

PRIYAMVADA.

Tu ne t'affliges pas seule; remarque la douleur de tout ce qui t'entoure! l'Antelope cesse de brouter l'herbe tendre du Cussa, la femelle du Paon ne danse plus sur le gazon émaillé, les plantes mêmes de ces bocages perdent leur beauté et leur vigueur, et laissent tomber vers la terre leurs feuilles pâles et desséchées.

SACONTALA.

Permettez-moi, ô mon vénérable père, d'adresser mes adieux à ce Madhavi, dont les fleurs vermeilles enflamment ce berceau.

CANNA.

Je connais ton affection pour lui.

SACONTALA.

O toi, la plus belle des plantes, reçois mes derniers embrassemens, et rends-les moi avec tes

bras flexibles ! Quoique éloignée de toi, tu occuperas toujours une place dans mes pensées. O, mon père, que ce Madhavi me rappelle quelquefois à ton souvenir; aime-le pour l'amour de moi !

CANNA.

Chère Sacontala, tes qualités estimables t'ont procuré un époux digne de toi ; mon cœur avait toujours formé des vœux pour l'évènement qui les a enfin comblés, et puisque toutes mes inquiétudes sur ton sort ont été heureusement dissipées, j'unirai ta plante favorite à cet Amra superbe, qui parfume les airs auprès d'elle !.... A présent tu peux partir.

SACONTALA *(s'avançant vers ses compagnes.)*

Je dépose ce Madhavi entre vos mains, promettez-moi de le soigner en mémoire de votre amie !

ANUSUYA et PRIYAMVADA *(pleurant.)*

Hélas ! qui nous soignera nous-mêmes ?

CANNA.

Vos pleurs sont inutiles, mes enfans ; Sacontala doit être soutenue par notre fermeté, et non affaiblie par nos larmes.

SACONTALA.

Mon père, lorsque cette Antelope, qui est maintenant appésantie par les petits qu'elle porte dans ses flancs, sera heureusement délivrée, ayez la bonté de m'en faire parvenir la nouvelle; ne l'oubliez pas !

CANNA.

Je ne l'oublierai pas, ma chère fille.

SACONTALA. *(Elle fait quelques pas et s'arrête.)* Ah ! qui retient les bords de ma robe?....

(Elle se retourne.)

CANNA.

C'est ton enfant adoptif, ce jeune Faon que tu as nourri toi-même avec des grains de Syamaka; souvent tu pansais avec de l'huile d'Ingudi sa bouche délicate déchirée par les bords tranchans du Cussa; maintenant il suit tes pas et semble ne pas vouloir quitter sa protectrice.

SACONTALA.

Tu pleures sur mon départ, jeune innocent; vas, c'est avec regret que j'abandonne cet heureux séjour!... Lorsque je n'y serai plus, le vénérable Canna te prodiguera les mêmes soins que

ceux que je t'ai donnés depuis l'instant où tu perdis ta tendre mère.... Adieu, pauvre animal; éloigne-toi, il faut que nous nous séparions.

(Elle pleure.)

CANNA.

Ma fille, cesse de pleurer, nous nous rejoindrons un jour; appelle la fermeté à ton secours. Vois le chemin direct qui s'ouvre devant toi, et suis-le sans dévier!... Lorsqu'une larme brillante vient se suspendre à tes belles paupières, que ton courage arrête les efforts qu'elle fait ponr s'en détacher! Dans ton court passage sur cette terre dont les sentiers sont tantôt droits et tantôt tortueux, et où la vraie route n'est distinguée qu'avec peine, que tes pas soient toujours fermes, la vertu seule doit être ta conductrice.

SARNGARAVA.

L'homme hospitalier et bienfaisant remplit un devoir sacré en accompagnant le voyageur jusqu'à ce qu'il rencontre un ruisseau abondant et limpide; tu viens de l'accomplir ce devoir, nous voici maintenant sur les bords d'un large canal, donne-nous donc tes dernières instructions, et laisse-nous poursuivre notre voyage.

CANNA.

Arrêtons-nous encore ici un instant ! Que puis-je convenablement mander à Duchmanta ?

(Il réfléchit.)

ANUSUYA *(à Sacontala.)*

Tout ce qui peuple nos forêts fixe sur toi ses derniers regards et paraît s'affliger de te perdre. Vois l'oiseau Chacravaca que sa compagne appelle en vain ; à demi caché sous les feuilles de ce lys, il ne répond point à ses cris amoureux ; mais il te contemple avec tendresse, et laisse échapper de son bec les filamens du Lotos qu'il avait ramassés pour construire son nid.

CANNA.

Rappelle-toi, Sarngarava, lorsque tu présenteras Sacontala au Roi, de lui adresser de ma part ces paroles : « Nous qui ne sommes auprès de toi » que de simples hermites, ne possédant que la » piété et la dévotion, venons te supplier de con- » server à cette fille, l'amour que tu conçus pour » elle sans l'intervention d'aucun de ses parens ; » traites-la aussi favorablement que tes autres » épouses. Nous ne pouvons en demander davan- » tage, car une affection particulière et exclusive

» ne dépend que de la volonté et de l'inspiration » du ciel. »

SARNGARAVA.

Vos paroles sont profondément gravées dans ma mémoire.

CANNA *(tendrement à Sacontala.)*

Il faut, ma chère fille, que je te donne quelques derniers avis ; quoiqu'habitans des forêts, nous conservons encore quelque connaissance d'un monde que nous avons abandonné depuis long-tems.

SARNGARAVA.

Le sage peut-il ignorer quelque chose ?

CANNA.

Ma fille, écoute-moi !... Lorsque tu seras établie dans la maison de ton époux, respecte-le, ainsi que tous ceux qu'il respecte. Sois pour ses autres épouses, une compagne affectionnée et non une rivale. Si jamais sa conduite te cause quelque chagrin, que ton ressentiment ne te porte point à la désobéissance. Sois juste et bonne envers tes serviteurs. Ne cours point avidement après les plaisirs. C'est par une telle conduite que les jeunes femmes se rendent respectables ; mais les mau-

vaises épouses deviennent le fléau des familles ! Que pense Gautami de ces préceptes ?

GAUTAMI.

Ils sont excellens ! Sacontala les mettra certainement en pratique.

CANNA.

Approche-toi, ma chère amie, et embrasse-moi ainsi que tes compagnes.

SACONTALA.

Anusuya et Priyamvada vont donc retourner à l'Hermitage ?

CANNA.

Elles doivent comme toi être mariées un jour, et il ne leur conviendrait pas encore d'aller visiter la grande cité ; mais Gautami t'accompagnera.

SACONTALA *(l'embrassant.)*

Eloignée, hélas ! du sein de mon père, comme un jeune arbre de Sandal, arraché des collines de Malaya, comment pourrai-je exister sur un sol étranger ?

CANNA.

Ne sois pas si chagrine ! Lorsque tu seras mère de famille et épouse d'un Roi, livrée à une mul-

titude de soins importans, tu ne t'occuperas que bien faiblement de la séparation qui t'afflige en ce moment; cette peine même sera sans doute entièrement dissipée par la naissance d'un fils qui absorbera toutes tes affections; et tu en auras un aussi brillant que l'étoile du jour. L'ame doit, au moment marqué par la nature, se séparer du corps : ton affliction serait donc alors immodérée, puisqu'elle est si grande lorsque de faibles liens extérieurs se relâchent à peine !

SACONTALA *(se jetant à ses pieds.)*

Mon père, c'est ainsi que je veux vous témoigner ma vénération.

CANNA *(la relevant et la pressant dans ses bras.)*

Excellente créature, puissent réussir tous mes efforts pour te rendre heureuse !

SACONTALA *(s'approchant de ses compagnes.)*

Mes bonnes amies, serrez-moi dans vos bras.

(Elles s'embrassent.)

ANUSUYA *(à voix basse.)*

Si le vertueux Monarque ne te reconnaissait pas d'abord, montre-lui l'anneau que tu portes.

SACONTALA *(avec effroi.)*

Que dis-tu ? mon cœur est épouvanté de cette idée !

PRIYAMVADA.

Vas, ne crains rien, ma douce amie, l'amour fait naître souvent des pressentimens vagues de malheur qui presque jamais ne se réalisent.

SARNGARAVA.

Vénérable sage, le soleil est déjà avancé dans sa course, permettez que la Reine hâte son départ.

SACONTALA *(à Canna)*

Mon père, quand reverrai-je ce séjour paisible?

CANNA.

Lorsque, semblable à cette terre féconde, tu auras été long-tems unie à ton époux, et que tu lui auras donné un fils dont le char sera terrible dans les batailles, alors ton Seigneur lui transférera le fardeau de l'empire, et viendra avec toi chercher la paix et le bonheur dans ces bocages sacrés.

GAUTAMI.

Mon enfant, le tems favorable à notre voyage

s'écoule rapidement, souffre que ton père s'éloigne. Retire-toi, homme respectable, rentre dans ta demeure, d'où elle doit être si long-tems absente.

CANNA.

Ma fille, ces délais interrompent nos devoirs religieux.

SACONTALA.

Ah, mon père, vous les remplirez encore longtems sans chagrin ces devoirs, mais moi, hélas! qui me consolera?...

CANNA.

Pourquoi me forces-tu à négliger mes dévotions journalières? *(Il soupire.)* Moi pouvoir t'oublier!... Non!... ma douleur ne s'affaiblira jamais... N'aurai-je pas toujours devant mes yeux ces plantes majestueuses nées des grains consacrés que tu as semés toi-même devant ma demeure? Ne me parleront-elles pas toujours de toi?... Adieu ma fille... Puisse ton voyage être heureux!

(Sacontala leur jette un dernier regard, et sort en pleurant avec Gautami et les deux Misras.)

LES DEUX FILLES *(suivant des yeux Sacontala.)*

Hélas ! notre bien-aimée est déjà cachée par ces arbres touffus, nos yeux ne la reverront plus !

CANNA.

Mes enfans, puisque notre douce amie s'est enfin éloignée, modérez votre affliction et rentrons.

LES DEUX FILLES.

Ces bocages nous paraîtront déserts, nous n'y verrons plus Sacontala !

CANNA. *(Il marche en méditant.)*

Mon esprit affaibli reprend enfin ses forces, depuis que mes regards ne se fixent plus sur la tendre Sacontala. Une fille doit devenir, tôt ou tard, la propriété d'un autre ; l'ayant maintenant envoyée à son époux, mon ame est plus tranquille. J'éprouve la même sensation qu'un homme qui vient de restituer à son propriétaire, un dépôt précieux qu'il avait long-tems gardé avec sollicitude. *(Ils sortent.)*

Fin du quatrième Acte.

Note relative à l'Acte IV.

(Page 112.) *Hastinapura sa ville capitale.*] *Hastinapuri, Hastinanagari* en langue *sanskrit*, appelée par d'autres *Assnapur* ou *Hasnapur*, et par Danville *Astnagar*, aujourd'hui *Hassanabad*, est la première et la plus ancienne ville de l'Inde. Elle est située par les 32 degrés et quelques minutes de latitude. Dans le livre *Bharadda*, cette ville est citée comme la première de l'Inde, fondée par le Roi *Hasti*. Il y est dit : « Le « Roi Hasti bâtit une ville qui fut par ce motif appelée *Hastina* (de son nom Hasti). *Puri* ou *Puram* signifie ville.

Ses habitans et quelques-uns de ses Rois furent subjugués par les antiques Assyriens, et payèrent aussi un tribut à Cambise, fils de Cyrus.

Les *Pandu*, *Pando* et *Pandavi*, célèbres rois de l'Inde, habitèrent pendant treize mois dans la ville de *Hastinapura*. Ils vivaient 1550 avant J. C. Mais quelques siècles avant la naissance de ces Rois, cette ville fut fondée par le Roi *Hasti ;* elle existait donc 2000 ans environ avant l'ère vulgaire, et est contemporaine de la monarchie des Assyriens.

(*Voyage dans l'Inde du Père Paul de St.-Barthelemy.*)

ACTE V.

(Le Théâtre représente un des grands Appartemens du Palais de Duchmanta, et la scène est à Hastinapura, ville capitale de ses États).

SCÈNE PREMIÈRE.

UN VIEUX OFFICIER DU PALAIS.

(Il entre en soupirant.)

HÉLAS ! à quelle vieillesse décrépite suis-je donc parvenu ! Ce bâton, qui jadis n'était que le signe de mon autorité, est à présent l'appui de mes pas chancelans !... Il faut que j'instruise le Roi d'un évènement qui l'intéresse ; je ne dois pas différer ! *(Il marche lentement.)* Mais de quoi est-il donc question ?... Ah ! je m'en rappelle ! Des Hermites envoyés par Canna sollicitent une audience..... Que la vie est une étrange chose ! Les facultés intellectuelles d'un vieillard ne brillent plus que par intervalles, semblables à la lueur vacillante d'une lampe prête à s'éteindre...

dre..... J'apperçois le Roi !... Il vient d'écouter son peuple comme sa famille, et cherche maintenant la solitude avec un cœur satisfait et tranquille, ainsi que le chef altier d'un troupeau d'éléphans se retire sous un ombrage frais, pour échapper à la chaleur qui l'accable. Le Roi vient de quitter son tribunal, il doit être fatigué, et je crains de lui apprendre l'arrivée des envoyés de Canna..... Comment ceux qui gouvernent les nations pourraient-ils goûter le repos ?... Le soleil attèle chaque jour à son char ses coursiers radieux ; le prince des serpens supporte continuellement notre terre, et le doux zéphir lui-même ne cesse de rafraîchir les airs avec son haleine parfumée ; ainsi, l'homme dont les revenus sont formés par la sixième partie de ceux de ses peuples (1) doit, à leur exemple, travailler sans relâche.

SCÈNE II.

DUCHMANTA, MADHAVYA, SUITE.

DUCHMANTA *(paraissant accablé de fatigue.)*

Tous ceux qui sont venus à moi ont obtenu justice, et se sont retirés satisfaits. Les Rois qui

veulent s'acquitter de tous leurs devoirs avec exactitude, ne voient jamais de termes à leurs travaux. Le desir ambitieux de commander aux autres, cause à ceux qui le forme des peines infinies, et quand leur but est atteint, quand leur puissance et leur domination sont fermement établies, le soin de régir la nation pèse continuellement sur leur tête. Ainsi, un grand parasol porté par un homme, au bout d'un bâton, l'accable de son poids, tandis qu'il le couvre de son ombre.

(Voix derrière la scène.) Puisse le Roi être victorieux.

DEUX POÈTES *(récitant des stances.)*

LE PREMIER POÈTE.

« Ton cœur généreux ne cherche point des plaisirs frivoles; tu mesures la durée de tes jours » par le bien seul que tu fais à ton peuple; telles » furent les vertus dont te doua l'Être éternel à » l'instant de ta création. Tu es semblable à » l'arbre majestueux qui brave l'ardeur des rayons » du soleil, tandis que ses branches étendues pro- » tègent et couvrent tous ceux qui viennent cher- » cher son ombrage.

LE SECOND POÈTE.

« Armé de la verge de la justice, tu termines

» avec impartialité tous les différends des mortels,
» et tu ramènes à l'ordre ceux qui s'écartent des
» sentiers de la vertu. Tu naquis pour le bonheur
» des hommes. Les Princes de ton sang possè-
» dent des richesses immenses ; mais ton affec-
» tion est si égale que tous tes sujets sont tes
» parens. »

DUCHMANTA.

Les doux chants des poëtes me font oublier mes fatigues.

MADHAVYA.

Oui, à peu près comme un taureau harassé éprouve du soulagement en entendant dire autour de lui, « Voilà le chef du troupeau ! »

DUCHMANTA *(souriant)*

Oh ! te voilà, mon ami, asseyons-nous ensemble. *(Ils s'asseyent.)*

(On entend une musique éloignée.)

MADHAVYA.

Écoutons, Seigneur. J'entends le son mélodieux d'un Vina : il part de cet appartement voisin ; ses accords sont aussi doux que ceux des luths célestes. La Reine Hansamti se prépare sans doute à chanter.

DUCHMANTA.

Fais silence, pour que nous puissions l'entendre.

L'OFFICIER DU PALAIS *(à part.)*

Le Roi paraît occupé; je vais attendre encore.

(Il se retire dans un coin.)

(Une voix derrière la scène.)

« Jeune abeille qui, impatiente d'extraire un » miel nouveau, venais baiser le sein délicat de » la fleur de l'Amra nouvellement épanouie, » pourquoi te contenter à présent du lys gros- » sier des marais, et oublier le premier objet de » ton amour ? »

DUCHMANTA.

Ces vers expriment une tendre passion!

MADHAVYA.

Le Roi en comprend-il le sens?

DUCHMANTA.

J'aimais autrefois Hansamti, et ma longue absence cause maintenant ces tendres reproches; vas informer la Reine, de ma part, que je les ferai bientôt cesser.

MADHAVYA.

Soit fait comme le Roi l'ordonne. (*Il se lève lentement.*) Vous vous servez de la main d'un autre pour saisir un glaive tranchant ; j'aimerais à n'avoir rien à démêler avec cette femme emportée ! Un homme de ma profession ne doit rien connaître au langage des passions.

DUCHMANTA.

Vas, mon bon ami, tu la calmeras par la sagesse de tes discours.

MADHAVYA (*sortant.*)

Quelle fâcheuse commission !

DUCHMANTA (*à part.*)

Quelle peut être la cause de la tristesse involontaire qui s'empare de moi en écoutant des vers sur l'absence, lorsque je ne suis réellement éloigné d'aucun objet cher à mon cœur ? Peut-être ces impressions mélancoliques qu'éprouvent les hommes mêmes les plus heureux, en contemplant de belles formes, ou en prêtant l'oreille à une douce mélodie, proviennent-elles de quelques souvenirs vagues de leurs plaisirs passés, ou de quelques idées confuses relatives à un état antécédent d'existence.

L'OFFICIER DU PALAIS.

Que le Roi soit victorieux ! Deux Hermites suivis de plusieurs femmes ont quitté leur habitation située près des montagnes de neige, et viennent de la part de Canna ; ils attendent les ordres du Roi !

DUCHMANTA *(avec surprise.)*

Des Hermites, dis-tu, suivis de plusieurs femmes ?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur.

DUCHMANTA.

Commande, de ma part, au prêtre Somarata de les accueillir respectueusement, suivant les formes prescrites par le Veda, tandis que je vais me préparer à recevoir ces hôtes dans un lieu plus convenable.

L'OFFICIER.

J'obéis ! *(Il sort.)*

DUCHMANTA *(à un Garde.)*

Garde, conduis-moi vers le feu sacré.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(Le Théâtre représente un lieu destiné aux sacrifices ; le feu sacré paraît au milieu de l'enceinte.)

DUCHMANTA, et SES GARDES *(rentrant sur la Scène.)*

UN GARDE.

Nous sommes à l'entrée de l'enceinte sacrée ; j'apperçois la vénérable Vache qui doit être baignée dans le lait pour le sacrifice, elle brille encore de l'eau sainte dont on l'a arrosée !... que le Roi daigne monter ! *(Duchmanta est élevé sur les épaules de ses Gardes, jusqu'à une estrade préparée pour le recevoir.)*

DUCHMANTA.

Que peuvent vouloir ces envoyés de Canna ? Les mauvais Génies sont-ils venus de nouveau troubler leurs saintes cérémonies ? Quelques dangers ménaceraient-ils les troupeaux innocens qui paissent dans la forêt sacrée? Les péchés du Roi auraient-ils teint en noir les fruits et les fleurs

que cultivent les femmes de l'hermitage ? Mon esprit incertain se perd dans ces conjectures.

LE GARDE.

Le simple frémissement de l'arc de notre Souverain, a déjà suffi pour ramener la paix dans l'hermitage, et je pense que ces hommes pieux ne viennent que pour présenter au Roi le tribut de leur reconnaissance.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SARNGARAVA, SARADWATA, GAUTAMI, SACONTALA, UN PRÊTRE et L'OFFICIER DU PALAIS.

(Gautami entre en conduisant Sacontala par la main ; le Prêtre et l'Officier du palais marchent devant les étrangers.)

L'OFFICIER DU PALAIS.

AVANCEZ, respectables étrangers !

SARNGARAVA.

Ami Saradwata, j'apperçois le Roi de la terre, ce Souverain qui commande au bonheur et res-

pecte également tous les hommes! Tous ses sujets, quelle que soit leur naissance, l'abordent avec liberté et confiance. Cependant mes regards désabusés du vain éclat des choses terrestres, dédaignent la foule brillante qui nous entoure, pour ne s'arrêter que sur ces flammes divines qui embrâsent la Bruyère consacrée.

SARADWATA.

Je n'ai pu, je l'avoue, me défendre de tout étonnement, en entrant dans cette immense cité! Mais je regarde à présent les merveilles qui m'environnent du même œil qu'un homme venant de se baigner dans une eau pure et limpide, contemple un autre couvert de boue et de poussière, ou bien avec le même dégré de supériorité qu'a sur un malheureux souillé de crimes, l'homme pur et vertueux, le guerrier vainqueur sur un captif, l'homme indépendant sur un esclave!

LE PRÊTRE.

C'est cette facon de penser qui élève si fort les hommes tels que vous au-dessus du vulgaire.

SACONTALA.

Vénérable Gautami, je sens palpiter mon œil droit; que signifie ce mouvement involontaire?

GAUTAMI.

Puisse le ciel détourner l'effet de ce présage, ma chère fille, et que le bonheur soit constamment ton partage !

LE PRÊTRE *(leur montrant le Roi.)*

Voilà le protecteur du Peuple ; il a pris place et vous attend.

SARNGARAVA.

Les bienfaiteurs du genre humain ne s'énorguillissent point de leur puissance et de leurs richesses, semblables aux arbres élevés qui courbent vers la terre leurs branches chargées de fruits, et aux nuages colorés qui s'abaissent sur les champs, pour y répandre une rosée salutaire. Un intérêt direct et personnel ne nous conduit point près du Roi !

LE GARDE *(au Roi.)*

Seigneur, tes hôtes approchent et paraissent remplis de vénération pour toi.

DUCHMANTA *(regardant Sacontala.)*

Quelle est cette jeune fille ? Un manteau flottant dérobe à mes regards une partie de ses formes élégantes. Elle paraît au milieu de ces Hermites

comme un bouton frais et vermeil à demi voilé par des feuilles desséchées.

LE GARDE.

Sa beauté semble ne pas avoir besoin de ses vêtemens.

DUCHMANTA *(vivement.)*

Qu'elle soit toujours couverte ! je la crois enceinte, et la femme d'un autre ne doit pas être vue, même par moi. (2)

SACONTALA *(à part, posant la main sur son cœur.)*

O mon cœur, pourquoi palpites-tu si fort ? souviens-toi des tendres promesses de ton seigneur, et repose-toi.

LE PRÊTRE.

Que le Roi soit toujours heureux ! Tes hôtes ont reçu les honneurs prescrits par la loi. Ils ont maintenant à t'instruire du sujet de leur mission ; daigne les écouter favorablement.

DUCHMANTA *(avec respect.)*

Je suis attentif.

LES DEUX MISRAS *(élevant leurs bras.)*

Que la victoire suive toujours tes étendarts !

DUCHMANTA.

Je vous salue respectueusement.

LES DEUX MISRAS.

Que le ciel verse ses bénédictions sur notre Souverain !

DUCHMANTA.

Vos fonctions augustes ont-elles été interrompues ?

SARNGARAVA.

Comment pourrions-nous être troublés dans l'exercice de notre saint ministère, lorsque ton bras puissant protège toutes les créatures ? L'obscurité vient-elle couvrir le monde, quand l'astre du jour brille dans toute sa splendeur au haut des cieux ?

DUCHMANTA.

Le sage Canna prospère-t-il ?

SARNGARAVA.

Ceux qui recueillent les fruits de la piété commandent à la prospérité ! Le vénérable Canna s'informe d'abord si tes armes sont toujours heureuses, et il t'adresse ensuite ces paroles par notre organe.

DUCHMANTA.

Qu'ordonne-t-il ?

SARNGACAVA.

« Je confirme avec plaisir les nœuds formés » entre toi et cette jeune fille que j'ai adoptée » pour la mienne. On ne blasphêmera plus Bra- » ma, en prétendant qu'il souffre des unions mal » assorties, puisque tu es renommé par ta sagesse » parmi les hommes, et que ma Sacontala est la » vertu même, revêtue d'une forme terrestre. Il » a rassemblé en vous les plus rares qualités ! » daigne donc la recevoir dans ton palais, et rem- » plis avec elle, pendant sa grossesse, les devoirs » prescrits par la religion. »

GAUTAMI.

Grand Roi, tu inspires la confiance, permets-moi de t'adresser quelques paroles.

DUCHMANTA *(souriant.)*

Femme sainte, tu peux parler !

GAUTAMI.

Elle n'attendit point, pour s'unir à toi, le retour et le consentement de son père spirituel, toi-même tu ne consultas point ses parens; vous n'a-

viez point de témoins lorsque vous célébrâtes vos noces; converse donc à présent avec elle en l'absence de tous.

SACONTALA *(à part.)*

Que va-t-il répondre?

DUCHMANTA *(à part avec étonnement.)*

Quelle aventure étrange!

SACONTALA *(à part.)*

Il semble les écouter avec dédain!

SARNGARAVA *(à part.)*

Que signifient les mots que je viens d'entendre? « Quelle aventure étrange! » *(Haut.)* Seigneur, tu connais les hommes; tu sais qu'ils se plaisent à répandre la calomnie sur la réputation des femmes qui vivent dans la maison de leurs pères, séparées de leurs maris. La conduite la plus réglée ne peut souvent les désarmer. Ton épouse joint donc ses prières à celles de ses amis, et te supplie de lui permettre de passer ses jours dans ton palais, quel que soient les sentimens que tu lui conserves.

DUCHMANTA.

Que dis-tu? Suis-je l'époux de cette femme!

SACONTALA *(à part dans le plus grand accablement.)*

O mon cœur! tes craintes n'étaient que trop bien fondées.

SARNGARAVA.

Un homme puissant peut-il s'écarter des principes de religion et d'honneur, sur le simple prétexte qu'il se repent de ses engagemens?

DUCHMANTA.

Avec quel espoir de succès a-t-on pu inventer une fable si invraisemblable?

SARNGARAVA *(avec colère.)*

L'esprit de ceux que le pouvoir enivre change continuellement!

DUCHMANTA.

Je ne mérite point la sévérité de ce reproche.

GAUTAMI *(à Sacontala.)*

Ne rougis point, ma chère fille, et laisse-moi enlever ton manteau, pour que le Roi puisse te reconnaître. *(Elle retire son voile.)*

DUCHMANTA *(à part regardant Sacontala.)*

En contemplant cette beauté parfaite, et dans le

doute si elle a appartenu à un autre, je ressemble à une abeille qui voltige vers la fin de la nuit sur une fleur remplie de rosée ! Dans cet état d'anxiété, je sens qu'il m'est presqu'impossible de prendre un parti.

LE GARDE *(à part au Roi.)*

Vous connaissez, Seigneur, vos devoirs et vos droits ; mais pourriez-vous hésiter lorsqu'on vous présente pour orner votre palais, une femme plus brillante qu'une perle ?

SARNGARAVA.

O Roi, que signifie cet étrange silence ?

DUCHMANTA.

Homme respectable, je réfléchis en vain sur ce que tu viens de me dire, je ne me souviens point de cette femme, et je ne puis admettre dans mon palais l'épouse d'un autre, sans écarter toute considération de rang et d'honneur.

SACONTALA *(à part.)*

Quel malheur effroyable ! peut-il exister le doute le plus léger sur notre union ! Hélas, toutes mes espérances se sont évanouies !

SARNGARAVA.

Prends garde que le divin sage, qui t'accordait volontairement ce trésor inestimable que tu avais d'abord enlevé comme un vil suborneur, ne cesse de s'occuper de toi, l'époux légitime de sa fille, et ne transporte toutes ses pensées et ses affections au malheureux objet de ta perfidie et de ta disgrace.

SARADWATA.

Cesse, Sarngarava, et toi, Sacontala, parle à ton tour à l'époux qui te méconnaît.

SACONTALA.

Hélas ! pourquoi me rappeler à lui s'il a cessé de m'aimer ? Mais, puisque je dois encore me soumettre à ce tourment, je vais lui parler ! *(à Duchmanta.)* O mon époux ! . . . *(Elle s'arrête.)* ou si tu me défends de me servir de ce nom sacré, ô fils de Puru, peux-tu me rejeter ainsi loin de toi, et m'accabler du mépris le plus amer, après m'avoir prodigué, dans nos saintes forêts, tant d'amour et de tendresse ?

DUCHMANTA *(mettant sa main sur ses oreilles.)*

Que le crime soit éloigné de mon ame ! . . .

Femme, tu as sans doute reçu des instructions pour me tromper et chercher à m'abaisser au-dessous du rang éminent que j'occupe. C'est ainsi qu'une rivière qui a surmonté ses bords et troublé son courant limpide, entraîne, dans son cours déréglé, les arbres majestueux qui s'élevaient sur ses rives.

SACONTALA.

Si ces paroles injurieuses ne proviennent que d'un simple oubli, je vais rappeler ta mémoire en te présentant l'anneau que tu m'as donné toi-même.

DUCHMANTA.

Autre insigne fausseté !

SACONTALA *(regardant sa main.)*

Ciel ! je n'ai plus mon anneau ! *(Elle se tourne avec douleur vers Gautami.)*

GAUTAMI.

Ma fille, tu l'auras sans doute laissé tomber dans le puits de Sachitirta, près de la station de Sacravatara, en y puisant de l'eau pour tes ablutions.

DUCHMANTA.

Les femmes artificieuses ne manquent jamais de prétextes !

SACONTALA.

La volonté de Brama doit s'accomplir !.... Mais je puis te citer quelques circonstances.

DUCHMANTA.

Je me soumets à entendre ces nouveaux contes.

SACONTALA.

Un jour que nous étions assis ensemble sous un berceau de Vetusas, tu versas dans le creux de ta main, de l'eau du vase naturel des feuilles de Lotos; un jeune faon que j'avais élevé s'approcha alors de toi : « Bois le premier, charmant animal, » lui dis-tu avec bonté; mais il ne voulut point prendre de l'eau dans la main d'un étranger, et vint boire avec empressement dans la mienne. « Chaque créature, continuas-tu avec tendresse, » chérit une compagne; vous habitez ensemble » les mêmes forêts, et vous êtes également » aimables. »

DUCHMANTA.

C'est par des faussetés revêtues de tant de dou-

ceur et de naïveté, qu'on entraîne dans le piége les âmes des voluptueux.

GAUTAMI.

Prince, cesse ces discours offensans; les lieux où elle fut élevée annoncent l'innocence de son cœur.

DUCHMANTA.

Femme, la ruse et l'artifice sont naturels aux êtres mêmes les plus simples de ton sexe, et ils se reproduiseut jusques dans les animaux. La compagne du Cocila, avant de prendre son essor vers les cieux, abandonne à des oiseaux étrangers le soin de son nid et la nourriture de ses petits.

SACONTALA *(avec colère.)*

Homme sans honneur, c'est d'après ton cœur bas et méchant que tu juges celui des autres! Quel Prince fut jamais semabable à toi? Tu affectes des dehors de piété et de vertu, mais tu n'es qu'un vil imposteur! Ainsi la bouche d'un puits se couvre de fleurs brillantes et embaumées.

DUCHMANTA *(à part.)*

La grossièreté de son éducation la livre à un courroux peu convenable à son sexe. La fureur et l'indignation jaillissent des regards qu'elle at-

tache sur moi, sa langue bégaie en prononçant les termes rudes que sa colère lui inspire, ses lèvres plus vermeilles que le fruit du Simba, tremblent comme si elles étaient coupées par la gelée, et ses sourcils naturellement unis et bien arqués, se contractent de la manière la plus irrégulière! Elle a maintenant recours à la fureur et brise l'arc de Kama, qui aurait pu me blesser si elle n'appartenait à un autre. *(Haut.)* Le caractère de Duchmanta, jeune femme, est connu de tout l'univers, et le tien se trahit par ta conduite présente.

SACONTALA *(avec dédain et ironie.)*

Rois, vous prétendez que cette qualité doit mériter à vos discours une entière croyance, vous vous flattez exclusivement de connaître le genre humain, d'observer tous les préceptes de la vertu, tandis que les femmes, quelques modestes et recommandables qu'elles soient, ne savent rien, ne disent jamais rien de vrai!..... Je vins ici dans un moment heureux pour chercher l'objet de mon amour, dans un moment heureux je reçus la main d'un descendant de Puru, d'un prince qui s'attira ma confiance par le miel que distillaient ses lèvres, tandis que son cœur

cachait avec soin, l'arme meurtrière qui vient de déchirer le mien.

(Elle couvre son visage et pleure.)

SARNGARAVA.

Cette étrange versatilité dans le caractère du Roi, enflamme ma colère !... Que les mortels craignent dorénavant de former des unions secrettes ! des nœuds contractés à la hâte, et lorsque les cœurs ne se connaissent pas encore, changent souvent en haine les premières apparences d'amour !

DUCHMANTA.

Voudrais tu me contraindre à commettre un crime énorme, en ajoutant foi à ses discours trompeurs ?

SARNGARAVA.

Tu as entendu sa réponse ! On n'accorde ici, je le vois, aucune confiance à une fille simple et innocente, étrangère au mensonge et à l'iniquité, tandis qu'on feint de croire aveuglément ceux dont tout le savoir consiste à accuser les autres et à leur supposer des crimes.

DUCHMANTA.

Homme sincère, si j'en impose; comme tu le

prétends, en accusant ta compagne, qu'elle est la punition que j'encours ?

SARNGARAVA.

Des supplices éternels !

DUCHMANTA.

Non, des peines éternelles ne seront jamais le partage des descendans de Puru.

SARNGARAVA.

De plus longs discours sont inutiles ; nous avons obéi aux ordres de notre chef, et nous nous retirons. Sacontala, soit que tu la reconnaisses, soit que tu l'abandonnes, n'en est pas moins ta légitime épouse, et le pouvoir d'un mari est absolu !... Allons Gautami, sortons !

(Ils font quelques pas pour se retirer.)

SACONTALA *(en les suivant.)*

Cet homme perfide m'a trompée, et vous, mes amis, vous m'abandonnez aussi !

GAUTAMI *(s'arrêtant.)*

Mon fils, Sacontala nous suit en nous suppliant de ne pas la quitter ; elle dont l'âme est si pure et si douce, peut-elle demeurer près de cet homme sans foi ?

SARNGARAVA *(d'un ton sévère)*

Femme, qui vois les fautes de ton époux, desires tu l'indépendance ?

(Sacontala s'arrête en tremblant.)

SARADWATA.

Que la Reine m'écoute ! Si les accusations du Roi sont fondées, elle n'a aucun droit de se plaindre, mais si elle est convaincue de la pureté et de l'innocence de son cœur, il lui convient de rester, même comme servante, dans la maison de son Seigneur ; qu'elle demeure donc où elle est ! pour nous, nous retournons à l'hermitage.

DUCHMANTA.

Ne lui donne pas de vaines espérances. Le soleil fait fleurir le lys, la fleur de la nuit s'ouvre aux rayons de la lune ; chacun de ces astres est borné à son objet. Ainsi un homme vertueux doit éviter toute liaison avec l'épouse d'un autre.

SARNGARAVA.

Roi, tu parles toujours de religion et de vertu, et cependant tu abandonnes sans prétexte ton épouse légitime et innocente !

DUCHMANTA *(à son prêtre.)*

Je n'ai réellement aucun souvenir d'un pareil engagement, et je te prie, ô mon guide spirituel, de me dire laquelle des deux fautes serait la plus grande, de rejetter ma propre femme, ou d'avoir communication avec celle d'un autre.

LE PRÊTRE *(après avoir refléchi.)*

On peut adopter un moyen entre ces deux extrémités.

DUCHMANTA.

Que mon guide respectable ordonne !

LE PRÊTRE.

Cette jeune femme peut demeurer chez moi jusqu'à son accouchement.

DUCHMANTA.

Pourquoi ?

LE PRÊTRE.

Des savans astrologues ont prédit au Roi qu'il serait père d'un prince illustre dont la puissance n'aurait pour bornes que les mers qui terminent la terre à l'Orient et à l'Occident. Si la fille du vénérable Canna donne le jour à un fils dont les mains et les pieds portent les marques d'une puis-

sance étendue, je lui rendrai hommage comme à ma Reine, et je la conduirai dans les appartemens du palais, sinon elle retournera chez son père.

DUCHMANTA.

Fais ce que tu croiras convenable.

LE PRÊTRE *(à Sacontala.*

Allons, ma fille, suivez-moi.

SACONTALA.

O Terre, Déesse bienfaisante, donne moi une place dans ton sein ! *(Elle sort en pleurant, précédée du prêtre, tandis que les deux Misras et Gautami sortent d'un autre côté. Duchmanta demeure plongé dans ses réflexions.)*

SCÈNE V.

(Plusieurs voix derrière la Scène.)

O miraculeux évènement !

DUCHMANTA *(écoutant.)*

Qu'est-ce ? Que peut-il être arrivé ?

LE PRÊTRE *(rentrant.)*

Apprends, ô Roi, un évènement surprenant. A peine les envoyés de Canna s'étaient-ils éloignés, que Sacontala déplorant sa triste destinée, a levé ses bras vers le ciel; tout-à-coup un corps lumineux, sous la figure d'une femme, est descendu près Ap Sarastirstha où nous adorons les Nymphes célestes, et la pressant sur son sein est disparu avec elle.

DUCHMANTA.

J'ai, dès le commencement, soupçonné quelque sortilège dans cette affaire !... Ainsi tout est fini, et nous pouvons cesser de nous en entretenir. Tranquillise-toi, Somarata !

LE PRÊTRE.

Que le Roi soit toujours victorieux.

(Il sort.)

DUCHMANTA.

Je suis fatigué, Garde, conduis-moi vers mes appartemens.

LE GARDE.

Par ici, Seigneur !

DUCHMANTA *(en se retirant.)*

Je ne puis, malgré tous mes efforts, me rappeler mes liaisons avec la fille de Canna! Cependant j'éprouve une agitation si extraordinaire, que je suis presque porté à y croire.

(Il sort.)

Fin du cinquième Acte.

Notes relatives à l'Acte V.

(Page 145,) *L'Homme dont les revenus sont formés par la sixième partie de ceux de ses peuples.*] Les anciens nous assurent en termes positifs que les souverains de l'Inde étaient les seuls propriétaires des terres de leurs états.

« Les peuples de l'Inde payent la taxe des terres à » leurs rois, parce que tout le royaume est une pro- » priété royale. (*Strabon. lib. XV, pag. 1030, et Diod. Sic. lib. II, pag. 153.*)

Les détails donnés par les anciens auteurs sur les conditions auxquelles les propriétaires ou fermiers Indiens tenaient leurs terres, s'accordent si exactement avec ce qui se fait encore aujourd'hui dans cette partie du monde, qu'on peut les considérer presque comme une parfaite description de son état présent. Dans les cantons de l'Inde où des souverains *Hindous* règnent encore, les *Ryots*, nom moderne donné aux fermiers des terres, tiennent leurs champs par un bail qu'on peut considérer comme perpétuel; il est basé sur les anciennes évaluations. Cet arrangement est établi depuis si long-tems, et s'accorde si bien avec les idées des *Hindous* sur la distinction des castes et les fonctions qui leur sont attribuées, qu'il a été inviolablement maintenu dans les provinces soumises tant aux Mahométans qu'aux Européens, et c'est sur lui que repose leur système entier de finances. Les Auteurs Grecs et Romains, qui n'avaient cependant sur l'Inde que des idées assez imparfaites, nous représentent la quatrième partie du revenu annuel de la terre comme

le taux moyen de la rente payée au souverain. Le passage de Sacontala, qui donne occasion à cette note, dit expressément que la sixième partie du revenu des peuples était la rente payée au trésor royal. Plusieurs passages de la même pièce en font également foi. Le poète Kalidas paraît devoir en être cru à cet égard, puisqu'il écrivait sur les lieux, et que ses ouvrages avaient pour juges les personnes les plus éclairées de l'empire Indien.

(*Extrait de Robertson*, Disquisition on India.)

(Page 155.) *Et la femme d'un autre ne doit pas être vue, même par moi!*] Les voyageurs supposent que la coutume de renfermer les femmes a été introduite dans l'Inde par les Mahométans, et cette supposition peut en quelque sorte être confirmée par le Drame de Sacontala. L'Auteur y a introduit des femmes qui se mêlent à la société des hommes, et causent aussi familièrement avec eux que les Européennes. Mais je dois citer cependant un passage de Strabon qui prouve que dans le siècle d'Alexandre, les femmes indiennes étaient gardées avec autant de soin qu'à présent. « Lorsque leurs » princes, dit-il d'après Mégastènes, vont à la chasse, » ils sont accompagnés par un grand nombre de leurs » femmes, mais des cordes sont tendues le long des » chemins par lesquels elles voyagent, et si quelque » hommes osait s'approcher d'elles, il serait à l'ins- » tant mis à mort. »

(*Extrait de Robertson*, Disquisition on India.)

J'observerai sur ce passage de Robertson, que l'auteur de Sacontala mentionne souvent les appartemens *secrets* du palais de Duchmanta, ce qui doit faire sup-

poser que les femmes de l'Empereur étaient séparées de la société des autres hommes. Il n'a introduit publiquement dans les premiers actes de sa pièce que les jeunes filles de l'Hermitage. Il fait dire expressément à Duchmanta *la femme d'un autre ne doit pas être vue, même par moi.* Dans le sixième acte, deux jeunes filles viennent cueillir des fleurs dans les jardins du palais, mais elles ne sont pas d'une classe relevée. Les femmes de l'Empereur ne sont point mises en scène, et Hansamti chante sans paraître sur le théâtre. Le passage de Strabon, qui vient d'être cité, ne parle que des femmes des princes, et peut-être n'étaient-ce que celles-là qui fussent renfermées, ou bien en général les femmes mariées ou les concubines ne pouvaient-elles paraître et se découvrir que devant leurs époux.

(*Note du Traducteur.*)

ACTE VI.

(Le Théâtre représente une des cours du Palais de Duchmanta.)

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER DE POLICE et DEUX GARDES *(conduisant un homme qui a les mains liées.)*

LE PREMIER GARDE *(frappant cet homme.)*

PRENDS toujours cela, Cumbhilaca, si tel est ton nom, et dis-nous ensuite où tu as volé cette bague, sur laquelle brille cette grosse perle avec le nom du Roi ?

CUMBHILACA.

Epargnez-moi, Seigneur, je vous en supplie, je ne suis point coupable, comme vous le croyez.

LE PREMIER GARDE *(ironiquement.)*

Bramine distingué, l'as tu reçue du Roi, en récompense de quelque grand service ?

CUMBHILACA.

CUMBHILACA.

Daignez m'écouter un instant ! Je suis un pauvre pêcheur demeurant à Sacravatara.....

LE DEUXIÈME GARDE.

Te demandons-nous, voleur, le lieu où tu demeures, et ta profession !

L'OFFICIER DE POLICE.

Suchaca, laisse lui raconter son histoire. Viens-ça, coquin et ne me cache rien.

LE PREMIER GARDE.

Entends-tu, fais ce que le Seigneur t'ordonne.

CUMBHILACA.

Je soutiens ma pauvre famille, en prenant du poisson à l'hameçon, dans des nasses, ou par d'autres moyens.....

L'OFFICIER DE POLICE.

Vertueuse manière de gagner sa vie !

CUMBHILACA.

Seigneur, ne me blâmez pas (1). Nous ne devons jamais abandonner la profession de nos ancêtres, quelque basse qu'elle soit, et un homme

qui tue des animaux pour les vendre, quoique ses actions soient cruelles, peut cependant avoir un bon cœur.

L'OFFICIER DE POLICE.

Poursuis ton récit.

CUMBHILACA.

Je pris un jour un gros Rohita, et l'ayant ouvert, je trouvai dans son estomac cette bague brillante. Vous êtes venus me saisir au moment où je la mettais en vente ; je ne suis point coupable.

L'OFFICIER DE POLICE *(sentant la bague.)*

Il est certain, Jaluca, que cet anneau a été dans le corps d'un poisson. Ceci mérite considération ; je vais en parler à quelqu'Officier du Roi.

LES DEUX GARDES.

Avance-toi, filou ! *(Ils s'avancent.)*

L'OFFICIER DE POLICE.

Demeure ici, Suchaca, et attends-moi, tandis que je vais raconter ce fait à une personne du palais.

LES DEUX GARDES.

Allez, Rajayucta, puisse le Roi vous favoriser ! *(L'Officier sort.)*

LE DEUXIÈME GARDE.

Je crains que notre maître ne demeure longtems !

LE PREMIER GARDE.

On ne peut à chaque instant être admis devant le Roi.

LE DEUXIÈME GARDE.

J'ai grande envie d'assommer ce fripon !

CUMBHILACA.

Vous donneriez la mort à un innocent.

LE PREMIER GARDE.

Voici notre maître, le Roi a donné une prompte décision ! Cumbhilaca, tu vas revoir ta famille, ou devenir la proie des Shakals et des Vautours.

L'OFFICIER *(rentrant.)*

Que ce pêcheur soit de suite.....

CUMBHILACA *(avec le plus grand effroi.)*

Ah ! je suis mort!

L'OFFICIR DE POLICE.

Mis en liberté! Le Roi dit que son récit est vrai et qu'il connaît son innocence!

LE DEUXIÈME GARDE.

Sois fait comme notre maître l'ordonne. *(Ils détachent ses liens.)* Cet homme est de retour du séjour de Yama, vers lequel il marchait à grands pas.

CUMBHILACA *(se prosternant respectueusement.)*

Seigneur, je dois la vie à votre bonté.

L'OFFICIER DE POLICE.

Lève-toi, mon ami, lève-toi, et apprends avec joie qu'il a plu au Roi de t'accorder une somme égale à la valeur de la bague. C'est la fortune d'un homme de ton état. *(Il lui donne de l'argent.)*

CUMBHILACA.

Je suis transporté de joie!

LE PREMIER GARDE.

Ce vaurien semble descendre du gibet pour être replacé sur le dos d'un superbe Éléphant.

LE DEUXIÈME GARDE.

Le Roi sans doute attachait beaucoup de prix à ce bijou !

L'OFFICIER.

J'imagine que ce n'est point à cause de sa valeur, et j'ai cru deviner le motif de sa joie aussitôt qu'il l'a apperçu.

LES DEUX GARDES.

Qu'avez-vous imaginé ?

L'OFFICIER DE POLICE.

Je présume qu'il a tout-à-coup rappelé à son souvenir quelqu'un de bien cher à son cœur; car, malgré la fermeté de son caractère, aussitôt que ses regards se sont portés sur cet anneau, il a paru extrêmement agité.

LE DEUXIÈME GARDE.

Notre maître a fait au Roi un sensible plaisir.

LE PREMIER GARDE.

Oui, par l'entremise de ce vagabond. *(Ils le regardent d'un air courroucé.)*

CUMBHILACA.

Cessez de me vouloir du mal, je vous donnerai la moitié de cet argent.

LE PREMIER GARDE.

Ah ! tu es notre bon ami à présent; viens, allons boire ensemble. *(Ils sortent.)*

SCÈNE II.

(Le Théâtre représente les jardins du Palais.)

La Nymphe MISRACESI *paraît sur un nuage.*

J'AI rempli le premier de mes devoirs en me baignant dans la fontaine des Nymphes, et je viens à présent observer le vertueux Duchmanta. Sacontala m'est chère; elle est fille de ma bien aimée Menaca, de qui j'ai reçu ces deux commissions. *(Elle regarde autour d'elle.)* Quelque chagrin nouveau paraît peser sur la famille du Roi dans ce jour consacré au plaisir ! Je pourrais, en me servant de mon pouvoir surnaturel, apprendre tout ce qui s'est passé, mais je dois me

conformer aux desirs de Menaca. Je vais me cacher derrière ces arbrisseaux, d'où j'observerai tout sans être vue. *(Elle descend et se place derrière les arbres.)*

SCÈNE III.

DEUX JEUNES FILLES, MISRACESI *(cachée.)*

PREMIÈRE FILLE *(Elle regarde un Amra en fleurs.)*

Les fleurs de cet Amra balancées sur leurs tiges délicates sont plus douces et plus fraîches que les brises légères de cette saison ; je vais en emplir une corbeille, pour en faire une offrande à la déesse Reti.

DEUXIÉME FILLE.

Comptes-tu les présenter seule ?

PREMIÈRE FILLE.

Ma bonne amie, lorsque la femelle du Cocila, dont je porte le nom, apperçoit la fleur de l'Amra, elle renaît à la vie et perd le souvenir du passé.

DEUXIÈME FILLE.

La saison des plaisirs est donc enfin revenue !

PREMIÈRE FILLE.

Oui, cette saison charmante pendant laquelle on ne célèbre que le vin et l'Amour.

DEUXIÈME FILLE.

Aide-moi à monter sur cet arbre, je veux le dépouiller de ses perles embaumées, pour en faire une offrande à Kama.

PREMIÈRE FILLE.

Je partagerai sans doute la récompense que ce Dieu t'accordera ?

DEUXIÈME FILLE.

Il n'est pas nécessaire de m'imposer pour cela des conditions. Nos ames, tu le sais, n'en forment qu'une, quoique la nature ait séparé nos corps. *(Elle monte sur l'arbre et cueille des fleurs.)* Les boutons sont à peine ouverts ! En voici un qui commence à s'épanouir, et répand une odeur délicieuse. Cette fleur est consacrée au Dieu qui porte un poisson dans ses bannières. Fleur charmante, tu mérites d'orner la sixième flèche de Kamadewa, qui saisit en ce moment son arc pour percer une foule de jeunes cœurs !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE VIEUX OFFICIER DU PALAIS.

L'OFFICIER *(d'un ton fâché.)*

Cessez de cueillir ces boutons à demi-ouverts; il n'y aura point de fête cette année; telle est la volonté du Roi!

LES DEUX FILLES.

Daignez nous excuser, nous ne savions pas cela!

L'OFFICIER.

Vous ne le saviez pas! Les arbres que le printems couronne, et les oiseaux qui se perchent sur leurs branches fleuries semblent partager eux-mêmes les douleurs de notre Souverain. Ces boutons, nés depuis long-tems, ne s'ouvrent point encore, la fleur du Curavaca demeure voilée dans son calice, le Cocila suspend son ramage mélodieux, quoique la froide rosée ne tombe plus sur la terre; et Smara, le Dieu du desir, replace dans son carquois la flèche qu'il en avait à demi retirée.

MISRACESI *(à part.)*

Le Roi sans doute est toujours tendre et fidèle!

PREMIÈRE FILLE.

Mitravasa, Gouverneur de notre province, nous a envoyées pour baiser les pieds du Roi et orner ses jardins de divers emblèmes. Nous ignorions que la fête ne dût pas avoir lieu!

L'OFFICIER.

Gardez-vous, en ce cas, de réitérer votre offense.

DEUXIÈME FILLE.

Nous nous soumettrons toujours avec joie aux ordres de notre Souverain; mais, s'il nous est permis de vous interroger, nous vous prions humblement de nous apprendre ce qui l'a porté à défendre cette fête annuelle?

MISRACESI *(à part.)*

Les grands de la terre aiment les plaisirs, et quelque raison extraordinaire doit avoir causé cette défense.

L'OFFICIER *(à part.)*

Puisque toute cette histoire est publique, pourquoi ne satisferai-je pas leurs desirs? *(Haut.)*

N'avez-vous pas déjà entendu parler de la malheureuse disparition de Sacontala ?

PREMIÈRE FILLE.

Notre Gouverneur nous a raconté son histoire, ainsi que tout ce qu'avait éprouvé le Roi à la vue de son anneau.

L'OFFICIER.

J'ai donc peu de chose à ajouter ! Lorsque le Roi eut recouvré sa mémoire, il s'écria : « Oui, » la divine Sacontala est ma légitime épouse, et » j'avais perdu la raison quand je l'ai repoussée » loin de moi. » Il donna ensuite des marques d'une vive affliction et d'un profond repentir. Depuis ce moment il fuit tous les plaisirs. Le jour il ne déploie plus les talens respectables qui faisaient jadis le bonheur de son peuple ; la nuit il se retourne inutilement sur son lit solitaire, le repos fuit loin de ses yeux. Dans son égarement, il oublie à chaque instant le nom de ses femmes, il les appelle Sacontala, puis il s'assied d'un air accablé et cache sa tête entre ses genoux.

MISRACESI *(à part.)*

J'apprends cela avec joie.

L'OFFICIER.

Vous sentez que, dans ces dispositions, il a dû défendre la célébration de la fête du printems?

LES DEUX FILLES.

Cette défense est fondée.

(Voix derrière la scène.) Rangez-vous, le Roi va passer!

L'OFFICIER.

Le Roi vient! Filles éloignez-vous.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

DUCHMANTA *(entre en habit de pénitent, précédé d'un garde et suivi de Madhavya.)*

L'OFFICIER *(regardant le Roi.)*

COMBIEN la majesté de ses formes brille encore à travers ces lugubres vêtemens! Qu'il est imposant même sous l'habit de la pénitence! Il a renoncé aux affaires, à la parure, aux plaisirs, il est devenu si maigre que son bracelet d'or tombe sur son poignet, ses lèvres sont desséchées par la chaleur de ses soupirs, ses yeux paraissent abattus

par les veilles continuelles. Cependant je suis toujours ébloui de l'éclat de la vertu qui resplendit dans toute sa personne, semblable à un diamant poli et rayonnant.

MISRACESI *(à part regardant le Roi.)*

Ma chère Sacontala, quoique disgraciée, pleure avec raison sur son éloignement d'un pareil époux!

DUCHMANTA *(s'avançant à pas lents.)*

Je dormais assurément lorsque ma bien aimée aux yeux d'Antelope vint me rappeler nos amours; mais l'excès du malheur m'a depuis bien réveillé !

MISRACESI *(à part.)*

Cette charmante fille sera enfin heureuse.

MADHAVYA *(à part.)*

Il s'abandonne toujours à sa douleur, et je n'y connais aucun remède.

L'OFFICIER *(s'approchant.)*

Que le Roi soit toujours victorieux ! Qu'il daigne remarquer ces verts gazons, ces belles promenades, ce jardin riant et embaumé, où il peut reposer au milieu des délices.

DUCHMANTA *(sans l'écouter.)*

Garde, informe de ma part le premier ministre qu'ayant résolu de m'absenter pour long-tems de la capitale, je cesse de siéger sur mon tribunal, et qu'il ait en conséquence à me faire connaître, par des messages, toutes les affaires qui pourront survenir entre mes sujets.

LE GARDE *(sortant.)*

Soit fait ainsi que le Roi l'ordonne !

DUCHMANTA *(à l'Officier.)*

Et toi, Parvatayana, ne néglige point tes occupations ordinaires.

L'OFFICIER.

Non, Seigneur. *(Il sort.)*

MADHAVYA.

Vous avez enfin éloigné tout le monde; reposez-vous donc à présent dans cette retraite, qui semble se réjouir du départ de la saison orageuse.

DUCHMANTA.

O Madhavya, lorsqu'une personne accusée d'un grand crime se trouve entièrement innocente, vois quelle punition terrible s'appésantit sur ses accu-

sateurs ! Un délire affreux avait obscurci ma mémoire et m'avait fait oublier totalement mon union avec la fille de Canna, et le dieu des cœurs, qui se plaît à inventer sans cesse de nouveaux tourmens, vient à présent de décocher contre moi un nouveau trait, armé de la fleur d'un Amra !.... Cet anneau fatal m'a tout rappelé !.... Je déplore amérement la perte de mon amie ; et tandis que le printems vient remplir de joie le cœur de tous les mortels, le mien demeure justement plongé dans l'excès de l'accablement.

MADHAVYA.

Tranquillisez-vous, mon ami, je vais briser avec mon bâton tous les traits de l'amour.

(Il abat les fleurs de l'Amra.)

DUCHMANTA *(réfléchissant.)*

Oui, je reconnais la puissance de Brama ! *(à Madhavya.)* Ces arbustes élancés et élégans plaisent à ma vue, en lui présentant une légère ressemblance avec Sacontala.

MADHAVYA.

Cette fille artiste à qui vous avez commandé le portrait de la Reine, va vous l'apporter bientôt, sous le berceau de Madhavi.

DUCHMANTA.

J'éprouverai du soulagement en le voyant, allons vers ce berceau.

MADHAVYA *(entre dans le berceau avec le Roi, ils sont suivis de Misracesi.)*

Par ici, Seigneur ! ce berceau, formé de Madhavis entrelacés et orné de pierres brillantes, semble se réjouir de vous recevoir sous son ombrage. Entrons, et asseyons-nous. *(Ils s'asseyent.)*

MISRACESI *(à part sur un des côtés extérieurs du berceau.)*

J'observerai d'ici le portrait de Sacontala, et je me hâterai ensuite d'aller lui annoncer ces bonnes nouvelles.

DUCHMANTA *(en soupirant.)*

O mon ami, les plus petits détails de ce qui m'est arrivé dans l'Hermitage se retracent en foule à ma mémoire. Je t'avais instruit de l'impression profonde que cette fille aimable avait faite sur mon cœur la première fois que je la vis ; mais tu n'étais point auprès de moi quand je refusai de la reconnaître.... J'avais souvent prononcé son nom en discourant avec toi, car alors je ne pouvois m'occuper

m'occuper que d'elle ! Avais-tu perdu aussi le souvenir du passé ?

MISRACESI *(à part.)*

Un Souverain, je le vois, ne doit pas demeurer un seul instant loin de l'objet de son amour !

MADHAVYA.

Non, mais lorsque je vous quittai pour retourner à Hastinapura, vous m'assurâtes vous-même que tout ce que vous m'aviez dit à cet égard n'était qu'une histoire faite à plaisir, et je vous crus dans la simplicité de mon cœur. Le ciel a, je le pense, prédestiné cette affaire pour quelque grand évènement.

MISRACESI *(à part.)*

Rien de plus vrai.

DUCHMANTA.

O mon ami, indique moi quelque remède à mes tourmens.

MADHAVYA.

De nouvelles peines vous accableront-elles toujours ? Les hommes tels que vous ne doivent pas s'affliger ainsi ; le vent n'ébranle pas les montagnes !

DUCHMANTA.

Quand je réfléchis à la situation cruelle où ma conduite barbare a dû plonger Sacontala, je sens qu'il n'est plus de consolation pour moi !... Oui, je m'en souviens, elle fit quelques pas pour suivre ses vénérables compagnons ; «demeure, lui dit le » disciple du sage, qu'elle respectait comme le » sage lui-même, » demeure, répéta-t-il d'une voix forte et élevée ! Alors elle porta de nouveau sur moi ses yeux célestes, remplis des larmes les plus touchantes ! L'idée seule des peines qu'elle a dû éprouver me brûle comme la blessure d'un javelot empoisonné.

MISRACESI *(à part.)*

Je me sens attendri par son affliction.

MADHAVYA.

Quelqu'habitant des cieux l'aura conduite dans sa demeure.

DUCHMANTA.

Eh ! quel dieu aurait voulu enlever une femme si attachée à son époux. Ménaca, déesse du Swerga, à qui elle doit le jour, aura ordonné, sans doute, à quelqu'une de ses nymphes de la recueillir.

MISRACESI *(à part.)*

On ne peut douter que la disgrace de Sacontala n'ait été causée par un délire involontaire.

MADHAVYA.

Vous devez alors espérer qu'elle vous sera bientôt rendue.

DUCHMANTA.

Ah ! sur quoi fondes-tu cette idée consolante ?

MADHAVYA.

Sur ce que des parens ne souffrent jamais qu'une femme vive long-tems loin de son époux.

DUCHMANTA.

Un brouillard fantastique, ou les prestiges du sommeil fascinaient-ils ma vue ? Fut-ce une erreur de mon jugement, ou une punition destinée à mes péchés ? Quelle que soit la cause de cet événement, je vivrai dans la pénitence et la douleur, tant que je serai séparé de ma bien-aimée.

MADHAVYA.

Ne vous désespérez pas ainsi. Vous avez dans votre anneau une preuve qu'on peut recouvrer ce qu'on a perdu. On ne doit pas d'ailleurs se plaindre

aussi amèrement des événemens amenés par la volonté irrévocable du destin.

DUCHMANTA *(regardant son anneau.)*

Je puis au moins déplorer le sort de cet anneau, exilé d'une place qu'il ne retrouvera plus aisément !... O perle brillante, tu as quitté la main délicate de mon amie ; tes mauvaises qualités t'ont, sans doute, attiré la même punition qu'à moi.

MISRACESI *(à part.)*

Son sort eût été vraiment déplorable, s'il ne l'avait pas retrouvée ! O Menaca, combien tu serais satisfaite en apprenant tout ceci !

MADHAVYA.

Pourquoi donnâtes-vous cette bague à Sacontala ?

DUCHMANTA.

Je vais te l'apprendre !... Quand je quittai la sainte forêt pour retourner dans ma capitale, Sacontala m'adressa ces paroles en pleurant : le fils de mon Seigneur me conservera-t-il long-tems dans son souvenir? Passant alors cette bague à un de ses doigts, je lui répondis : Prononce chaque jour une des trois syllabes gravées sur cette perle,

et, avant que tu n'aies proféré le nom entier de Duchmanta, un de mes plus nobles officiers viendra te chercher pour te conduire à mon palais! .. Cependant je l'oubliai, je la méconnus et la repoussai même dans mon affreux délire!

MISRACESI *(à part.)*

Il n'avait fixé qu'un intervalle de trois jours entre leur séparation et leur réunion; mais la volonté de Brama le parsema de malheurs!

DUCHMANTA.

Il est vraisemblable que mon amie laissa tomber, sans s'en appercevoir, cette bague dans le puits de Sachitirta, lorsqu'elle y puisa de l'eau pour la verser sur sa tête.

MADHAVYA.

Je l'imagine ainsi.

MISRACESI *(à part.)*

Comment la mémoire du Roi était-elle liée si étroitement avec cette bague?

DUCHMANTA

Je suis vraiment en colère contre cette bague!

MADHAVYA *(en riant.)*

Et moi contre mon bâton.

DUCHMANTA.

Pourquoi cela, Madhavya?

MADHAVYA.

Parce qu'il ose être droit et ferme, tandis que je suis faible et courbé .. Impertinent bâton!

DUCHMANTA *(sans l'écouter.)*

Comment as-tu pu, fatal anneau, abandonner la main charmante où je t'avais placé pour te précipiter dans un canal rempli de plantes aquatiques? Mais, hélas, tu es insensible! Et moi dont on vante la raison, n'ai-je pas délaissé mon épouse?

MISRACESI *(à part.)*

Il prévient ma remarque!

MADHAVYA *(à part.)*

Il faut donc que je périsse ici de faim, pendant ses lamentables méditations!

DUCHMANTA.

O toi la favorite de mon âme, toi que j'ai si

cruellement traitée, quand viendras-tu, par ta présence, mettre un terme à mes chagrins?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UNE FILLE *(portant un tableau.)*

LA FILLE.

GRAND Roi, ce portrait est achevé. *(Elle le place devant lui.)*

DUCHMANTA *(le regardant.)*

Oui c'est-elle! Ce sont-là ses beaux yeux, ses lèvres ornées d'un sourire aimable et aussi vermeilles que le fruit de Cascandhu; sa bouche semble proférer des paroles, son attitude et l'ensemble de ses traits, annoncent une tendre mélancolie.

MADHAVYA.

Voilà un portrait aussi beau, en vérité, que celui de l'amour lui-même. J'en observe avec plaisir les plus petits détails.

DUCHMANTA.

Ce portrait, quelque beau qu'il soit, est encore bien au-dessous de l'original; cependant ma brû-

lante imagination suppléant à ses imperfections, m'y présente la personne réelle de ma bien-aimée. Je la repoussai quand elle vint à moi, et à présent je rends de vains hommages à son simple portrait. Ainsi un voyageur passe négligemment à côté d'un ruisseau pur et limpide, tandis qu'enfoncé ensuite dans le désert, il brûle de soif à l'aspect de quelqu'eau éloignée qui fuit toujours devant lui (2).

MADHAVYA.

Il y a tant de femmes sur ce tableau, que je ne suis pas bien certain d'y avoir distingué la Reine.

MISRACESI *(à part.)*

Cet homme n'a jamais vu cette beauté incomparable. Les yeux brillans qui percèrent le cœur du Roi, ne se sont jamais, je pense, arrêté sur lui !

DUCHMANTA.

Par laquelle de ces figures crois-tu que mon épouse est représentée ?

MADHAVYA *(examinant le tableau.)*

J'imagine que c'est celle qui paraît un peu abattue ; les cordons de sa robe sont dénoués, quelques larmes brillantes ruissèlent sur ses joues,

et des fleurs s'échappent des boucles éparses de ses cheveux. C'est-là sans doute la Reine, les autres ne sont que ses compagnes.

DUCHMANTA.

Il est vrai !... Je desire faire faire quelques corrections à ce portrait. Outre de légers défauts dans le coloris, j'apperçois quelques pleurs qui baignent les paupières de ma bien-aimée ; ils ne conviennent pas à la situation dans laquelle j'ai voulu la faire représenter. *(A la fille.)* Retourne à ton atelier, Chaturica, et apporte ici tout ce qui t'est nécessaire pour opérer les changemens que je t'indiquerai.

LA FILLE

Honnête Madhavya, tenez je vous prie ce tableau, tandis que j'obéirai au Roi.

DUCHMANTA.

Donne, je le tiendrai moi-même.

(Il prend le tableau, la fille sort.)

MADHAVYA.

Qu'allez-vous y faire ajouter ?

DUCHMANTA.

Je veux voir dans ce paysage la rivière de

Malini et des courlis amoureux qui voltigent sur ses bords verdoyans; plus loin paraîtront, près de la montagne Himalaya, des collines couvertes de troupeaux de Chamaras. Sur le premier plan, un arbre robuste élevera ses branches auxquelles seront suspendus des manteaux d'écorce tissue, un couple de noires Antelopes se reposera sous son ombrage, et la femelle frottera doucement sa belle tête sur la corne du mâle.

MADHAVYA.

Faites peindre tout ce qu'il vous plaira, mais selon ma manière de voir, toutes ces places vides devraient être remplies de vieux hermites courbés comme moi vers la terre.

DUCHMANTA *(sans l'écouter.)*

Ma Sacontala, elle-même, doit avoir d'autres ornemens.

MADHAVYA.

Lesquels?

MISRACESI *(à part.)*

Ceux qui conviennent, sans doute, à une fille élevée au milieu des forêts.

DUCHMANTA.

L'artiste aurait dû placer derrière son oreille

délicate, une fleur de Sirisha, dont les filamens déliés se balanceraient sur sa joue. Je veux voir sur son sein un nœud formé des fibres argentées du lys, et semblable aux rayons de la lune d'automne.

MADHAVYA.

Pourquoi la Reine, effrayée, couvre-t-elle une partie de son visage avec ses jolis doigts, rouges comme les fleurs des Kuwalaya? Oh, j'apperçois à présent une abeille, cette voleuse de parfums, elle semble vouloir extraire le miel de ses lèvres vermeilles.

DUCHMANTA *(avec égarement.)*

Une abeille !.... Chasse cet insecte importun !

MADHAVYA.

Le pouvoir du Roi s'étend sur tous les coupables.

DUCHMANTA *(de même.)*

O abeille qui t'approches des aimables habitans de ces bocages fleuris, pourquoi t'exposes-tu à la douleur d'être repoussée? Vois ta compagne dans le calice voisin, elle t'attend pour appaiser sa soif, sans toi elle ne veut pas goûter au nectar que la nature lui présente.

MISRACESI *(à part.)*

Quel singulier discours!

DUCHMANTA *(avec colère.)*

O abeille, si tu oses toucher les lèvres de ma bien-aimée aussi fraîches que la tendre feuille que le souffle des zéphirs n'a point encore caressée, ces lèvres sur lesquelles j'ai savouré tous les délices dans les doux banquets de l'amour, tu seras emprisonnée par mon ordre dans le centre d'un Lotos !.... Oses-tu me désobéir ?

MADHAVYA.

Eh! comment ne vous obéirait-elle pas lorsque vous la menacez d'une punition aussi sévère ! *(A part.)* L'affliction et l'amour le rendent complettement fou, et moi qui lui tiens compagnie, je le deviendrai autant que lui sans l'un ni l'autre.

DUCHMANTA.

Eh, quoi tu ne t'éloignes pas encore ?

MISRACESI *(à part.)*

Combien l'excès des passions égare même les plus sages !

MADHAVYA.

Mais, mon ami, ce n'est qu'une abeille en peinture.

MISRACESI *(à part.)*

Son erreur prouve la perfection de ce tableau. Mais à quoi réfléchit-il ?

DUCHMANTA.

Quelle observation inhumaine ! Tandis que mon âme jouissait du bonheur de contempler celle qui remplit toutes ses sensations, tu viens, ami cruel, m'avertir froidement que je ne fixe mes regards que sur une peinture. *(Il pleure.)*

MISRACESI *(à part.)*

Telle est toujours la douleur d'un amant éloigné de ce qu'il aime. Le chagrin se presse de toutes parts autour de lui.

DUCHMANTA.

Pourquoi m'abandonner à cette affliction continuelle ? Le manque de sommeil m'empêche de converser dans mes songes avec mon amie, et les larmes qui remplissent mes yeux, viennent en ce moment même m'empêcher de contempler son portrait !

SCÈNE VII.

(La fille rentre.)

LA FILLE.

SEIGNEUR, comme j'accourais avec mes pinceaux et mes couleurs.....

DUCHMANTA *(avec empressement.)*

Eh bien, que t'est-il arrivé ?

LA FILLE.

La Reine Vasumati, que sa suivante Pingalica avait informée de ma commission, est venue m'arrêter à mon passage, et s'étant emparée de ma boîte, m'a dit qu'elle la remettrait elle-même au fils de son Seigneur.

MADHAVYA.

Et comment vous a-t-elle relâchée ?

LA FILLE.

Tandis que la suivante de la Reine dégageait les pans de sa robe embarrassés dans des branches épineuses, je me suis enfuie.

DUCHMANTA.

Ami Madhavya, mes bontés pour Vasumati l'ont rendue impérieuse ; elle va être ici dans le moment ; prends soin de cacher ce tableau.

MADHAVYA *(à part.)*

Il devrait bien le cacher lui-même ! *Il prend le tableau et se lève.)* Si vous vouliez, Seigneur, me débarrasser du labyrinthe de vos appartemens secrets où je suis confiné, et me permettre de demeurer sur le Meghachhanda qui les entoure, je cacherai ce tableau en un lieu où il ne sera vu que des pigeons. *(il sort.)*

MISRACESI *(à part.)*

Avec quel honorable scrupule il garde ses premiers engagemens, quoique son cœur appartienne maintenant tout entier à un autre objet.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN GARDE.

LE GARDE.

Puisse le Roi être toujours heureux !

DUCHMANTA.

As-tu rencontré la Reine Vasumati ?

LE GARDE.

Oui, Seigneur; mais elle s'est retirée en ap percevant cette feuille entre mes mains.

DUCHMANTA.

Elle a su distinguer le tems, et n'a point voulu arrêter les affaires publiques.

LE GARDE.

Le premier Ministre envoie au Roi le message suivant :

« Je me suis enquis exactement d'un cas particulier qui vient d'avoir lieu en cette ville, et » je l'ai fait écrire; que le Roi daigne l'examiner ! »

DUCHMANTA *prenant la feuille.)*

Donne. *(Il lit.)* « Qu'il soit représenté aux pieds » du Roi, qu'un marchand qui faisait sur mer un » commerce très-considérable, vient de périr dans » un naufrage ; il ne laisse point d'enfans nés. » Sa fortune consistant en plusieurs millions ap- » partient donc au trésor royal, si le Roi l'or- » donne. » — *(Avec attendrissement.)* Qu'il est malheureux de mourir sans enfans ! Cependant, avec des richesses aussi considérables, il est vraisemblable qu'il a eu plusieurs femmes !..... Qu'on s'informe exactement si aucune d'elles n'est enceinte !

LE GARDE.

J'ai entendu dire que sa femme, fille d'un honnête homme nommé Sacetaca, a déjà célébré les cérémonies ordinaires au commencement de la grossesse.

DUCHMAMTA.

Eh bien ! l'enfant, quoiqu'il ne soit pas encore né n'en a pas moins un titre certain à la succession du père. Vas, et ordonne au ministre de faire publier ma décision.

LE GARDE.

J'obéis.

DUCHMANTA.

Attends !... N'eût-il pas même laissé d'enfant, ses propriétés n'auraient point été acquises à mon trésor. Qu'il soit proclamé, au contraire, que quel que soit le parent que puisse perdre chacun de mes sujets, bien loin d'élever la moindre prétention sur ses biens, (j'en excepte cependant les cas de confiscation pour crimes,) Duchmanta suppléera par ses secours et son affection à ce parent qui n'est plus.

LE GARDE *(en sortant.)*

La volonté royale sera proclamée.

(Duchmanta demeure plongé dans ses réflexions.)

LE GARDE *(rentrant.)*

Prince, le décret qui prouve que toutes vos vertus viennent de se réveiller après un sommeil malheureux, a été entendu avec la plus grande joie.

DUCHMANTA *(soupirant.)*

Hélas ! lorsqu'un homme illustre meurt sans enfans, ses propriétés deviennent celles d'un étranger ; tel sera donc le sort des richesses accumulées par les descendans de Puru !

LE GARDE.

Que le ciel détourne une pareille calamité !

DUCHMANTA.

Malheur à moi ! Je suis à présent dépouillé de toutes les félicités dont je jouissais autrefois.

MISRACESI *(à part.)*

Comme tout le ramène à l'idée de son amie !

DUCHMANTA.

Mon épouse légitime, que j'ai bassement abandonnée, est sans cesse présente à mon esprit ! Elle aurait fait la gloire de ma famille ; elle m'aurait donné un fils aussi brillant que le fruit le plus riche de la terre féconde !

MISRACESI *(à part.)*

Tous ne l'ont pas abandonnée, et bientôt elle te sera rendue !

LA FILLE *(à part.)*

Quel changement le Ministre a produit sur l'esprit du Roi, en lui envoyant cette feuille ! Il verse maintenant des larmes.

DUCHMANTA.

Hélas! les âmes de mes ancêtres, qui réclament une portion dans le gâteau des funérailles, doivent craindre, puisque je n'ai point de fils, de perdre les honneurs qui leur sont dus. Lorsque Duchmanta ne sera plus sur la terre, qui accomplira dans notre famille les obsèques prescrites par le Veda? Mes pères doivent boire, au lieu d'une libation pure, ce déluge de larmes, seule offre que puisse leur faire un homme qui meurt sans enfans!

(Il pleure.)

LA FILLE.

Modérez votre douleur; vous êtes jeune Seigneur, et d'autres Reines peuvent vous donner des fils aussi illustres que leur père; vos ancêtres racheteront par leurs offrandes les fautes qu'ils ont commises ici bas.

DUCHMANTA *(dans l'agonie de la douleur.)*

La race de Puru, qui jusqu'à présent avait été nombreuse et sans tache, va finir en moi! Ainsi la rivière Seratwati se perd et disparaît dans une région indigne de son courant sacré... Ah!

(Il s'évanouit.)

LA FILLE *(le soutenant.)*

Que le Roi rappelle sa confiance !

MISRACESI *(à part.)*

Irai-je à son secours ? Non, il sera bientôt remis ! Je viens d'entendre la Nymphe Devajanami ; elle consolait Sacontala : « Ma fille, lui » disait-elle, comme les Dieux se plaisent dans » leur portion de sacrifice, ainsi tu seras bientôt » heureuse par le retour de l'affection de ton » époux ! » — Je vais augmenter ses espérances, et faire à Menaca le détail agréable de tout ce que j'ai appris. *(Elle s'enlève et disparaît dans les airs.)*

(Une voix derrière la scène.) Un Bramine ne doit pas être tué : épargnez la vie d'un pauvre Bramine !

DUCHMANTA *(reprenant ses sens et écoutant.)*

Qu'entends-je ? N'est-ce pas la voix plaintive de Madhavya.

LA FILLE.

Pingalica et les autres filles de la Reine l'auront sans doute saisi avec le portrait.

DUCHMANTA.

Cours, Cathurica, et vas reprocher, de ma part, à la Reine, les excès de ses suivantes!

LA FILLE *(sortant.)*

J'obéis!

(Voix derrière la scène.) Je suis un Bramine, et je ne dois pas être mis à mort !

DUCHMANTA.

C'est quelque Bramine menacé d'un grand danger... Hola quelqu'un !

L'OFFIER DU PALAIS *(entrant.)*

Quelle est la volonté du Roi ?

DUCHMANTA.

Informe-toi quelle est la cause des cris plaintifs de Madhavya.

L'OFFICIER *(sortant.)*

Je vais l'apprendre à l'instant. *(Il rentre de suite en donnant des marques d'effroi !)*

DUCHMANTA.

Tu parais allarmé ?

L'OFFICIER.

Nous n'avons que trop de sujets d'effroi !

DUCHMANTA.

Quel est donc le sujet de ta frayeur ! La crainte fait trembler les vieillards, comme le vent agite les feuilles du Pyspala.

L'OFFICIER.

Ah, Seigneur, sauvez votre ami !

DUCHMANTA.

Le sauver ; de quoi ?

L'OFFIDIER.

Du grand danger qui le menace.

DUCHMANTA.

Parle donc plus clairement !

L'OFFICIER.

Vous connaissez le mur qui, étant exposé à toutes les parties du ciel et toujours couvert de nuages, s'appelle Meghachhada.....

DUCHMANTA.

Eh bien, quoi, ce mur ?

L'OFFICIER.

Sur son sommet, que les pigeons au col bleu peuvent à peine atteindre, un mauvais Génie invisible à nos yeux, a transporté l'ami de votre enfance.

DUCHMANTA (*se levant avec empressement.*)

Quoi ! mes appartemens mêmes sont infestés de malins esprits ! Un roi ne connaît point tous les maux que sa négligence entraîne. Comment peut-il gouverner et conduire son peuple, lorsqu'il ne sait point se corriger lui-même ?

(*Voix derrière la scène.*) Au secours ; par pitié, assistez-moi !

DUCHMANTA (*s'avançant*)

Ne crains rien, mon ami, ne crains rien !

(*Voix derrière la scène.*) Ne rien craindre lorsqu'un monstre me tient par le col et va m'avaler l'épine du dos, comme il mangerait une canne à sucre !

DUCHMANTA.

Hola ? qu'on m'apporte mes armes.

(*Un Garde porte les armes du Roi.*)

(*Une voix derrière la scène.*) J'ai soif de ton sang, et je te tuerai, malgré tous tes efforts,

comme un loup déchire un agneau timide ! Où est maintenant ton protecteur Duchmanta, qui saisit son arc pour défendre les opprimés ?

DUCHMANTA *(avec colère.)*

Le mauvais esprit me nomme et me défie ! Attends-moi, ô toi le plus noir des monstres, je suis ici, et tu n'existeras pas long-tems !..... Parvatayana, conduis-moi au grand escalier de la terrasse.

L'OFFICIER.

Par ici, Seigneur ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE IX.

(Le Théâtre change et représente une grande Terrasse.)

DUCHMANTA *(entre et regarde autour de lui.)*

EH quoi, la place est déserte !

(Derrière la scène.) Oh ! sauve-moi, mon ami ; je te vois, quoique je sois invisible pour toi. Je suis ici sans espérance, comme une souris entre les griffes du chat.

DUCHMANTA.

Cette flèche te distinguera de ton ennemi en

dépit de l'art magique qui te cèle à mes regards. Prends courage; et toi, Génie altéré de sang, ne crois pas pouvoir intenter impunément aux jours de celui que j'aime et que je protège. La flèche que je vais décocher percera celui qui mérite la mort, et épargnera un Bramine digne d'une longue vie. *(Il tire la flèche, et Matali et Madhavya paraissent sur le théâtre.)*

MATALI.

Le Dieu Indra a ordonné que les mauvais Génies succombassent sous tes flèches! Quitte à présent tes armes, et revois l'ami qui t'est si cher.

DUCHMANTA *(avec étonnement.)*

O Matali, sois le bien-venu: je te salue, conducteur du char d'Indra!

MADHAVYA.

Eh quoi, tu fais accueil à celui qui voulait m'assassiner?

MATALI *(souriant.)*

O Roi, puisses-tu vivre long-tems et être toujours victorieux! Apprends pourquoi le régulateur du firmament m'a dépêché vers toi.

DUCHMANTA.

Je t'écoute avec humilité.

MATALI.

Il existe une race de Danavas, enfans de Kalanemi, dangereuse par son orgueil et sa puissance.

DUCHMANTA.

Naud m'en avait déjà informé.

MATALI.

Indra n'ayant pu, par cent sacrifices, désarmer la mauvaise volonté de cette race gigantesque t'a choisi, toi son ami, pour les attaquer en front de bataille. Quand le soleil aux sept coursiers désespère de dissiper les légions obscures de la nuit, il cède sa place à la lune qui les écarte avec la plus grande facilité. Monte donc avec moi sur ce char, saisis ton arc, et marche à une victoire certaine.

DUCHMANTA.

Une telle marque de distinction me flatte et m'honore infiniment de la part du prince des bons Génies. Mais pourquoi as-tu si rudement traité le pauvre Madhavya?

MATALI.

M'appercevant que tu étais entièrement absorbé dans une profonde douleur, j'ai voulu te rappeler à toi, en excitant ta colère. Le feu brille et s'accroît lorsqu'on lui jette du bois; le serpent provoqué darde avec plus de force son aiguillon contre celui qui l'attaque, et un homme né pour la gloire est capable des plus grands exploits, lorsque tout son courage le conduit et l'anime.

DUCHMANTA *(à Madhavya.)*

Je dois obéir, mon ami, à l'ordre de Divespetir; vas en informer mon premier Ministre, et dis-lui que je lui confie le soin et la protection de mon peuple, tandis que mon arc va avoir un autre emploi.

MADHAVYA.

J'obéis! mais il me semble qu'il aurait pu, pour tout ceci, trouver un autre moyen que celui qui m'a causé une si mortelle frayeur!

(Il sort.)

MATALI.

Monte, grand Roi! *(Ils se placent dans le char et s'enlèvent dans les airs.)*

Fin du sixième Acte.

Notes relatives à l'Acte VI.

(Page 177.) *Seigneur, ne me blâmez pas, etc.*] Pour que la ligne de séparation tirée entre les castes par l'autorité civile, et sanctionnée par la religion, fût encore plus difficile à dépasser, les lois joignaient à cette barrière l'ordre que tous les individus eussent à se tenir invariablement à la profession de leurs ancêtres; ainsi les mêmes familles suivaient, de génération en génération, un même genre de vie, et continuent toujours à le suivre.

(*Robertson*, Disquisition on India.)

Le système de la métempsycose étant établi dans l'Inde par Brama, les Hindous doivent conséquemment respecter l'existence des animaux et celle même des plantes. On a dit que Pythagore, qui l'avait apporté de l'Inde dans la Grèce, étant un jour poursuivi par les Crotoniates qui avaient mis le feu à sa maison, rencontra en s'enfuyant un champ de fèves qu'il ne voulut pas traverser, disant: qu'il valait mieux périr en cet endroit que d'écraser tant de malheureuses fèves. D'après une croyance aussi fermement établie, on sent que la profession de pêcheur devait être considérée comme inhumaine et avilissante, et on doit concevoir une opinion avantageuse du caractère et des opinions philosophiques du poëte Kallidas, sur ce que s'élevant au-dessus d'un préjugé sacré et universel, il tâche de justifier le malheureux Cumbhilaca; et fait entendre que ce n'est point sur leur profession qu'il faut juger les hommes. Il y avait sans doute une sorte de courage à proclamer

une pareille vérité dans un pays où les lois et la religion étaient contraires à cette maxime.

(*Note du Traducteur.*)

(Page 200.) *A l'aspect de l'eau éloignée qui semble toujours fuir devant lui.*] Cette comparaison fait allusion au phénomène du Mirrage observé par tous les voyageurs dans les grands deserts de sable de l'Asie et de l'Afrique. Le citoyen Gaspard Monge en a donné la description suivante dans la *Décade Égyptienne*, tome 1er., page 57 et suiv.

« Le soir et le matin, dit-il, l'aspect du terrain » est tel qu'il doit être, et entre vous et les derniers » villages qui s'offrent à votre vue, vous n'appercevez » que la terre, mais dès que la surface du sol est suffisamment échauffée par la présence du soleil et jusqu'à ce que, vers le soir, elle commence à se réfroidir, le terrain ne paraît plus avoir la même extension, et il paraît terminé à une lieue environ par une » inondation générale. Les villages qui sont placés au» delà de cette distance, paraissent comme des îles situées au milieu d'un grand lac, et dont on serait » séparé par une étendue plus ou moins considérable. » Sous chacun des villages on voit son image renversée, » telle qu'on la verrait effectivement, s'il y avait eu » avant une surface d'eau réfléchissante : seulement, » comme cette image est à une assez grande distance, les » petits détails échappent à la vue, et l'on ne voit distinctement que les masses; d'ailleurs les bords de » l'image renversée sont un peu incertains, et tels qu'ils » seraient dans le cas d'une eau réfléchissante, si la » surface de l'eau était un peu agitée.

» A mesure qu'on approche d'un village qui paraît » placé dans l'inondation, le bord de l'eau apparente » s'éloigne; le bras de mer qui semblait vous séparer » du village se rétrécit : il disparaît enfin entièrement, » et le phénomène qui cesse pour ce village, se repro- » duit sur-le-champ pour un nouveau village que vous » découvrez derrière à une distance convenable.

» Ainsi, tout concourt à completter une illusion qui » quelquefois est cruelle, sur-tout dans les déserts, parce » qu'elle vous présente vainement l'image de l'eau dans » le tems même où vous en éprouvez le plus grand » besoin. »

L'explication que donne ici le citoyen Monge de ce phénomène étant trop longue pour être insérée dans une note, nous croyons devoir renvoyer les lecteurs à l'ouvrage dont nous avons extrait sa description.

ACTE VII.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUCHMANTA ET MATALI *(portés sur le char d'Indra, paraissent au-dessus des nuages.)*

DUCHMANTA.

JE n'ai point mérité tant d'honneur en exécutant les ordres d'Indra.

MATALI.

Vous ne croyez pas avoir fait assez l'un pour l'autre ! Le dieu du tonnerre regarde comme un bienfait signalé le service que tu viens de lui rendre, tandis que tu ne le considères que comme un simple acte de dévouement.

DUCHMANTA.

Il n'existe aucune comparaison entre le service et la récompense, elle a de bien loin surpassé mon attente. Indra m'a fait assseoir à ses côtés sur son trône, m'élevant, par cet honneur, au-dessus de tous les habitans de l'Empyrée. Il souriait en voyant

voyant son fils Jayanta répandre sur moi l'essence du Sandal, et jeter autour de mon col une guirlande de fleurs épanouies dans les jardins célestes.

MATALI.

Tu mérites, ô Roi, les plus grandes récompenses de la part du souverain des bons Génies, dont le trône élevé a été deux fois delivré des assauts de la race gigantesque de Danavas; la première par les griffes puissantes de l'homme-lion, et la seconde par le secours de ton arc victorieux.

DUCHMANTA.

Ma victoire est due à la bonté des dieux, ainsi que sur la terre les serviteurs qui réussissent dans de grandes entreprises, doivent tous leurs succès à la générosité et à la munificence de leurs Seigneurs. Arun pourrait-il disperser les ombres de la nuit, si la divinité elle-même ne l'avait placé avec mille rayons de lumière sur le char resplendissant du jour?

MATALI.

Je sens la justesse de cette comparaison!... Les lambris célestes annoncent maintenant la grandeur de ta gloire. Les Génies reconnaissans ont extrait des arbres de vie ces couleurs vermeilles et azurées, avec lesquelles les Nymphes peignent leurs

beaux pieds, et elles leur servent à écrire tes actions immortelles en vers divins et harmonieux.

DUCHMANTA *(avec modestie.)*

Dans les transports de joie que m'inspirait la défaite des géans, je n'avais point remarqué ce spectacle magnifique !..... Mais quelle région aërienne traversons-nous à présent ?

MATALI.

C'est ici le chemin qui conduit à la triple rivière, le plus brillant ornement du ciel qui fait rouler ces astres aux rayons éclatans. Son courant, semblable au zéphir léger, supporte les formes flottantes des dieux. C'est ici que s'arrêta le second pas de Vishnu, lorsqu'il terrassa l'orgueilleux Vali.

DUCHMANTA.

Cette contemplation élève mon ame et la remplit de joie. *(Regardant les roues du char.)* Je présume que nous arrivons dans la région des nuages ?

MATALI.

D'après quoi formes-tu cette conjecture ?

DUCHMANTA.

Le mouvement du char me prouve que nous

passons sur des nuages chargés d'orages et de pluies ; la circonférence des roues fait jaillir des gouttes d'eau brillantes ; l'éclair serpente autour des chevaux d'Indra, et je commence à apercevoir les mélodieux Chatacas qui descendent de leurs nids placés au sommet des montagnes.

MATALI.

Nous arriverons dans un instant dans le pays que tu gouvernes.

DUCHMANTA *(regardant au-dessous de lui.)*

La chûte rapide, quoiqu'insensible, des coursiers célestes nous a déjà conduits à la vue de la demeure des hommes. Quel étonnant aspect !... La terre est encore à une si grande distance de nous, que les vallées les plus profondes paraissent au niveau du sommet des plus hautes montagnes, les grands arbres, qui élèvent leurs épaules fourchues, semblent dépouillés de feuilles ; les rivières se présentent comme un fil de métal brillant, tandis que l'ondulation de leurs eaux échappe à la vue. Le globe terreste paraît en cet instant suspendu par quelque grande puissance.

MATALI.

Que le séjour du genre humain est admirable ! tu le vois plus distinctement à présent.

DUCHMANTA.

Matali, quelle est cette montagne qui, semblable à un nuage du soir, verse des ruisseaux limpides et forme un cercle d'or entre les mers orientales et occidentales?

MATALI.

C'est la montagne de Gandharvas, nommé *Hemakuta*. L'univers ne contient pas de lieu plus propre à la dévotion. Là, dans une sainte retraite avec son épouse Aditi, réside Kasyapa, père des immortels, régulateur des hommes et fils de Marichi, né du dieu existant par lui-même.

DUCHMANTA.

Je ne dois point laisser échapper une occasion si favorable! Puis-je me présenter à ce couple vénérable et lui rendre mes hommages?

MATALI.

Tu le peux et j'approuve cette idée! Nous sommes à présent sur la terre.

DUCHMANTA *(avec surprise.)*

Eh quoi, les roues de ce char ne rendent point de son, elles n'élèvent aucune poussière! Je n'ai

ressenti aucune secousse à l'instant où nous avons touché la terre.

MATALI.

Telle est la différence de ton char à celui d'Indra.

DUCHMANTA.

Où est la sainte retraite de Kasyapa?

MATALI.

Un peu au-delà de ce bocage, où tu apperçois un pieux solitaire (1), les cheveux hérissés, immobile comme une pierre, et fixant ses regards sur le disque du soleil. Regarde, son corps est à demi couvert de l'édifice des fourmis blanches, composé de terre et d'argille, la peau d'un serpent supplée le cordon sacerdotal, et tombe sur ses reins, plusieurs plantes noueuses entourent et déchirent son col, et il est presque caché par les nids d'oiseaux qui l'entourent.

DUCHMANTA.

Je m'incline avec respect devant un homme pénétré d'une si austère dévotion.

MATALI *(arrêtant le char.)*

Arrêtons-nous ici! nous entrons dans le sanc-

tuaire de celui qui gouverne le monde, et dans les bocages arrosés par les sources célestes.

DUCHMANTA.

Ce lieu est plus beau que le ciel même; je crois me baigner dans une fontaine de nectar.

MATALI.

Le Roi peut descendre.

DUCHMANTA.

Mais peux-tu abandonner ton char?

MATALI.

Ici, je puis le quitter sans risque. Suis-moi, héros victorieux, et contemple la demeure des sages.

DUCHMANTA.

C'est avec un égal recueillement que je vois les saints et leur demeure respectable. Il est digne de ces esprits purs de se nourrir d'air embaumé au milieu de ces forêts remplies d'arbres de vie, de se baigner dans des ruisseaux dorés par la poussière des Lotos, de fortifier leurs vertus dans ces eaux mystérieuses, de méditer dans des cavernes ornées de perles brillantes, et de réprimer l'aiguillon de leurs passions à la vue des belles Nym-

plres qui folâtrent autour d'eux. C'est dans ce lieu seul qu'on peut atteindre le sommet de la vraie piété, auquel aspirent en vain tous les autres solitaires.

MATALI.

Le desir de la perfection augmente toujours dans les esprits élevés. *(Se tournant à part, et parlant à un Génie invisible.)* Dis-moi, Wriddhasacalya, quelle affaire occupe maintenant le fils de Marichi? Converse-t-il avec sa pieuse épouse la fille de Dacsha, qui lui propose diverses questions morales? . . . Eh bien, nous attendrons qu'il puisse nous recevoir. *(A Duchmanta.)* Repose-toi à l'ombre de ses Asocas, tandis que j'irai annoncer ton arrivée au père d'Indra.

DUCHMANTA.

Comme il te plaira. *(Matali sort.)* Je sens palpiter mon bras droit: ah! pourquoi veux-tu me flatter par un vain présage? J'ai perdu mon premier bonheur, et une douleur éternelle doit être désormais mon partage!

(Voix derrière la scène.) Sois donc plus tranquille, tu donnes à chaque instant des preuves de ton mauvais caractère!

DUCHMANTA *(écoutant.)*

Ce lieu n'est certainement pas propre à faire éclater de pareilles dispositions ! A qui peuvent s'adresser ces reproches ?... J'apperçois un enfant que deux femmes s'efforcent en vain de contenir, il montre une vigueur et un courage au-dessus de son âge ; dans son rude badinage, il traîne avec force, par la crinière, un jeune lionceau qui paraît avoir été arraché à la mamelle de sa mère.

SCÈNE II.

DUCHMANTA, UN PETIT GARÇON ET DEUX FEMMES.

LE PETIT GARÇON.

OUVRE ta gueule, lion, je veux compter tes dents.

LA PREMIÈRE FEMME.

Enfant intraitable ! pourquoi tourmentes-tu ainsi les animaux que nous chérissons ? Tu parais en colère dans tes amusemens mêmes !... C'est avec raison que les Hermites t'ont surnommé *Servademana*, puisque tu veux soumettre toutes les créatures.

DUCHMANTA.

Pourquoi mon cœur vole-t-il vers cet enfant, comme si c'était mon propre fils ?..... Hélas ! je n'ai point de fils, et cette réflexion déchirante augmente toutes mes peines !

LA DEUXIÈME FEMME.

La lionne te mettra en pièces, si tu ne lâches son petit.

LE PETIT GARÇON.

Ah oui, je la crains beaucoup !

DUCHMANTA.

Cet enfant annonce un courage héroïque.

LA PREMIÈRE FEMME.

Mon ami, si tu mets en liberté ce jeune prince des forêts, je te donnerai un joli joujou.

LE PETIT GARÇON.

Donne-le moi de suite ; voyons, qu'est-ce ?
(Il tend la main.)

DUCHMANTA *(à part.)*

La paume de sa main porte les marques de la puissance, et elle déploie des lignes régulières et brillantes comme le Lotos épanoui à la rosée du

matin, lorsque l'éclat de ses rouges pétales efface toutes les autres couleurs dont il est orné.

LA DEUXIÈME FEMME.

Suvrita, tu ne le contenteras point par de vaines promesses, vas chercher dans mon appartement un petit paon de porcelaine, fait pour l'enfant de Sancara.

LA PREMIÈRE FEMME.

J'y vais à l'instant. *(Elle sort.)*

LE PETIT GARÇON.

Je vais toujours, en attendant, m'amuser avec le lion.

LA DEUXIÈME FEMME *(souriant.)*

Lâche-le donc, je t'en prie !

DUCHMANTA *(à part.)*

Ce petit garçon m'inspire la plus vive affection ! *(Il soupire.)* Quel doit donc être le plaisir d'un père vertueux, lorsqu'il couvre sa robe de poussière, en élevant contre son sein ses enfans qui le charment de leur babil innocent, et lui montrent l'ivoire de leurs dents en souriant souvent avec grace !

DEUXIÈME FEMME *(le menaçant.)*

Quoi tu ne feras aucune attention à ce que je te dis. *(Elle regarde autour d'elle.)* S'il y avait ici quelqu'hermite !.... *(Appercevant Duchmanta.)* Aidez-moi je vous prie, honnête étranger, à dégager ce jeune lion des mains de cet enfant robuste.

DUCHMANTA

J'y vais faire tous mes efforts. *(Il s'approche en souriant de l'enfant.)* O fils d'un sage hermite, pourquoi veux tu, en violant les règles de ces forêts sacrées, déshonorer ton père que tes vertus rendraient heureux ! il ne convient qu'à un serpent noir et venimeux, d'infester les branches odorantes du Sandal.

(L'enfant le regarde et lâche le lionceau.)

LA DEUXIÈME FEMME.

Hôte complaisant, je vous remercie, mais il n'est pas fils d'un hermite.

DUCHMANTA.

Sa vigueur et son action annoncent, il est vrai, une autre origine, mais je l'avais présumé en le voyant dans cette sainte demeure. *(Il prend l'enfant par la main.)* Ah, puisque je ressens

une aussi vive émotion en touchant la main de cet enfant qui appartient à une autre famille, quels transports ne doit pas ressentir l'homme fortuné qui lui a donné le jour ?

LA DEUXIÈME FEMME *(Les considérant alternativement.)*

Quelle merveille !

DUCHMANTA.

D'où vient votre étonnement ?

LA DEUXIÈME FEMME.

Je suis frappée de la ressemblance que je remarque entre vous et cet enfant ! J'ai été aussi très-surprise de le voir céder tout-à-coup à vos représentations, quoique vous lui soyez inconnu !

DUCHMANTA *(pressant l'enfant sur son sein)*

Femme pieuse, s'il n'est pas fils d'un hermite, quelle est donc sa famille ?

DEUXIÈME FEMME

Il descend de Puru.

DUCHMANTA *(à part.)*

Ah, c'est-là sans doute la cause de l'affection

qui m'entraîne vers lui. *(Il pose l'enfant à terre.)* *(Haut.)*. Les Princes de la race de Puru ont coutume d'habiter de riches palais ornés de pierres précieuses, où ils s'occupent à protéger et à gouverner le monde, et ce n'est que vers le déclin de leur vie, qu'ils cherchent des séjours plus humbles auprès des racines caverneuses des arbres vénérables, où des hermites pratiquent les devoirs d'une dévotion austère!.... Je suis étonné que cet enfant qui annonce quelque chose de divin, doive le jour à de simples mortels!

LA DEUXIÈME FEMME.

Votre étonnement cessera en apprenant que sa mère est parente d'une Nymphe céleste et qu'il est né dans la forêt sacrée de Kasiapa.

DUCHMANTA *(à part.)*

Concevrais-je un espoir trop flatteur? Une joie soudaine vient s'emparer de moi. *(Haut.)* Quel Monarque puissant prit sa vertueuse mère par la main?

DEUXIÈME FEMME.

Je ne dois pas proférer le nom d'un homme qui a abandonné sa légitime épouse!

DUCHMANTA *(à part.)*.

Quel étonnant rapport! Est-ce moi qu'elle dé-

signe? Demandons le nom de la mère elle-même!... *(Il réfléchit.)* Mais il est contre les bonnes mœurs de s'informer du nom de la femme d'un autre !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *(la première femme rentre)*

PREMIÈRE FEMME.

REGARDE, Servademana, vois la beauté de cet oiseau, Sacontalavanyam.

L'ENFANT *(regardant autour de lui.)*

Sacontala! où est ma mère? *(Les deux femmes rient.)*

PREMIÈRE FEMME.

Il aime beaucoup sa mère, et cet équivoque l'a trompé.

DEUXIÈME FEMME.

Elle ne te parle, mon fils, que de la beauté des couleurs et des formes de ce Paon.

DUCHMANTA *(à part.)*

Qu'ai-je entendu ! Ma bien-aimée est-elle la

mère de cet enfant, ou ce nom appartient-il à une autre femme ? Je brûle d'être instruit et je crains d'être détrompé ! Les discours que j'entends ressemblent à l'apparence flatteuse d'une source qui vient tromper, au milieu des sables du désert, la gazelle consumée d'une soif ardente.

L'ENFANT.

Je ne veux pas de cet oiseau s'il ne peut voler et courir.

PREMIÈRE FEMME. *(avec trouble.)*

Ah ! je ne vois plus sur le bras de cet enfant, le bracelet qu'il a coutume de porter !

DUCHMANTA.

Ne concevez point d'alarmes, il l'a laissé échapper en jouant avec le lionceau ; je l'apperçois sur le gazon et vais vous le remettre.

LES DEUX FEMMES *(à la fois.)*

Ah ! gardez-vous de le toucher !

PREMIÈRE FEMME.

Il l'a déjà ramassé ! *(Elles se regardent avec*

DUCHMANTA.

Le voilà !.... Mais pourquoi vouliez-vous m'empêcher de toucher ce bijoux précieux ?

DEUXIÈME FEMME.

Puissant Monarque, il renferme un pouvoir étonnant ; le fils de Marichi le donna à cet enfant dès qu'on eut accompli pour sa naissance les cérémonies usitées. Quand il tombe, nul être humain, si ce n'est son père et sa mère, ne peut le ramasser, sans être à l'instant frappé de mort.

DUCHMANTA.

Eh quoi, si un étranger l'avait touché !

PREMIÈRE FEMME.

Il se serait aussitôt transformé en serpent, et l'aurait piqué.

DUCHMANTA.

En avez-vous vu quelqu'exemple ?

LES DEUX FEMMES.

Plusieurs !

DUCHMANTA (*embrassant l'enfant avec transport.*)

Tous mes desirs sont donc accomplis !

DEUXIÈME FEMME.

Viens, Suvrita, courons donner cette bonne nouvelle à Sacontala qui gémit depuis si longtems d'une injuste séparation.

(Elles sortent)

L'ENFANT.

Adieu, je vais trouver ma mère !

DUCHMANTA.

Elle sera contente de nous revoir ensemble, mon cher fils !

L'ENFANT.

Duchmanta est mon père, tu n'es pas Duchmanta, toi !

DUCHMANTA.

Son air décidé me fait le plus grand plaisir.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, SACONTALA. *(Elle est en habit de deuil, ses cheveux pendent en une seule tresse.)*

SACONTALA *(à part, en s'avançant.)*

INSTRUITE que le talisman de mon fils a produit son effet, je dois, ou me défier de cette preuve, ou croire que l'évènement prédit par Misracesi vient d'arriver! *(Elle s'arrête et hésite)*

DUCHMANTA *(avec un mélange de joie et de douleur.)*

Ah, j'apperçois ma bien-aimée! elle est couverte d'habits de deuil, son visage porte des traces profondes de sa douleur, une seule tresse de cheveux tombe sur ses épaules, son esprit céleste a supporté sans murmure la longue absence de son perfide époux!

SACONTALA *(le regarde et donne des marques d'incertitude.)*

Est-ce là le fils de mon Seigneur? Quel changement la pénitence et l'affliction ont opéré en lui! Eh! quel autre mortel pourrait toucher la

main de mon fils, sans ressentir les terribles effets du talisman qui le protège ?

L'ENFANT *(courant à Sacontala.)*

Maman, cet étranger m'appèle son fils !

DUCHMANTA.

Oh ! ma douce amie, je t'ai traitée bien cruellement ; l'amour le plus brûlant a succédé à ma rigueur injuste..... Daigne m'accorder mon pardon et l'entier oubli du passé.

SACONTALA.

(A part.) O mon cœur, reprends confiance ! *(Haut.)* Je me croirais trop heureuse si le fils de mon Seigneur veut bien me pardonner lui-même. *(A part.)* Oui, c'est bien-là mon époux !

DUCHMANTA.

Le ciel permet enfin que je te retrouve, ô toi, la plus adorable de ton sexe, après avoir laissé languir mon esprit sous les nuages d'une odieuse fascination ; ainsi, à la fin d'une éclipse, l'étoile Rohini rejoint la Lune sa bien-aimée !

SACONTALA.

Que le Roi soit toujours..... *(Elle pleure.)*

DUCHMANTA.

Chère Sacontala, quoique tes pleurs t'empêchent de proférer le mot *victorieux*, cependant je dois obtenir la victoire, puisque les Dieux permettent que tu viennes de nouveau réjouir mes regards.

L'ENFANT.

Maman, quel est cet homme?

SACONTALA *(en pleurant.)*

Mon fils, demande-le aux Dieux qui président à nos destinées!

DUCHMANTA.

Bannis de ta mémoire, ô mon unique amie, le souvenir de ma conduite odieuse! Mon âme était plongée dans un affreux délire, je n'étais point à moi-même!... Lorsque les illusions de l'obscurité prévalent, les meilleures intentions paraissent souvent criminelles; ainsi un homme aveugle prend pour un serpent la couronne de fleurs que son ami place autour de sa tête et la rejette avec effroi!... *(Il se jette à ses pieds.)* Chère Sacontala!...

SACONTALA *(avec tendresse.)*

Lève-toi, mon époux, lève-toi! Mon bon-

heur a été long-tems interrompu ; mais, puisque tu parais m'aimer encore, la joie la plus vive succède à toutes mes douleurs ! *(Il se lève.)* Comment le Roi s'est-il souvenu d'une femme infortunée ?

DUCHMANTA.

Quand le trait du malheur sera entièrement arraché de mon sein, je te raconterai tout ; permets-moi, à présent, d'essuyer les larmes qui s'échappent de tes beaux yeux. Eh ! que ne puis-je effacer aussi le souvenir de toutes celles que je t'ai fait répandre !

SACONTALA *(appercevant son anneau.)*

Est-ce là cet anneau fatal ?

DUCHMANTA.

Oui, c'est en le retrouvant d'une manière miraculeuse que j'ai recouvré la mémoire.

SACONTALA.

Ah, je dois le bénir, puisqu'il m'a rendu mon époux !

DUCHMANTA.

Prends-le comme une plante superbe reçoit une fleur au retour de la saison de la joie.

SACONTALA.

Je n'ose plus me fier à lui ! . . . Que le fils de mon Seigneur le porte lui-même.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MATALI.

MATALI.

LE Roi a donc retrouvé son épouse chérie et observé les heureuses dispositions de son fils !

DUCHMANTA.

C'est avec ton secours, mon ami, que je suis parvenu au comble de mes vœux. . . . Mais dis-moi, cet heureux évènement n'était-il pas déjà connu d'Indra ?

MATALI *(souriant.)*

Les Dieux peuvent-ils ignorer quelque chose ? Viens, le fils de Marichi desire te voir.

DUCHMANTA.

Suis-moi, ma bien-aimée, et prends ton fils par la main ; je vous présenterai tous les deux au père des immortels !

SACONTALA.

Quelque courage que m'inspire ta présence, je n'approche qu'en tremblant de ces puissantes Divinités !

DUCHMANTA.

Saisissons cette occasion favorable, suis-moi, je t'en supplie !

SCÈNE VI.

(Le fonds du Théâtre s'ouvre, et montre Kasyapa assis sur un trône, et conversant avec Aditi.)

KASIAPA.

VOILA, fille de Dacsha, le héros qui conduisit en front de bataille les bandes de ton fils ! C'est Duchmanta, un des Souverains de la terre ! Par le secours de son arc terrible, la foudre d'Indra, (puissent tous ses ouvrages être accomplis) ne sera plus désormais qu'un des ornemens de son palais céleste.

ADITI.

Sa personne est pleine de majesté.

MATALI.

Approche, prince illustre, les parens des douze Adityas te portent la même affection qu'à leurs propres enfans.

DUCHMANTA.

Est-ce là, Matali, le couple divin issu de Marichi et de Dacsha ? Sont-ce là les petits enfans de Brama à qui l'Être existant par lui-même donna naissance au commencement des choses, ceux que les mortels inspirés vénèrent comme une source de gloire visible sous la forme des douze Soleils, et qui ont produit mon bienfaiteur, le régulateur des trois mondes, le Seigneur aux cent sacrifices ?

MATALI.

Oui, ce sont ces grandes Divinités ! *(Ils se prosternent.)* Êtres puissans, le Roi Duchmanta, après avoir rempli les ordres de votre fils, vient humblement se prosterner devant votre trône.

KASYAPA.

Continue long-tems, ô Roi, de gouverner le monde.

ADITI.

Que ton char triomphe toujours dans les batailles. *(Sacontala et son fils se prosternent.)*

KASYAPA.

Puisse ton époux, ma fille, être semblable à Indra, et ton fils à Yayanta; puisses-tu toi-même (et nul vœu n'est plus digne de toi) être aussi heureuse que la fille de Puloman !

ADITI.

Vis dans une union constante avec ton époux, et puisse cet enfant être votre ornement et votre joie pendant une longue suite d'années ! Asseyez-vous maintenant auprès de nous. *(Ils s'asseyent.)*

KASYAPA *(les regardant alternativement.)*

Sacontala est le modèle des femmes vertueuses, son fils est brave, respectueux et obéissant; et toi, Prince, tu possèdes trois rares avantages, une vraie piété, une active vertu et une vaste puissance.

DUCHMANTA.

Ayant obtenu, Être divin, l'objet de tous mes desirs, ta faveur m'a placé maintenant au sommet du bonheur terrestre, et ta bénédiction as-

surera sa durée. Ainsi les nuages s'amassent et se fondent en pluie, la fleur paraît et le fruit lui succède. Tel est le cours régulier des causes et des effets; quand ton indulgence précède, la félicité suit toujours !

Fils de Marichi, j'épousai ta servante par la cérémonie de Gandharva; quelques personnes de sa famille la conduisirent quelque temps après à mon palais; mais entraîné par un délire inexplicable, je repoussai ma bien-aimée, et je refusai de la recevoir. Par-là je commis une offense grièvo contre le vénérable Canna, issu d'une race divine. La mémoire me revint ensuite en retrouvant ce fatal anneau; je me rappellai mon mariage et l'objet de mon brûlant amour. Tout ce qui s'est passé à cet égard, me remplit de douleur et d'étonnement; je ne sais comment expliquer l'étrange confusion qui s'était introduite dans mon esprit !

KASYAPA.

Cesse de t'accuser d'une offense dont ton cœur est entièrement innocent; écoute-moi à présent !

DUCHMANTA.

J'écoute avec respect.

KASYAPA.

Lorsque Menaca conduisit vers Aditi Sacon-

tala que tu venais de rejeter, je connus par la puissance de la méditation sur l'Être suprême, que cet oubli de ton épouse légitime et vertueuse ne provenait que de la funeste imprécation de Durvasas, et que ce charme s'évanouirait à la vue de ton anneau.

DUCHMANTA.

Mon nom est donc justifié !

SACONTALA.

Combien j'aime à être persuadée que mon époux ne m'a repoussée que par un oubli forcé, et non par une aversion réelle. Cette imprécation terrible avait été entendue, je le suppose, par mes deux compagnes chéries. Craignant de m'affliger, elles m'en firent un secret au moment de mon départ, et m'avertirent seulement de montrer mon anneau au Roi, si déjà il m'avait oubliée.

KASYAPA.

Tu connais toute la vérité. Ma fille, le souvenir de la conduite passée de ton époux doit s'effacer de ta mémoire. Rappelle-toi seulement qu'aussitôt que le prestige fut dissipé, il laissa éclater dans toute sa force, l'affection sincère que tu lui as inspirée. Ainsi un miroir, dont la surface a été souillée, cesse de réfléchir les images des choses;

mais il les transmet de nouveau, dans toute leur pureté, dès que son premier poli lui est rendu.

DUCHMANTA.

Oui, telle était ma situation!

KASYAPA.

As-tu embrassé le fils que t'a donné Sacontala? J'ai moi-même rempli à sa naissance les cérémonies ordonnées par le Véda.

DUCHMANTA.

Etre puissant, il est la gloire de ma maison.

KASYAPA.

Apprends que ses vertus héroïques étendront au loin sa puissance, et qu'avant d'avoir traversé cet océan de la vie mortelle, il gouvernera victorieusement cette terre aux sept péninsules. Il est maintenant nommé *Servademana*, de ce que, encore dans l'enfance, il dompte déjà les animaux les plus farouches; en avançant en âge il acquerra le nom de *Bhereta*, parce qu'il honorera et soutiendra le monde.

DUCHMANTA.

Un enfant élevé par le fils de Marichi doit at-

teindre au plus haut degré de gloire et de grandeur.

ADITI.

Que Sacontala s'empresse de faire connaître à Canna, l'heureux dénouement de ses aventures. Sa mère Menaca est dans ma famille et est instruite de ce qui s'est passé.

SACONTALA.

La Déesse prévient mes vœux les plus chers.

KASYAPA.

Toute cette scène sera présente à Canna par la force seule de la contemplation.

DUCHMANTA.

Combien ce vénérable Sage doit être indigné contre moi !

KASYAPA.

Eh bien, qu'il apprenne de suite ce qui s'est passé ! qu'il sache que sa fille adoptive a retrouvé son époux, et que joints au petit guerrier auquel ils ont donné le jour, ils vont vivre désormais au sein de la paix et du bonheur. Hola, qui est de garde ! *(Un Génie entre.)*

LE GÉNIE.

Grand Être, me voilà !

KASYAPA.

Hâte-toi, Golava, de traverser les plaines de l'air et d'aller apprendre de ma part à Canna, que Sacontala et son fils ont retrouvé Duchmanta, à qui un évènement heureux a rendu la mémoire, obscurcie pendant quelques instans par l'imprécation de Durvasas.

GOLAVA.

Soit fait ainsi que la Divinité l'ordonne !

(Il sort.)

KASYAPA.

Remonte, mon fils, sur le char d'Indra, et retourne dans ton empire.

DUCHMANTA.

J'obéis à Kasyapa.

KASYAPA.

Que le Dieu de l'atmosphère répande sur toi et tes sujets affectionnés des pluies bienfaisantes ; que tes fréquens sacrifices te continuent l'amitié du Dieu du tonnerre ; que des bienfaits puissent

être constamment conférés aux habitans des deux Mondes, par l'échange mutuel de vos bons offices!

DUCHMANTA.

Je ferai tous mes efforts pour atteindre à cette suprême félicité.

KASYAPA.

As-tu d'autres faveurs à me demander?

DUCHMANTA.

Tes bienfaits peuvent-ils surpasser ceux que tu as daigné me prodiguer?..... Que tous les Rois s'appliquent à faire le bonheur de leurs peuples; que Serawati, Déesse des arts libéraux, soit adorée par tous les lecteurs du Véda, et puisse Siwa, aux boucles dorées et au col d'azur, éternellement existant et puissant, me préserver de naître encore en ce monde périssable, séjour de crimes et de punitions! *(Ils sortent tous.)*

Fin du septième et dernier Acte.

Note relative à l'Acte VII.

(*Page* 229.) « *Où tu apperçois un pieux solitaire, etc.*] Le poëte fait ici la description d'un de ces misérables enthousiastes qui se soumettent volontairement aux pénitences les plus cruelles et les plus extravagantes. Leur nombre, leurs genres de mortification et la vénération qu'ils inspirent au peuple, ont été observés et décrits par tous les voyageurs. L'influence puissante du fanatisme, l'amour de la distinction, le desir d'obtenir une partie du respect et des honneurs dus aux Bramines par leur rang et leur naissance, peuvent les exciter à toutes les choses extraordinaires qu'ils entreprennent. Cet ordre de dévots est très-ancien dans l'Inde, et la description des *Germani*, que Strabon copie dans Megasthènes, se rapporte exactement, dans toutes ses circonstances, aux modernes Faquirs.

APPENDIX

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE M. FORSTER.

Cet Appendix que M. Forster a joint à la Traduction qu'il a donnée de SACONTALA *en langue allemande, renferme une explication des principaux noms contenus dans ce Drame, comme aussi des points les plus importans de la Mythologie indienne. Les noms y sont classés par ordre alphabétique, pour la commodité du lecteur. On voit dans l'Avertissement du Traducteur français, quels sont les Ouvrages qu'a consultés à cet égard M. Forster.*

APPENDIX

Traduit de l'allemand de M. Forster;

1791.

A.

Adity, épouse du dieu Kasyapa.

Adityas, enfans de Kasyapa et d'Adity, ou les douze Soleils, présidant aux mois; allégorie des douze stations du Soleil dans son cours à travers le Zodiaque.

Amara, poëte indien.

Ame, malgré la pluralité des sectes chez les Indiens, ils sont cependant unanimement attachés aux doctrines principales de leur système religieux; doctrines consacrées dans leurs livres sacrés, et à eux transmises depuis une longue suite de siècles. Les plus importantes sont celles de l'unité de la Divinité dans l'être de Brahma, de l'immortalité de l'ame, d'un état à venir de récompenses ou de punitions, de la métempsycose, et de la sainteté des Vedas qui contiennent les lois et les préceptes de la religion et de la morale. Canna (Acte V.) dit à Sacontala, que le corps et l'ame doivent se séparer un jour; et le roi Duchmanta, à la fin de la pièce, forme le vœu de ne point renaître sur cette terre.

Amra, arbre portant de belles fleurs, et particulièrement désigné et connu par le titre d'*époux*; ses fleurs sont plus estimées que celles du lys d'eau (Nymphea nelumbo); elles sont consacrées à *Kamadewa*, dieu de l'Amour, qui s'en sert pour aiguiser ses traits.

Anneau, c'est l'anneau du roi Duchmanta qui forme le nœud de cette pièce. Chacun se rappelle que, dans les contes des Mille et une Nuits, les anneaux sont ordinairement des talismans, et qu'ils jouent presque toujours un rôle dans les fables orientales.

Antelope, cette charmante espèce d'animal, est déjà suffisamment connue de nos Naturalistes; on ne peut cependant déterminer précisément quelle est l'espèce dont il s'agit ici. Il est question, dans le texte, d'une Antelope noire; et comme la scène se trouve au nord de l'Inde, vers le royaume de *Cachemire*, il se peut que ce soit la vache bleue ou *Nil-Ghaa* des Indiens, animal de la hauteur d'un petit cheval, de couleur gris-noir, avec des taches blanches aux pieds et aux oreilles. Bernier en fait mention, comme d'un animal de chasse. Les Indiens admirent ses formes sveltes et élégantes; sa grace et sa légereté fournissent des comparaisons à tous les poëtes orientaux.

Anusuya, une des compagnes de Sacontala. On voit, par ce que le poëte en dit dans le cours de sa Pièce, que la lecture, l'écriture et le dessin faisaient alors partie de l'éducation des jeunes filles d'une classe distinguée.

Arun, conducteur du char du Soleil. La mythologie

indienne diffère ici de celle des Grecs. Dans cette dernière, Phébus ou Hélios conduit lui-même son char que devance l'Aurore, une des Titanides; dans la première, au contraire, *Arun*, assis devant *Surya*, le Soleil, guide les sept coursiers attelés à son char, et dissipe les ténèbres de la nuit, non par son propre pouvoir, mais par celui de ce Dieu lui-même. On ne saurait être trop circonspect dans l'explication de ces allégories; car, il est extrêmement aisé de se laisser entraîner à des suppositions et à des vraisemblances, souvent très-éloignées de leur sens réel. Cependant, on ne peut s'empêcher d'être frappé du rapport qui existe entre celle-ci et les phénomènes apparens de la nature. Dans la fable indienne, le Soleil devait suivre l'aurore bien plus immédiatement que dans la Grecque; car le crépuscule ne dure qu'un instant dans les climats de la Zone torride.

Astrologue (Acte V.), comme les Indiens, nous crûmes long tems à l'astrologie. Aucun Indien n'entreprendrait encore aujourd'hui rien d'important, sans consulter son astrologue qui est toujours un Brame. Hectop., p. 324.

Ayodhya, ancien nom de la province de *Oude* qui borde le Gange depuis Delhy jusqu'à Bénarès.

B.

Barawa (le feu de Barawa), composition ressemblant sans doute à celle qu'on avait appelée feu Grégeois, puisqué, selon le texte, elle brûlait dans l'eau. Halhed dit, dans la préface de sa traduction du *Code des Lois in-*

diennes, que ces peuples avaient, dès la plus haute antiquité, connu les armes à feu, puisque le préambule de ce Code en interdisait expressément l'usage. Le *Puran-Sastras*, recueil de contes mythologiques, fait mention de machines et instrumens semblables à des canons qu'avait construits un nommé *Bishukerma* ou *Wisuakarman*, à l'usage des bons Génies ou *Dewta* qui, dans les premiers âges du monde, firent une guerre qui dura cent ans aux mauvais Génies *Assur*. L'imagination des Brames avait sur ce point devancé celle de Milton. Les Indiens, de nos jours, ont conservé à la guerre l'usage d'une espèce de fusée, lancée par un tube de fer de la longueur de huit pouces, et d'un pouce et demi de circonférence. Il est fermé par un de ses bouts et attaché à un bambou de quatre pieds de longueur, dont la pointe est également garnie de fer; ce bambou est lancé par l'explosion de la fusée. L'usage de la poudre à canon est très-ancien chez les Chinois et chez les Indiens; mais ils ne la préparent pas à la manière européenne. Il suffit de dire qu'ils ont connu bien long-tems avant nous une certaine composition par l'explosion de laquelle se développe un air capable de produire une forte commotion. On a trouvé, dans leurs forteresses, des excavations faites dans les rochers, et d'où apparemment des pierres avaient été lancées au moyen de cette poudre, de la même manière dont nous lançons nos bombes.

Bharata ou Beret, sage Indien, cru l'inventeur de la poésie dramatique.

Bharat, Bheret ou Bhereta, fils de l'empereur Duch-

manta. Un des plus célèbres Rois de l'Inde; et cette contrée est toujours, d'après le nom de ce Prince, appelée dans la langue sanskrit, *Bheretkhant* ou *Bheret-Wersch*, pays de Bheret. De lui descendirent deux branches, les *Kurus* et les *Pandus*, qui se firent une longue guerre, dont l'histoire enveloppée, comme celles d'Homère, dans beaucoup de fictions fabuleuses, fait l'objet du grand Poëme épique, appelé *Maha-Bharat*. (*Maha* veut dire grand); ce Poëme épique est le plus ancien et le plus célèbre, après le *Ramayan*. Le *Bhagwat-Geeta*, traduit par M. Wilkins, en est un épisode. L'histoire indienne dit que *Bharat* eut huit frères.

Brama, la Divinité créatrice. M. Jones a avancé que les savans Indiens ne reconnaissent, d'après l'introduction de leurs livres sacrés, qu'un seul Être suprême. Ils l'appellent *Brahma* ou *le Grand*. Son essence, hors de la portée de toute autre conception, n'est conçue que par la sienne. Ils l'appellent *Brahma*, lorsqu'ils veulent exprimer sa force créatrice; *Wishnu* ou le *Pénétrant*, lorsqu'il s'agit de son esprit divin et infini; et sous ce rapport, il a encore le nom de *Narayan*, marchant sur les eaux, (*Nara*, les eaux; *Ayana*, mouvement). Comme dirigeant la permutation des formes, leur destruction, leur altération et leurs modifications, il a une infinité de noms, dont les plus ordinaires sont *Siwa*, *Issa*, *Iswara*, *Rudra*, *Hara*, *Sambhu*, *Maha-Dewa*, *Mahesa*, etc., etc.

Dans la pièce de Sacontala, il est dit qu'on ne peut résister à son pouvoir, qu'il est le créateur de tous les corps et l'aïeul des divinités *Kasyapa* et *Adity*.

La nature de ce genre de drames indiens a une certaine analogie avec celle des drames grecs, par le mélange qu'on y rencontre des idées historiques et méthaphysiques; et cette analogie peut au moins prouver que, dans la marche des conceptions de l'imagination, se trouve moins d'arbitraire qu'on pourrait le penser, même là où elle semble la plus libre. L'anthropomorphisme des Grecs qui personnifia des conceptions purement idéales était plus simple, plus pur et plus beau que celui des Indiens, qui échoue à chaque instant dans ses soins pour figurer les idées transcendantes. Les héros de la Grèce étaient issus de ses Dieux, les Rois et les Prêtres indiens attribuaient aux leurs leur origine; mais les conséquences furent différentes, car l'ordre sacerdotal éleva dans l'Inde un édifice formidable de despotisme religieux, dont les restes gigantesques existent encore; tandis que chez les Grecs le développement plus subit des lumières rendit impossible une pareille domination sacerdotale, en faisant succéder immédiatement la hache de la philosophie à celle des tems héroïques.

Brames ou Bramines, ordre le plus distingué des quatre principales castes indiennes; la prêtrise lui appartient exclusivement. Tous les Brames ne sont point cependant prêtres; mais ils sont soumis à de certaines pratiques religieuses, et doivent s'abstenir de répandre du sang et de se nourrir de quelques espèces d'animaux. Ceux d'entr'eux qui se livrent aux affaires civiles et qui deviennent secrétaires ou même principaux ministres des Souverains, ne peuvent prétendre aux dignités sacerdotales. Il est à remarquer que, dans cette pièce, les Bramines, les plus respectables et les plus

distingués, sont représentés comme de simples hermites vivans dans la retraite et séjournant dans des forêts sacrées où ils offrent leurs sacrifices sur un autel rustique, dépouillé de tous ornemens, et que nulle part il n'y est fait mention de la pompe et de l'appareil introduits plus récemment dans les cérémonies du nouveau culte indien. Le roi Duchmanta a ses propres prêtres et ses lieux particuliers de sacrifices; et là se trouve une place élevée d'où il assiste à leurs cérémonies. Ces bons hermites protègent les animaux qui habitent leurs forêts; ils les élèvent et les nourrissent. Ils se glorifient de leur misère terrestre, de leur richesse en biens spirituels, et souvent aussi de leurs connaissances. Ils se vantent de descendre des Dieux; *Kasyapa* et *Adity* sont réputés avoir été les premiers Brames. Sir W. Jones les appelle *Brahmens*, d'après les livres en langage sanskrit; et ce nom est le même que celui de *Brachmanes*, que leur donnaient les anciens, à une aspiration rude près.

Buddha, un des prédécesseurs du roi Duchmanta. *Buddha*, disent les Indiens, épousa une fille du saint roi *Menu* (qui s'appelle aussi *Satjavrata* et *Vaivasvata*, fils du Soleil), lequel fut sauvé dans une arche du déluge universel par le dieu *Wishnu*; de lui est issu en cinquième ligne *Puru*, dont il est souvent question dans Sacontala, comme chef de la famille de Duchmanta. On peut dire, avec certitude, d'après les recherches de plusieurs auteurs qui ont écrit sur l'histoire et les antiquités de l'Inde, que ce *Buddha* n'est pas le même que celui qui a joué un rôle si important, comme réformateur de la religion dans l'Indos-

tan, et comme fondateur à Ceylan, à Siam, au Tonquin, au Thibet, à la Chine et au Japon. Sir W. Jones le compare au Mercure grec; mais cette comparaison n'est fondée que sur ce que, dans toute l'Inde, le 4e. jour de la semaine lui est consacré, et s'appelle de lui *Buddhawara*, comme il s'appelait chez les Romains *dies Mercurii*, et chez les peuples du nord du nom de *Wodan*. Les Brames disent que la neuvième incarnation de *Wishnu* s'opéra dans la personne de ce deuxième *Buddha*, quoiqu'ils aient rejeté son système religieux et l'ayent chassé de la presqu'île. Les restes d'édifices énormes en partie couverts par la mer à *Mawalipuram*, sur la côte de Malabar, la statue de granit de *Buddha*, qui se voit dans la plaine de *Visapatnam* près de Pondichéry, et dont M. Legentil donne une description, la planche sur laquelle est gravé un acte public, en date de l'an 23 avant Jésus-Christ; et plusieurs autres monumens encore prouvent que *Buddha*, et sa postérité, ont long-tems régné sur la presqu'île, et que son système religieux y avait jeté de profondes racines. Divers passages des relations de quelques voyageurs arabes, traduites par Renaudot, montrent que la statue de Buddha était encore vénérée dans le neuvième siècle; mais ses sectateurs disparurent, dans le douzième, de tout le continent en-deçà du Gange. D'après M. Wilkins, *Buddha* vivait à *Kikat*, dans la province de *Baher*, en l'an 1000 de l'ère *Kali-Yug*, ou 2101 avant Jésus-Christ. Jones, au contraire, fixe son incarnation à l'an 1014 avant Jésus-Christ. Il est clair que tout ceci ne se rapporte point au premier *Buddha*, contemporain et gendre de *Menu*, mais seulement au deuxième.

C.

Castes. (*Voyez* la note du premier acte). Les Brames seuls peuvent lire les *Vedas* ou livres sacrés, un *Chehteree* peut les entendre lire, et les deux autres castes n'en peuvent connaître que certains sastras ou interprétations. Les *Shandalas* ne peuvent entrer dans aucun temple ni participer à aucun culte.

Cérémonies. Aucune religion n'abonde plus en cérémonies que celle des Brames. C'était dans la cérémonie, nommée *Waitana*, (acte 3) qu'on bénissait l'eau. Les femmes étaient tenues d'en célébrer quelques-unes au commencement de leur grossesse (Acte VI); un grand nombre d'autres avaient lieu à l'occasion des morts. Les Indiens devaient, jusqu'à la troisième génération, et à chaque lune nouvelle, offrir un gâteau, nommé *Pinda*, aux manes de leurs ancêtres, et faire chaque jour une libation d'eau en leur honneur, appelée *Tarpan*. Les ames de ceux qui meurent, sans enfans, vont d'abord, disent-ils, dans le *Pitrilon* (le Lymbe des pères) et y demeurent, si on fait des sacrifices pour elles, autrement elles sont précipitées dans le *Narak* (Narck ou Nark), d'où elles reviennent sur la terre pour habiter dans le corps des animaux impurs. Elles renaissent successivement jusqu'à ce que l'expiation entière de leurs pêchés, les ait rendues dignes du *Mukti*, (salut éternel) qui consiste dans une identification avec l'Être de la Divinité. Bhag. Gee., p. 139. Les sacrifices, relatifs aux obsèques, s'appellent *Sraddha*.

Chanson. On trouve, dans la pièce de Sacontala,

plusieurs passages lyriques, tels que le couplet chanté par l'actrice dans le prologue, l'impromptu de Duchmanta en réponse aux vers de Sacontala, le chœur des Nymphes champêtres, les louanges de Duchmanta, chantées dans le cinquième Acte par ses poëtes, et le couplet de la reine *Hansamti*.

Cordon. Le cordon sacerdotal ou sacré (*Sennara*) est fait d'une espèce particulière de laine (*Nerma*), et consiste en un certain nombre de fils d'une longueur déterminée. Les Brames en ont le plus grand nombre dans le leur; la seconde caste (Chehteree), en a moins; la troisième (Bice), moins encore; et la quatrième, ne peut pas porter de cordon. Ce cordon descend sur l'épaule gauche et ceint le corps. Le pénitent décrit, dans le dernier Acte, dans l'hermitage de Kasyapa, porte une peau de serpent en guise de cordon.

D.

Dacsha, mère d'Adity.

Danawas, enfans de Danu (*Voyez* Démons).

Danu, père d'une race de mauvais génies.

Déesses. Les Nymphes sont sujettes d'Indra, prince des bons Génies; elles s'appellent aussi Déesses des bois, et elles habitent dans les troncs des arbres mêmes. Ainsi l'imagination vive des Indiens, leur fit animer toutes les productions de la nature; et chez eux, comme chez les Grecs, les arbres furent la demeure d'une espèce particulière de divinités. Sacontala, par le soin qu'elle

prend des arbres et des fleurs, dont elle n'ose pas même cueillir une seule feuille, est sous la protection spéciale des Nymphes bocagères; ainsi les Hamadryades des Grecs punissaient ceux qui abattaient des arbres contre leur volonté. *Appoll. Rhod. liv. I*, — 479 et 485. Q. Curtius a dit : *Arbores violare capitale est :* VIII. 9.

Démons. Ils font partie des machines de ce Drame, et jouent en général un grand rôle dans les fables des Indiens. Ils troublent les pieux hermites dans l'exercice de leurs saintes fonctions; il attaquent même le dieu Indra dans son habitation céleste; et dans ces deux cas, Duchmanta est leur vainqueur. Ces mauvais Génies *Daityas*, *Danawas* ou *Assur*, ainsi qu'ils sont appelés dans les *Puranas*, sont divisés en plusieurs races. Dans l'Acte VI, par exemple, ils sont nommés enfans de *Kalanemi*. Ils avaient pendant quelque tems chassé le dieu *Indra* de son royaume; et c'est encore ici une allusion allégorique, comme dans les plus anciennes théogonies grecques, au combat entre le jour et la nuit, l'ordre et le cahos. — Dity la nuit est la mère de Daitias et des Démons nocturnes qui traversent la région des nuages pendant les ténèbres. *Adity*, la lumière primitive ou l'épouse féconde du ciel, est la mère des douze Soleils, appelée *Adityas*. Ici on remarque encore avec plaisir l'analogie, et en même tems la différence de la mythologie grecque et indienne. Chez les Grecs, la terre enfanta le ciel; et celui-ci engendra avec la terre, non-seulement les Titans et les Titanides, mais encore les Cyclopes, les Centimanes, les Géans et les Erymniens.

Dewa-Dschnami, Nymphe. Le mot *Dewa* veut dire une Divinité, ou ce qui est divin.

Dieux (de Swerga), Génies sujets d'Indra. On n'en parle pas toujours avantageusement : tantôt ils ont besoin de secours humains pour se maintenir dans le lieu de leur séjour; tantôt ils sont jaloux des perfections humaines, et ne veulent pas laisser monter au ciel le roi *Trisangu*, bien que tous les hommes pieux le desirent, etc.

Directeur de Théatre. C'est ainsi qu'il a fallu traduire le mot anglais, *Manager*, quoiqu'il reste à déterminer de quelle manière il est applicable au théâtre indien.

Dity, la nuit, seconde épouse de Kasiapa.

Diwespétir, un des noms du dieu Indra. Sir W. Jones est frappé de la ressemblance de ce nom avec celui du *Diespiter*, romain. Diwespétir veut dire en sanskrit, Seigneur du firmament.

Djayanta, *Jayanta*, fils du dieu Indra.

Durwasas, saint indien, représenté ici comme un homme dur et haineux; son imprécation fait le nœud de la pièce, Il semble être particulièrement distingué par son caractère rude et farouche, puisque, parmi les Nataks ou drames indiens, il s'en trouve un intitulé: *la soumission de Durwasas.*

Duchmanta, roi ou empereur de l'Inde, principal per-

sonnage de la pièce. Il fut un des successeurs de Puru, si célèbre dans l'histoire indienne. Quoique l'art dramatique, considéré comme description des caractères, soit demeuré dans l'enfance chez les Indiens; il est cependant infiniment intéressant d'observer, même sous ce rapport, les essais de ce peuple spéculatif et sensible Le poète Kalidas n'a point fait de son héros un despote oriental; mais il l'a revêtu d'attributs qui l'élèvent fort au-dessus de la foule. Sa dignité et sa majesté l'accompagnent, même lorsqu'il est plongé dans l'excès de sa douleur; sa piété est extrême. Fasciné par les enchantemens d'un génie ennemi, il refuse de croire à la vérité de la mission de quelques hermites, et les accueille néanmoins avec douceur et respect; tandis que ceux-ci, au contraire, éclatent contre lui en reproches et en injures. Son imagination est vive et brillante, ses observations et ses discours sont remplis de délicatesse. Sa conduite envers le beau sexe, est toujours polie; et ce n'est que lorsqu'on lui présente, pour son épouse, une femme qu'il ne reconnaît pas qu'il se permet quelques allusions, à l'esprit artificieux des femmes et à leur penchant à l'infidélité, vices qui leur sont, à chaque instant reprochés dans l'*Hitopadesa* du Brame *Wishu Sarma*, et dans les fables attribuées à Pilpay. Son équité naturelle se montre dans tout son jour, lorsqu'il révoque la loi de l'état, portant que l'héritage de tous les individus mourant sans enfans appartient de droit au trésor royal. Un sens droit et profond, et une parfaite connaissance de soi-même, sont encore des traits marquans du caractère de ce Prince, comme aussi la modestie, le courage et toutes ses autres vertus que le poète fait adroitement ressortir dans les diverses cir-

constances où il le place; le titre, le plus distingué qu'il lui donne, est celui de sage; et il fait en sorte de le lui faire mériter.

E.

Écolier (étudians des Vedas, Actes I et IV). La sainteté à laquelle doit aspirer un Brame ne s'acquiert que par gradation. Les plus vieux et les plus sages servent de modèles aux plus jeunes; ils sont leurs instituteurs et leurs maîtres, et exigent d'eux une entière obéissance. Ce n'est que lorsque le Brame est parvenu au degré de perfection, appelé *Gnan* (sagesse inspirée), supposant une connaissance de la nature de la Divinité, qu'on lui confère le titre d'honneur de *Pandit*. Bhag. Geet. 140 et 141.

Éléphant. Le poëte les peint furieux à l'aspect des chasseurs de Duchmanta, répandus dans la forêt; il dit qu'ils choisissent entr'eux un chef, auquel ils déférent le commandement du troupeau. Les Indiens en parlent comme d'un animal lascif.

Ere. Quoique dans la pièce de Sacontala, il n'en soit nullement question, on croit nécessaire de dire quelque chose sur cet article à cause de sa relation avec plusieurs des notes de cet Appendix.

Les époques indiennes qui remontent jusqu'à des millions d'années, sont vraisemblablement fondées sur quelques combinaisons supposées de diverses révolutions astronomiques, et ne doivent point être comptées comme des tems effectivement passés non plus que les périodes du règne des astres en Egypte, dont il est question dans le

le fragment de *Manethon*. Les Brames appellent la création *Kalpa*, et disent qu'à la fin de chaque création tout s'engloutit dans l'être de la Divinité. Dans l'intervalle existant entre deux créations, *Brahma* se repose sur le serpent *Sescha* (durée) qui s'appelle aussi *Ananta* (l'infini), chaque création dure un jour de *Brahma*, ou mille révolutions des quatre périodes *Yugs* ou *Yogs* (liaisons, réunions, c'est de-là peut-être que les pénitens s'appellent *Joguis*, *Yogi*, c'est-à-dire unis avec Dieu pieux) : on nomme les quatre périodes *Satia-Yug*, *Ireta-Yug*, *Dwapar-Yug* et *Kali-Yug*. La durée de la première est de 3,200,000 années; de la seconde, de 2,400,000; de la troisième, de 1,600,000; et de la quatrième de 400,000. D'autres relations ne sont pas d'accord sur ce calcul. *V.* le Gentil I. 235, et Sonnerat. I. 245; mais ceci est indifférent pour le moment. Ce qui nous paraît le plus digne de remarque, c'est que, d'après le calcul des Brames, actuellement en 1791, il n'y a que 4,892 ans écoulés du *Kali-Yug* ou 4e. période, d'où il s'ensuit que l'an premier de l'ère chrétienne a été l'an 3,101 de celle des Indiens, puisque l'une et l'autre sortes d'années sont à peu-près de la même longueur. Cependant on aurait tort d'inférer de-là que cette manière de compter fût déjà en usage à cette époque reculée, puisqu'il est démontré, au contraire, que *Buddha* vivait environ 1,000 ans avant Jésus-Christ, et que les Indiens eux-mêmes confessent que l'apparition de *Krischna* n'est antérieure que de deux cents ans, quoiqu'ils le fassent contemporain du commencement du *Kali-Yug*. Il est constant que cette époque ne fut inventée et introduite que dans le 13e. siècle avant Jésus-Christ, lorsque, d'après les observations astronomiques, qu'on était alors

en état de faire, on compta d'une manière rétrograde et on détermina le tems ou le *Kali-Yug* avait commencé. Cette époque fut celle où, comme le montrent les tables des Brames, toutes les planètes étaient en même tems en conjonction ensemble ; et elle date, d'après leurs calculs, de 1,900 ans avant l'apparition chronologiquement déterminée de *Krischna*. Ainsi l'on voit que les Indiens n'ont aucune idée juste de la réunion de la chronologie à l'astronomie, puisqu'ils confondent l'invention de leur ère avec sa première année; ce qui est à peu-près aussi absurde que si on voulait placer la naissance de César dans la première année de la période Julienne. Marsden a démontré que même le calcul fait vers l'an 1200 avant Jésus-Christ, n'est pas juste et que les planètes dans la première année du *Kali-Yug* ne pouvaient se trouver dans une conjonction générale. En détruisant de cette manière les beaux rêves des Holwell, Brydoine, Halhed, Bailly, etc., sur l'âge reculé probable de la terre et du genre-humain, on ne doit point pourtant oublier qu'une ère inventée dans le douzième ou treizième siècle avant Jésus-Christ, ayant une longueur déterminée d'années conservée depuis ce tems et coïncidant avec nos calculs d'une manière presque merveilleusement égale, suppose des connaissances exactes en astronomie plus reculées que celles qu'aucun autre peuple de la terre pourrait produire, ainsi qu'un état de civilisation contemporain du déluge, ou peut-être plus ancien encore; ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails et preuves d'une vérité si claire pour tout observateur, ni de parler des ères postérieures du *Wikramadytia*, *du Satwaganam*, et du cycle de soixante années aujourd'hui en usage dans l'Inde;

nous renvoyons, à cet égard, à *Playfair's remarks on the Astronomy*, et à l'ouvrage souvent mentionné de *Marsden on the Chronology*.

Éventails de feuilles de Lotos. Il n'en est question que dans les premiers Actes, lorsque Sacontala habite encore l'hermitage. Les gens riches se servaient des éventails faits de plumes de paon ou du *Bos gruniens de Linnæus*. Hitopades, pag. 197.

F.

Feu. On s'en sert dans les sacrifices.

Fils d'Esclave. (Acte II.) C'est un terme de mépris que nous comprenons sans commentaire; il devait dans l'Inde avoir une expression encore plus forte, puisque l'ordre des castes y déterminait absolument celui des rangs de la société. Rien n'empêche cependant que dans les Cours des Princes Indiens, des enfans d'Esclaves, lorsqu'ils sont doués de quelque capacité par la nature, ne parviennent aux emplois et aux premières dignités, tandis qu'il est assez commun d'y voir languir dans l'obscurité les nobles descendans d'un Prince élevés dans toute l'imbécillité des *Harems*.

Fils. (Acte IV.) Le bonheur d'accoucher d'un fils est, dans tout l'Orient, la plus grande ambition des femmes.

Flamand. (Pheni copterus ruber Linn.) oiseau rouge et très-connu, dont les Romains estimaient beaucoup la langue. Cet oiseau nommé en Indien *Hanse*, est celui sur lequel monte *Brahma* lorsqu'il est en voyage, et par

cette raison on le trouve représenté avec toutes les figures de ce Dieu.

Fils du Soleil. Enfans du Soleil, *Suryawangas ;* c'est le nom d'une dynastie de Rois Indiens : il en est une autre qui s'appelle les enfans de la Lune, *Tschandrawangas.* Duchmanta héros de la pièce, était de cette dernière.

Fleur de la nuit. C'est la fleur du Lotus ou lys d'eau ; (Nymphea nelumbo Linn.) elle fournit à la poésie des Indiens une foule de comparaisons tendres et ingénieuses. La Lune la fait épanouir; son parfum se répand alors à sa clarté, tandis que la lumière du Soleil l'étouffe; elle est l'amante de la nuit, etc. etc.

G.

Gandarva. Les Indiens ont huit sortes de mariages. *Berameh, Diib, Arsa, Gandherp* ou *Gandarva, Peradschaput, Aschore, Rachus* et *Peis chach.* La quatrième sorte dont il s'agit ici ne demande que le consentement réciproque des parties contractantes sans aucun cérémonial. Les époux sont seuls et changent réciproquement leurs colliers ou couronnes de fleurs; et il suffit lorsque la fille dit : *je suis devenue ta femme*, que l'homme réponde, *il est vrai !*

Gandharwas. C'est le nom des troupes célestes des bons esprits qui s'appellent encore *Dewta*, et habitent le mont *Hemakuta.* Kasiapa et Adity, son épouse, y habitent aussi, et sont peut-être compris au nombre de ces bons Génies. Il est possible que le mariage nommé

Gandharva, qui se fait sans cérémonie avec toute l'innocence primitive, soit ainsi appelé de ces *Gandharwas*, qui suivant le texte, ramènent sur la terre les mœurs de l'âge d'or du monde.

Les Grecs ont aussi dans leur Mythologie, fait habiter la terre par leurs plus anciennes Divinités, et leur ont fait gouverner avec douceur et bonté un monde paisible et innocent. Ces rêves fleuris de l'imagination, offrent encore de l'agrément lors même qu'ils ne prendraient pas leur source dans les traditions antiques relatives à l'état primitif du genre humain.

GAZELLE. *Voyez* Antelope.

GAZELLE (*yeux de*). Les Orientaux comparent souvent les yeux de leurs maîtresses, aux yeux noirs, grands, vifs et pourtant pleins de douceur de ces charmans animaux. Les Poëtes Hébreux et Arabes emploient communément cette comparaison dans le même cas. Si les Grecs avaient connu la gazelle, il est vraisemblable que les Poëtes n'auraient pas choisi ceux du bœuf pour type de beauté, quoiqu'ils ne l'employâssent d'abord que pour exprimer la grandeur des yeux par comparaison; mais bientôt Βόωπις a voulu dire simplement qui a de beaux yeux.

GÉNIES. Ce sont les bons esprits *Dewta*, dont le chef *Indra* est le maître de l'air. Il faut remarquer ici qu'après l'Être suprême, considéré dans ses trois grandes modifications (*Brahma*, *Wishnu* et *Siwa*) avec ses épouses qui marquent et personnifient ses forces innées, toutes les autres Divinités des Indiens appartiennent uniquement aux *Dewtas* ou *Gandharwas*, et ne peuvent nullement

rivaliser avec celles des *Trias*. La doctrine relative aux Génies est répandue dans toute l'Asie, et même adoptée dans le système de la religion Mahométane, comme le prouvent plusieurs jolis contes sur les *Diws* et leur *Dschinnistan*.

Ghib. C'est le sacrifice ordinaire des Brames. Il consiste à répandre sur la flamme sacrée, du beurre bien épuré au feu. On tire de bons ou de mauvais augures de ces sacrifices, comme les Aruspices Romains. Dans la Pièce, le départ de Sacontala pour le Palais de son époux, est décidé subitement sur ce qu'un Brame vient de verser le *ghib* au milieu même de la flamme sacrée.

Golawa. Messager dépêché à Canna à travers les plaines de l'air, pour l'instruire de la rencontre de Duchmanta et son épouse.

Goratschna. C'est sans doute ce poil frisé qui se trouve à l'origine du front d'une vache, et qu'on fait entrer dans la composition d'une amulette ou talisman.

H.

Hansamati, une des épouses de Duchmanta. Son nom sans doute, est tiré de quelque qualité du paon, *Hansa*.

Hanumat. Il commandait l'armée de *Rama*, lorsque celui-ci fit la conquête de l'Inde. Son père se nommait *Pawan*. *Hanumat* signifie, *qui a de longs pieds de jonc*. Ses troupes consistaient en Satyres ou grands *Pawianes*, et ce n'était apparemment que des habitans des montagnes, qui par leur laideur tartare, ont paru à des peuples timides être d'une autre nature. *Hanumat* était Poëte

et Musicien, et un des quatre systêmes de musique Indienne porte encore son nom. Les singes, qui dans l'Inde sont soufferts autour des Pagodes, et y sont nourris, ont pour chef de bande un vieux singe robuste qu'on appelle de nos jours *Hanumat* ou *Anumant*.

Hara, c'est un des noms de *Siwa*.

Hastinapura, ville capitale de l'empire de Duchmanta; postérieurement elle fut nommée *Delhy*, et de *Schach Jehan*, *Schach-Jehan-Abad*. (*Voyez* la note Acte IV.)

Hemakuta, montagne des *Gandharwas*, formant la ceinture d'or entre les mers de l'Orient et de l'Occident. On entend ici probablement le grand plateau de l'Asie, d'où sont venus tous les peuples Orientaux.

Himalaya ou *Malaya*, c'est une montagne au nord de l'Inde, et sans doute une des chaînes qui se lient aux montagnes d'*Hemakuta*. Sa cime est couverte de neiges éternelles.

Hitopadesa; ce mot veut dire nouvelle avantageuse, ou l'étude utile. Il renferme la doctrine morale des Indiens, conforme à leurs plus anciens apologues. Ce n'est que dans le sixième siècle qu'il a été traduit du *Sanskrit en langue Pehlvi*, par *Busertschumir*, Médecin, et ensuite Visir du grand Roi *Anuschirwan*; le second Calife Abasside, fit traduire ce livre en Arabe; le Sultan Mahmud-Ghazi le mit en vers; il fut ensuite traduit de l'Arabe en Persan, et du Persan en Turc, en 1540. La traduction Française de 1709, était faite du Persan; celle commencée par Galland, en 1724, de la langue

Turque; et celle de Cardonne, en 1778, était tirée de la même source. Les noms qu'on lui a donnés dans les diverses traductions, sont : *Kulila-Dumna*, (mot corrompu de *Kurtuk Dumnik* en Persan vulgaire, et *Karataka Damanaka* en Sanskrit (un des épisodes de l'*Hitopadesa*) *Anuar Soheli*, *Ayar Danish*, *Conseils et maximes de Pilpay*, *Contes et fables Indiens de Bidpay et de Lockman*; mais leur Auteur original est le Brame *Wischu-Sarman*, qui les composa pour les enfans *d'un Radscha* (Raja) de Patna.

Homa, c'est le sacrifice du *Ghib*, offert journellement à des heures fixes.

Hospitalité; c'est un devoir sacré chez les Indiens. Durwasas, dans la Pièce de Sacontala, l'exige impérieusement, comme un droit, et une simple négligence attire de sa part la plus sévère malédiction. Les barbares et les sauvages exercent aussi l'hospitalité, mais elle leur est rarement imposée par des réglemens, et ne dépend que de leur humeur et de leur volonté. Dans l'Inde on lave les pieds des étrangers, on leur présente des rafraîchissemens, sans leur demander qui ils sont, et on pratique enfin envers eux toutes les cérémonies en usage dans l'ancienne Grèce, et décrites avec tant d'exactitude par Homère, Odiss. IV. v. 60. C'est-là sur-tout l'effet de cette douceur de mœurs que donne l'agriculture dans un pays fertile et sous un climat riant et tempéré. Les peuples Pasteurs pratiquent aussi l'hospitalité; mais ils ont rarement l'occasion de l'exercer, parce qu'ils sont toujours sous les armes, et que dans le désert, *leur bras est contre chacun, et le bras de chacun contr'eux.* Moïse XVI. 12.

I.

Indra, fils de *Kasyapa* et d'*Adyti*, divinité indienne qui n'appartient qu'à la seconde classe, et qui, comme cela arrive toujours aux Divinités subalternes, donne plus de troubles et de peines aux humains que l'Être suprême dont ils se sentent séparés par une distance extrême et au-delà même de toute conception.

Indra, veut dire proprement Roi, nom que les Grecs ajoutaient aussi très-souvent à ceux de leurs Dieux ἄναξ. (*Voyez* l'Hym. de l'Amour. Orphée, Hym. V. d'Apollon, Hym. XXXIII. de Jupiter, II. pag. 233, etc. etc.) Indra est le Prince des *Dewta* ou Génies, des bons Esprits, des Dieux du *Swerga*. (*Sorgon*, *Dewelogon*, le Paradis Terrestre) on l'appelle aussi *Divespetir*, maître de l'Élément. Il est le principal d'entre les douzee *Aditias*. La foudre, (*Wadschra*) est la marque de sa puissance, et par cette raison il est nommé le Foudroyant; on l'appelle aussi *Wasawa*, et le Dieu au cent sacrifices. Il domine les trois mondes; il sait tout et voit avec mille yeux. *Bhagwat-geeta, pag.* 143. Ses adorateurs célèbrent leurs mariages à la manière de *Gandharva*. Son épouse s'appelle *Saschi*, son fils *Dschayanta*; il demeure sur le mont *Meru*, c'est-à-dire, au nord ou au pôle du nord que les Indiens se représentent comme un mont d'or et de diamans. Sa ville céleste se nomme *Amarawati*, son palais *Waidschayanta*, son jardin *Nandana*, (lieu de la réjouissance) son premier éléphant *Airawat*, le conducteur de son char, *Matali*. Les vents, la pluie et les tempêtes, sont sous sa direction particulière.

Ingudi, c'est probablement le *Sessamum Orientale* de Linnæus, qui donne une sorte d'huile dont les paysans s'oignent encore aujourd'hui.

Jogi. Les Pénitens Indiens sont trop connus pour qu'il soit besoin d'en faire ici une ample description; ils se divisent en pieux, (*Jogi*) et en retirés du monde, (*Sanniassi*), d'après le *Bhagwat-Geeta*, v. 62 et 687. Il est évident que l'on n'attache pas beaucoup de prix à ces pénitences extrêmement rigoureuses, et qu'elles doivent leur naissance à quelques passages mal entendus des Livres sacrés. Il n'y est question seulement que de pénitences et abstinences spirituelles auxquelles ces enthousiastes ont substitué des mortifications machinales et corporelles. Le *Jogi* décrit dans Sacontala, présente sans doute, le *nec plus ultrà* de ces rigueurs.

Jssa, c'est un des noms du Dieu *Siwa*, une des modifications du *Trias* Indien. Le commencement du Prologue où cette Divinité est invoquée sous ses diverses formes, est d'un très-grand prix pour ceux qui observent la marche des idées religieuses chez les peuples anciens. Par *Jssa*, (Dominateur) les Indiens entendirent les forces éternelles de la nature, par le moyen desquelles tout existe, se conserve et se succède sous la même ou sous d'autres formes. Ils entendirent par-là, (ou sous certains rapports) la destinée, *Fatum*. La Divinité, disaient-ils, se rend visible à l'homme sous huit formes, dans l'eau, le feu, le sacrifice, le soleil, la lune, l'éther, la terre et l'air, et il est sans doute très-naturel et très-philosophique de reconnaître la force primitive du tout dans ses élémens, et là où elle paraît

la plus agissante, les grands corps de l'univers ; mais il est encore plus digne de remarque qu'ils aient cru retrouver et personnifier la force et la présence divine dans le sacrifice pur, (*le Ghib*) et cela avec une subtilité employée mille ans plus tard dans une autre système pour reproduire la Divinité elle-même. Nous ne déciderons point ici si Sir W. Jones a raison lorsqu'il prétend que *Jswara* et *Jssa* ou *Jssi*, sont les Divinités dont les Égyptiens ont formés *Osiris* et *Jsis*.

Jeunesse. Théocrite a décrit les plaisirs passagers de la jeunesse, presque dans les mêmes termes que Kalidas: Ταχα γαρ σε παρερχεται, ὡς ὀναρ, ἡβη. XXVII. 8.

K.

Kalanemi. *Voyez* Démons.

Kalidas, auteur de ce Poëme dramatique, en langue vulgaire *Kaldos*. Il était un des plus célèbres savans et philosophes de la cour du Roi *Bikkermadschit*, ou en sanskrit, *Vikramadytia*, dont l'ère commence en l'an 56 avant J. C. Ce Prince attira auprès de lui, de toutes les Provinces de son Royaume, neuf, ou, selon d'autres, quatorze savans. Kalidas, à sa demande, réunit en un corps d'ouvrage tous les chants épars du grand poëme épique des Indiens, le *Ramayan*, comme Lycurgue fit rassembler les Rhapsodes d'Homère.

Kama ou Kamadewa, mot à mot, *Dieu du desir*. C'est le Dieu de l'amour des Indiens; ils le représentent monté sur un Perroquet, ayant des traits aigus armés de fleurs aromatiques, un arc de canne à sucre avec un cor-

don d'abeilles, et portant un poisson dans un panier rouge. Il est de la classe des *Gandharwas ;* et d'après la Mythologie enseignée à Cachemire, fils du Ciel et de l'Illusion (*Kasiapa* et *Maïa*) fiction si ingénieuse et si délicate qu'elle ne peut avoir été inspirée que par l'Amour. On le nomme aussi *Smara* (l'éclatant,) *Ananga* (le fier,) *Kandarpaketu*, *Makaraketu*, le Dieu né du cœur, l'incorporel, l'infatigable, etc, etc. Son épouse est la Déesse *Reti* (la tendresse,) et *Wassant* (le printems,) est son ami inséparable; c'est lui qui remplit sans cesse son carquois des fleurs de l'*Amra*, du *Nagacesar*, du *Tschampa*, du *Kitikum* et de l'arbre de *Bela*. (Voy. Jones Hymn. to Kama.) Il habite de préférence les environs d'*Agra*, et particulièrement la plaine de *Matra*, où, encore aujourd'hui, des *Krisches* passent les nuits à danser en son honneur avec des jeunes laitières (*Gopia.*) Le feu de *Hara* le réduisit en cendres; mais les Dieux laissèrent dégouter sur lui une pluie de nectar qui le rendit à la vie.

KAMALATA. *Voyez* Lotos.

KANNA, tuteur de Sacontala, saint Brame retiré dans un hermitage au pied des montagnes du nord (*Himalaya.*) Il entretient un commerce particulier avec les Dieux; le poëte a peint son caractère avec beaucoup d'art. Sans paraître dans les trois premiers actes, il y fixe l'attention, par ce qu'on dit de sa piété, de sa sagesse, de sa bonté, et il se montre, dans le quatrième, tel qu'on se l'était représenté.

KARKANDHU, fruit rouge dont le nom botanique n'est pas connu.

KASYAPA. Sir William Jones nous donne dans sa préface la généalogie de cette Divinité, telle qu'il l'a recueillie dans les livres Indiens. *Brahma*, la Divinité créatrice, créa *Marichi* (la lumière). *Kasiapa* (le ciel,) issu de ce *Marichi*, est la personnification du vide infini contenant des mondes innombrables, ou plutôt ce que les Mythologues Grecs ont appelé Οὐρανος, ciel infini, informe. *Kasyapa* engendra avec Aditi, (le jour ou sa propre force féconde) *Indra* (ou le firmament visible,) et les autres *Aditias* (ou corps célestes). *Diti* (la nuit,) fut aussi son épouse, et il procréa par son union avec *Maïa* (l'illusion,) *Kama*, Dieu de l'Amour. Jusques-là tout est allégorie; cependant à celles-ci se joignent des anciennes traditions historiques. Il en est à peu-près de même de tous les systèmes religieux, tant modernes qu'anciens, et certes cette conglomération intime du trait historique et naturel, avec ce qui a été inventé ou pressenti métaphysiquement ou hiperphysiquement, est une condition essentielle de toute religion. Elle intéresse ainsi à la fois le cœur et l'esprit, et si on lui ferme cette voie, une doctrine sage de morale y pourra trouver entrée, mais l'esprit de la religion sera exclu. La plus ancienne histoire de l'Inde est donc liée et fondue avec ses fables religieuses. Les *Assur*, ou mauvais esprits, qui tiennent pendant quelque tems l'empire d'Indra sous leur domination, et l'enferment dans des épines, rappellent probablement l'invasion reculée de quelques barbares du nord, et les Génies replacés, par des secours humains, dans le séjour d'où ils avaient été chassés, ne sont autre chose que des hommes dont l'esprit déjà cultivé à un très-haut degré, leur avait acquis l'assistance et la vénération des peuples qu'ils instruisaient et civilisaient. L'analogie

remarquable de ces fables, avec celles d'un peuple tout différent, les *Javaniens* dans le *Sadjara Rajah Djawa*, dont la société des sciences de Batavia nous a donné quelques fragmens dans la première partie de ses traités, paraît nous conduire encore à présumer la possibilité de cette origine, par un exemple à peu-près semblable. Cependant nous ne songeons pas à donner ici un plus grand développement à ces réflexions, et nous nous contenterons de prendre ces objets de croyance indienne tels qu'ils se présentent. Nous dirons seulement que, relativement au goût européen, il est peu convenable que *Canna*, *Sacontala*, *Duchmanta*, se trouvent pour ainsi dire au-dessus des Dieux, par la manière dont on les a présentés, et que ceux-ci ne paraissent qu'après que le poëte a épuisé tout son art en faveur des premiers. Au reste, ces scènes avaient sans doute, pour les Indiens, une valeur de convenance.

Kausika, Roi célèbre en même-tems comme sage.

Kocila, Oiseau noir très-commun dans l'Inde. Il se fait entendre principalement la nuit, et a dans son chant beaucoup de changement de mélodie, comme notre rossignol, mais il chante avec plus de force. Ce que Duchmanta reproche aux femelles de cette espèce d'oiseau leur donne une certaine ressemblance avec celle du Coucou.

Krischen ou Krischna. Ce nom revient trop souvent dans ces notes, quoiqu'il ne se trouve pas dans le poëme, pour ne pas demander lui-même une explication. L'apparition de *Krischna* sur la terre est de deux siècles antérieure à celle du second *Buddha;* ainsi elle date d'environ 1200 ans avant J. C.; c'est une des plus cé-

lèbres incarnations (*awatars*) de *Wishnu*. Il fut engendré par *Wasudewa* et *Dewaki*, et dès sa naissance caché à *Mathura*, (autrement *Matra*, plaine située dans les environs d'*Agra*, chez un honnête berger nommé *Ananda* (l'heureux), parce qu'on craignait pour lui le tyran *Kansa* à qui il avait été prédit qu'il serait vaincu par cet enfant. La femme aimable et bonne de ce berger nommé *Yasoda*, s'occupait de la culture de ses prairies et des travaux de sa laiterie. Elle avait pour serviteurs plusieurs jeunes gardiens de troupeaux et plusieurs belles laitières (*Gopa* et *Gopi*,) qui furent les compagnons de l'enfance de *Krischna*. Dans son adolescence il choisit neuf de ces filles pour ses favorites, et passait son tems avec elles au milieu des chants, des danses et des amusemens champêtres; il s'attira l'amour des filles d'un rang distingué comme celui des bergères, et il est encore à présent la divinité favorite des femmes indiennes. Il fut non seulement célèbre par ses charmes, mais encore par sa bravoure. Etant encore enfant, il tua le serpent *Kaliya* et plusieurs monstres et géans. Il accorda sa protection particulière au Roi *Indischthir*, si célèbre dans l'histoire indienne, et aux autres enfans de *Pandu*, opprimés par les descendans de *Kurus* et leur despotique chef *Duryodhan*. Le poëme intitulé *Maha-Bharat* roule sur les guerres qu'il entreprit contre ces oppresseurs. Après les avoir terminées il retourna dans sa demeure éternelle *Waikontha* (le paradis le plus élevé de *Wischnu*). D'après la figure où il est représenté sur un éléphant formé par neuf filles artistement enlacées, on a cru devoir fixer le nombre de ses compagnes à neuf, car le vers *sanskrit* qui les mentionne, ne suffirait pas seul pour cela, quoiqu'on y trouve le mot *nawa*, qui signifie neuf; ce mot

signifiant aussi jeune ou nouveau. Ce Dieu s'appelle aussi *Kesawa*, (aux beaux cheveux) *Gowinda*, (le berger) *Krischna*, (le bleu-noir) etc. Sonnerat, et après lui Sir W. Jones, ont cru reconnaître en lui le pasteur Apollon, gardant les troupeaux d'Admete, et vainqueur du serpent Python, ce Dieu jeune et beau de l'ancienne Grèce.

Kschetra. Ce mot s'écrit de diverses manières; *Tschetri, Khetri, Khatri, etc.;* c'est le nom de la caste des guerriers à laquelle appartiennent les Rois et les Princes. Cette caste est la seconde et ne peut s'unir par le mariage avec celle des Brames qui est la première.

N. B. J'observe que l'orthographe de ces noms diffère ordinairement, suivant la prononciation de celui qui les écrit; ainsi M. Forster, qui est Allemand, écrit *Tschetri*, et M. Robertson, dont j'ai extrait la première note de l'Acte Ier., écrit *Cheteree;* deux *ee*, se prononcent en Anglais comme *i*, (le trad. Franç.).

Kumara. Dieu de la guerre des Indiens.

Kuru. Issu de *Bheret*, fils de *Duchmanta*.

Kurwaka. Fleur inconnue.

Kusa. Une famille de Rajas ou Princes Indiens.

Kuwalaya. Cette plante, aux fleurs de laquelle *Madhavya* compare dans le VIe. Acte, les doigts de Sacontala, est l'*Avali* de Rheede. Hort. Malab. et le *Convolvulus Paniculatus* de Linnæus.

Lacs.

L.

Lacs. Les Lacs sont nécessaires aux Indiens pour leurs ablutions ; ils les considèrent comme sacrés, et c'est communément sur leurs bords qu'ils construisent leurs temples et leurs lieux de repos.

Lakscha. C'est probablement la *Henna* des Arabes, appelée en langue vulgaire indienne, *Mindi* (*Lawsonia Inermis* de Linn.); quoique ce nom paraisse aussi avoir quelque ressemblance avec celui *Lak*, qui est une sorte de gomme, produit du règne animal.

Lanka. Un des noms de l'île de Ceylan, qui s'appelle en *Sanskrit*, *Sinhala-Diwpa*, l'île des hommes semblables au lion.

Lotos. Il y a dans l'Inde deux espèces de Lys d'eau. *Nymphea Lotus*, et *Nymphea Nelumbo*. Linn. La première est celle qui en Égypte était consacrée aux Dieux; mais il paraîtrait d'après quelques passages de ce poëme, que la dernière est celle qui dans l'Inde joue de préférence un rôle dans la Mythologie, vu qu'on y parle de sa tige rude et grossière, et que le *Nymphea Nelumbo* a en effet une tige rude et garnie de nœuds; sa fleur est en outre bien plus belle. Je n'entreprends point cependant de rien décider à cet égard. La fleur du Lotus a dû nécessairement attirer l'attention des Indiens, par sa grandeur et sa beauté; elle est ornée de diverses couleurs, mais particulièrement couronnée d'un rouge éclatant. Sa poussière dorée, est-il dit dans le poëme, colore les ruisseaux du séjour de *Kasyapa*, et laisse quelques traces sur les belles joues de Sacontala; son calice deviendra la prison

d'une abeille coupable. Pryamvada veut écrire une lettre d'amour sur ses feuilles délicates, ses fibres tressées forment des *bracelets*, ses rameaux arrondis sont comparés aux bras d'une jolie femme, etc. etc. Ce qui rendit cette fleur si importante aux yeux des Indiens, c'est que dans nulle autre la formation de la plante n'est aussi visible dans la semence. Asiat. Research. I. 261. C'est sur une feuille de Lotos, que *Brahma* passe en nageant sur l'abyme. *Ibid.* I. 243. C'est dans une de ces fleurs que vogue *Lakschmi*, Déesse de l'abondance, fille de l'Océan et de la Nuit. New. Asiat. Miscell. I. pag. 5. *Wischnu*, est appellé aux yeux de Lotos. As. Res. I. 232. Les Tibetains et les habitans de Nepal, portent la même vénération que les Indiens à cette plante. Un homme du Nepal, étant entré dans le cabinet de Sir W. Jones; et y ayant apperçu une fleur de Lotos, se prosterna aussitôt devant elle. As. Res. I. 243. Ses différens noms sont *Pedma*, *Kamala*, *Kamalata*, *Sirisha*, *Tamala*, etc. C'est la fleur de la nuit qui se désole lorsque le jour vient à paraître; elle a peur des étoiles et ne s'ouvre qu'aux rayons de la lune à qui seule elle envoie ses parfums.

Lion. Homme lion, quatrième incarnation (Awatar) de *Wischnu*, lorsqu'il s'élança d'une colonne de marbre et déchira un Prince criminel. As. Res. I. 235. On lui attribue aussi dans Sacontala le rétablissement d'*Indra* dans son empire, d'où il avait été chassé par les mauvais esprits.

Lune. Ses rayons répandent la rosée, ainsi Virgile avait dit : *Roscida Luna*. Georg. III. Elle est chez les

Indiens, comme chez les Allemands, du genre masculin. *Tschandra* et *Soma*, sont ses noms. *Voyez* Marsden on the chronology of the hindoos, pag. 21.

M.

Madhawa. Un poëme Indien.

Madhavi, plante grimpante. Ipomea quamoclit. Linn.

Madhavya, c'est un des personnages les plus extraordinaires de la Pièce. Il est de la caste des Brames, élevé avec le Roi Duchmanta, mais, à ce qu'il paraît, plus âgé que lui; il tient le milieu entre un bouffon et un ami intime du Monarque. Le Poëte voulait-il donner à entendre que ce n'est qu'en qualité de fou qu'on peut dire la vérité aux Rois; ou ce caractère est-il naturel, et l'a-t-il représenté tel qu'il existait? Cette dernière supposition est rendue plus probable par l'antiquité connue de l'usage des bouffons dans les cours des Monarques; et il serait peut-être à desirer que les Souverains en eussent encore s'ils savaient leur faire goûter, à l'exemple de *Madhavya*, les douceurs de l'amitié et dans l'occasion, la sévérité salutaire de la critique. Dans cette Pièce, le besoin se trouvant du côté du maître, on trouve en lui de l'épanchement, de la confiance et de l'amitié; *Madhavya* au contraire, qui sent vivement la pesanteur de cette union intime avec un Souverain, n'est ni content, ni sincère, quoique *Duchmanta* soit très-indulgent envers l'ami de sa jeunesse. Il est remarquable que Madhavya, (Acte II) parle de manger du gibier, ce qui paraît confirmer que dans ces tems reculés, cette

espèce de viande n'était point interdite aux Brames; et ce qui est encore digne de remarque, c'est que le Poëte qui appartenait, sans nulle espèce de doute, à la caste des Brames, se moque dans toutes les occasions de leur pusillanimité qu'il montre dans tout son jour dans le personnage de *Madhavya*.

Maha-Bharat, grand poëme épique sur les faits de *Bheret*, fils de Duchmanta.

Mahesa, un des noms de *Siwa*. Voyez *Brahma*.

Malati et Madhawa, poëme indien portant ce titre.

Malati, une des plus belles fleurs de l'Inde. *Nyctanthes sambac*. Linn.

Malaya. Voyez *Himalaya*.

Malini, rivière descendant des montagnes de neige, *Himalaya*.

Mallika, fleur inconnue.

Manteau. La simplicité des mœurs des hermites est telle que Sacontala elle-même ne porte qu'un manteau d'écorce tissue, ou seulement, comme il est dit dans un autre passage, de fibres ligneuses tressées. Je pense que Curtius a voulu parler de ce vêtement lorsqu'il dit: *Corpora usque pedes* carbaso *velant. l. VIII. c. 9*, vu que les poëtes emploient *carbasus* pour signifier des voiles, et que le passage d'Arrien, dans son *Perip. Maris Eryth.* dit expressément qu'il s'en fabriquait de drap commun et grossier, (χυδαιον).

Maritscha. C'est Kasyapa, provenant de *Marichi*.

Marichi. C'est la lumière primitive créée par *Brahma*, duquel naquit *Kasyapa*. On nomme ainsi quelquefois *Kasyapa* lui-même, et ces mutations de nom ne sont point rares dans les livres Indiens comme dans ceux des Grecs.

Matali, conducteur du char d'Indra.

Menaka, Nymphe de Swerga ou du ciel inférieur; elle séduit un Roi pieux pour s'unir à lui. Un guerrier commettait sans doute un grand crime en rendant une Nymphe mère. Sa fille fut Sacontala. Elle demeurait dans le palais d'Aditi.

Menu. Les Indiens ont un ancien livre traitant des lois, et ayant pour titre : *Swayambhuwa Menu*, il est plus ancien que le *Bhagwat*, et on en attend une traduction annoncée par Sir W. Jones. *Menu* n'est point lui-même l'auteur de ce Code, il fut composé, comme le raconte *Menu*, par *Brigu*, homme saint ou demi dieu. Asiat. Res. I. 238. Le nom de *Menu* est célèbre dans la Mythologie Indienne, et il est intimement lié avec tous les calculs annuaires mystiques.

Les incarnations (*awatars*) de la divinité diminuent suivant les quatre âges ou périodes. Il y en a quatre dans la première, trois dans la seconde, deux dans la troisième, et une (encore à venir) dans la quatrième, ou *Kali-yug*. Ces quatre époques, relativement au nombre d'années dont elles sont composées, diminuent également dans une même proportion géométrique, savoir: 4, 3, 2 et 1. Elles forment ensemble 4,320,000 ans. Si

l'on multiplie cette somme par 72, on a les années du règne d'un *Menu*, dont 14 ne font qu'un jour de *Brahma*, et depuis la création il y a déjà cinquante de ces jours d'écoulés, ce qui fait 217,728 millions de nos années. D'après le *Bhagwat-Geeta*, un jour de *Brahma* consiste en 1,000 révolutions de tous les *Yugs* (époques), c'est-à-dire en 4,320 millions d'années, et la nuit de *Brahma* a une égale durée, ce qui donne un tout différent. Il est aisé d'appercevoir que les nombres ne coûtent rien aux chronologistes Indiens, et on voit en même-tems combien il est absurde de vouloir réduire le tems et l'éternité à une équation, et de chercher à soumettre à notre manière de voir, un être sans formes et sans bornes. Ces calculs ont sans doute, outre leurs côtés mystiques, quelqu'analogie avec des proportions astronomiques, et tout le reste n'est qu'un jeu de l'imagination qui paraît avoir, dans l'Inde, un caractère particulier de subtilité.

Le septième *Menu*, législateur de l'Inde, était (disent les Brames) un *Waiwaswata* (fils du Soleil). Il était surnommé *Satyawrata*, et c'est de son tems qu'arriva le grand déluge. Le premier *Purana*, appelé *Bhagawat*, contient un récit détaillé, mais très-fabuleux, de cet évènement. Sir W. Jones s'est ici rappelé de *Nuh* ou *Noah*, et si le fait d'un déluge asiatique est vrai, il est possible que le nom de celui qui y échappa se soit conservé en même-tems dans l'Asie septentrionale et méridionale.

Mercure. Voyez *Buddha*.

Misra. Il est difficile d'éclaircir la vraie signification

de ce titre, et il est encore aujourd'hui si commun dans l'Inde, qu'on l'ajoute aux noms des individus. *Watschespeti* et autres écrivains indiens, et particulièrement leurs plus célèbres jurisconsultes (*Pandits*), ainsi que deux de leurs auteurs dramatiques les plus renommés, ont porté ce titre. Le Brame Mahesa dit à Sir W. Jones, que ce mot pouvait être dérivé d'un mot radical qui signifie *mêler*, parce que les écrivains qui l'avaient porté avaient écrit des mélanges. *Misr* est le nom donné à l'Egypte depuis les tems les plus reculés, par tous les peuples orientaux; c'est aussi celui d'un district montagneux, situé au nord d'*Ayodhya* ou *Aud*; il se trouve dans tous les *Sastras* et *Puranas*. Asiat. Res. I, 269—270. Dans la pièce de Sacontala, les deux Brames envoyés par *Canna* à *Duchmanta*, pour lui conduire son épouse, portent le titre de *Misras*.

Misracesi, Nymphe des cieux inférieurs, amie de la Nymphe *Menaca*, mère de *Sacontala*.

Monde. D'après la doctrine indienne et celle de plusieurs autres peuples, le monde est un lieu d'épreuves.

N.

Nagacesar, fleur printannière, consacrée à *Kama*, dieu de l'Amour; on croit que c'est le *Pandanus odoratissima*, de Linnæus.

Nared ou Nareda, fils de *Brahma*, sage législateur et grand guerrier. Il est l'éloquent messager de la paix, versé dans tous les arts, grand musicien et inventeur du *Vina*, sorte d'instrument à peu-près semblable au *Luth*, rendant du son par le seul moyen du vent,

comme la harpe d'Eole. Cet être mythologique a beaucoup de rapport avec le *Hermès* des Grecs. As. Res. I, 265. Il est continuellement en pélerinage, *Bhagwat-Geeta*, p. 144. Son nom est formé par les mots *nara*, (fil ou exemplaire d'écriture) et *da* (donneur), c'est-à-dire le législateur.

NATAC. Nom générique des pièces de théâtre.

NYMPHES. Voyez *Déesses*.

O.

OSCHÂDDY, fleur qui, comme celle du *Nymphea Nelumbo*, ne s'épanouit et n'exhale ses parfums que la nuit.

P.

PANDITS. Les Brames savans, les Jurisconsultes célèbres, portent ce titre d'honneur.

PANDU. Dynastie issue de *Bheret*.

PAWAN. Voyez *Hanumat*.

PEDMA. Voyez *Lotos*.

PINACA, arc du dieu *Mahesa*. Ainsi l'épée de *Wishnu* est appelée *Tschakra*, dans le *Mahabharat*. *Voyez* Bhag. Geet., p. 149. Les Arabes sont aussi dans l'usage de donner des noms à leurs armes; l'épée d'Ali fut nommée *Zulfekar*. Nos Chevaliers avaient la même coutume, et chacun se rappelle la fameuse *Durindane* de Roland.

PIPALA, figuier sacré. *Ficus Religiosa*. Linn. Dans la langue Sanskrit, il est encore appelé *Aswatla*.

PRACRIT, dialecte parlé par les femmes.

PRIYAMVADA, une des compagnes de Sacontala. Son nom veut dire, *qui parle gracieusement.* Pindare et Horace ont dit μελιφθογγος, et *dulce loquens.*

PURU. Le plus célèbre des prédécesseurs de *Duchmanta;* il descendait en cinquième ligne du premier *Buddha.* Il est difficile de soumettre aux calculs chronologiques, les narrations historiques des Indiens. Les cycles astronomiques ont été sans contredit inventés assez tard. On compta alors d'une manière rétrograde et ordinairement fort mal, et là où des monumens réels et des observations manquèrent, on détermina arbitrairement l'époque des évènemens. Celle du règne de *Puru* se perd dans la nuit des tems qui suivirent le déluge, car il vivait longtems avant le deuxime *Buddha* qui avait existé 1014 ans avant J. C. Suivant les calculs comparés et uniformes de Couplet, de Guignes, Giorgi et Bailly, sur les assertions Chinoises et Thibetaines, et que *Krischna* (ou Wishnu dans sa huitième incarnation), qui, d'après les Cachemiriens, était encore plus ancien de 200 ans, remit l'Inde sous la domination d'*Ardschun*, un des descendans de *Duchmanta*, qui, comme on l'a dit, était issu de ce même *Puru.* C'était à cause de cette souveraineté que les *Kuru* et les *Pandu* se firent une si longue guerre. L'Histoire Indienne a aussi conservé des relations des guerres faites plus récemment contre les Perses. Dans une des dernières, le Roi indien fut fait prisonnier et conduit en Perse, dont son royaume devint tributaire. Un de ses successeurs, que les relations nomment *Phur*, refusa de payer ce tribut et fournit ainsi un motif à

l'entrée d'Alexandre dans l'Inde. Les Historiens indiens ont non-seulement conservé le souvenir de la victoire remportée par Alexandre sur ce roi *Phur*, mais encore ils ajoutent qu'un soulèvement arrivé dans le camp du vainqueur l'obligea de quitter l'Inde. *Sketches*, p. 78. Peut-être le tems nous fournira-t-il de nouvelles lumières relativement à ces anciennes traditions, et *Marsden* juge avec beaucoup de justesse qu'il y a peut-être dans l'Inde de meilleurs et de plus graves Analystes qui ne sont pas considérés à présent par ce peuple avide de merveilleux, mais dont les ouvrages pourront un jour parvenir à notre connaissance.

Prince des Serpens. (*Ananta*. Infini.) C'est le serpent immortel sur lequel se repose *Wishnu*. Il joue un grand rôle dans toutes les fables indiennes, et particulièrement dans celle de la guerre que se firent les bons et les mauvais esprits, à cause de l'*Amrita* (l'Immortel). Il est le soutien de la terre, comme symbole du conservateur de *Wishnu*.

Présages. Avant que Duchmanta apperçoive Sacontala pour la première fois, il sent palpiter son bras droit. (Acte Ier.) L'œil droit de Sacontala éprouve un mouvement involontaire, au moment où elle arrive devant son époux qui va la méconnaître. (Acte V.) Les présages tirés de ces sortes d'émotions, causées ordinairement par le hasard, sont communs à divers peuples. Ils prouvent une certaine expérience dans l'art de connaître les moindres mouvemens du corps humain, et de pouvoir ainsi distinguer ceux qui sont extraordinaires d'avec ceux qu'on éprouve journellement. Après en avoir fait la

séparation naturelle, on a attribué à des combinaisons supérieures et divines ceux qu'on ne pouvait expliquer autrement.

R.

Rama ; c'est une des plus importantes incarnations de *Wishnu*. Il naquit dans l'antique ville de *Ayodhya*, qui (d'après l'exagération des Brames), avait dix *Yodshan* ou 40 milles anglais (13 lieues $\frac{1}{3}$.) de tour. *Rama* fut un grand conquérant, il soumit toute l'Inde et l'île de *Lanka* (Ceylan), à l'aide des Satyres ou Pawianes. (Voyez *Hanumat*.) Ceux-ci lui construisirent un pont de rochers pour passer de la presqu'île à Ceylan. On voit encore dans ce passage des rochers qu'on appelle le pont de *Rama* et non le pont *d'Adam*, ainsi que l'ont mal-adroitement appelé les Mahométans et les Portugais, qui ont défiguré, de cette manière, son nom véritable. *Walmic* a chanté ces guerres fameuses, dans son célèbre poëme épique, intitulé le *Ramayan*, lequel a une ressemblance si grande avec le *Dyonysiacis* de *Nonnus*, que Sir William Jones pense que Dionysios n'est autre chose que *Rama*. As. Res. I. 257, 258.

Rajayucta, (Acte VI.) Inspecteur de police à *Hastinapura*, capitale des États du Roi *Duchmanta*. Ces tableaux de mœurs sont trés-instructifs et très-intéressans lorsqu'on considère le tems où cette pièce fut composée, car je veux encore faire abstraction de celui où la scène est placée, qui est incomparablement plus reculé.

Reti ; la tendresse. Déesse épouse du Dieu de l'amour *Kama*.

ROHINI, non d'une étoile.

ROHITA, espèce de poisson. (Acte VI.)

ROI; la cour d'un despote oriental est assez bien peinte dans ce Drame. Le Roi (ou Empereur, comme le nomme dans un endroit Sir William Jons), trouve par-tout des flatteurs et quelquefois aussi des censeurs. On se sert pour lui parler de diverses formules emphatiques, telles que celle-ci : *soit fait ainsi que le Roi l'ordonne! Puisse la vie du Roi être longue! Que le Roi soit toujours victorieux!* On trouve le même usage dans plusieurs autres cours orientales, ainsi que dans plusieurs passages de la Bible. Le vœu des hermites dans la deuxième scène du premier Acte, a une ressemblance frappante avec le verset 17 du XLVe. pseaume.

Que tes enfans ressemblent à leur père!
Qu'ils gouvernent en Princes l'empire de l'Univers!

Il paraît cependant que le poëte Calidas a dessiné son héros et sa cour, d'après les mœurs de son propre siècle!

S.

SACONTALA, fille du Roi *Kausica* et de la Nymphe *Menaca*, héroïne de la pièce. Tous les caractères de femmes tracés dans ce drame, ont une grande simplicité, et Sacontala, intéresse sur-tout par sa douce naïveté, par sa sensibilité délicate, et, comme le juge Duchmanta, par l'entière absence de tout dessein prémédité dans tout ce qu'elle fait, dit ou pense. Son

excessive délicatesse la jette à chaque instant dans une aimable langueur, qui invite les secours qu'un Indien éclairé et poli ne refuse jamais au beau sexe Les lois de *Brahma* ordonnent aux hommes les plus justes égards pour ces êtres charmans dont les forces leur sont subordonnées (*Cod. of Gentoo Laws.*) L'affection de Sacontala pour les plantes et les animaux, sa timide croyance aux présages, ses transports peu contraints de dépit, l'aveu qu'elle fait involontairement de son amour, l'expression de ses douleurs, de ses peines, lorsqu'elle est prête à abandonner ses compagnes, et les lieux témoins des plaisirs de son enfance, sont autant de sensations naturelles, originales, et qui appartenant à son âme, n'ont rien d'étudié, d'artificiel, d'étranger à son être; elles obéissent sans effort aux causes extérieures qui les provoquent; c'est ainsi qu'un instrument mélodieux et bien d'accord, soit qu'il soit touché avec force ou avec délicatesse, ne rend jamais que des sons agréables et harmonieux.

Sacontalawaniam, le fils de Sacontala (Acte VII); frappé de la ressemblance de ce nom avec celui de sa mère, croit qu'on parle d'elle et la cherche autour de lui. Je trouve dans *l'Hétopadesa*, page 160, que *Sekanti* veut dire Paon, et page 78, que *Lawaniawaty* veut dire beau; ainsi ce mot signifiait probablement *un beau Paon;* on s'en sert aussi pour exprimer un Paon peint de diverses couleurs et formé d'argile.

Saison. Les Indiens divisent l'année en six saisons ou *Ritu.*

Himant, le froid.

Sisar, le dégel.
Wassant, le printems.
Grischma, le chaud.
Warsa, la pluie.
Sarat.

Wassant, la saison douce appelée aussi *Kassumakara*, la saison des fleurs tombe entre le milieu des mois de mars et de mai.

Sami, sorte de bois dur et serré. Il renferme le feu sacré des mystères (Acte IV.) Sans doute on lui attribuait cette qualité parce qu'il servait à allumer le feu du sacrifice, et parce qu'il s'enflammait aisément par le frottement.

Sandal, (arbre de) *Santalum Album. Linn.* Ce bois odoriférant est très-estimé depuis *Madagascar* jusqu'à *Otahiti*. Toutes les fois que les Indiens font leurs ablutions dans le Gange ils se marquent la poitrine et les bras avec une couleur à laquelle le bois de Sandal sert de préparation. *Hitop. 332.*

Sankha, poëte indien.

Sanskrit, (langue sanskrit.) Les Grecs qui passèrent dans l'Inde avec Alexandre, et ceux qui visitèrent ensuite ce pays immense avec le Prince *Bactriana*, ne nous ont rien conservé de la langue qui y était parlée de leur tems. Les Mahométans, lorsqu'ils en firent la conquête, y remarquèrent une langue extrêmement cultivée, dont le plus pur dialecte était parlé sur le sol poëtique de *Matra*. Ce dialecte, dont le nom était *Wradscha*, était très-ressemblant au *Sanskrit*, langue

des livres sacrés. La langue commune de l'Indostan diffère absolument de ces deux autres, quant à ces racines et à ses verbes ; elle fut vraisemblablement la langue ancienne et originaire de l'Inde haute. Des conquérans y introduisirent, sans doute, le *Sanskrit* et le *Wradscha*, comme on peut le présumer, par les mots de ces deux langues, qui se sont ensuite mêlées à celle des *Hindous*. Aussi long-tems que la religion de *Brahma* fut la dominante, la langue des *Vedas* ou livres sacrés fut en usage. Quelle que soit l'obscurité de son origine, on ne saurait assez admirer son organisation, puisque, comme le disent des juges éclairés et entr'autres le savant et poli Sir William Jones, elle est encore plus parfaite que la grecque et plus riche que la latine. (As. Res., page 422.) Elle est parvenue, à leur avis, à une perfection plus grande et plus philosophique que ces deux langues, et présente en même tems, dans les racines de ses verbes et dans ses formes grammaticales, une analogie admirable avec elles, qui n'est pas due sans doute à un pur hasard, et qui semble démontrer, au contraire, que toutes les trois dérivaient d'une source commune qui apparemment n'existe plus. C'est à cette source que remontent aussi les dialectes Celtes et Gothiques, mais le premier est achevé par une langue toute différente. (As. Res. page 423.) On ne trouve plus à présent le Sanskrit, que dans les livres, et c'est-là qu'il conserve encore toute sa perfection grammaticale qui lui a mérité le nom de Sanskrit (l'achevée), *Sam* ou dans les jonctions *San*, veut dire *tout-à-fait*, et *Shrita*, *fini*, *achevé*. Les caractères de cette langue et de tous les autres dialectes Indiens, s'appellent *Nagari*, et on

met quelquefois avant ce mot, celui de *Deva*, parce que la divinité elle-même, disent les Indiens, doit avoir enseigné cet art de figurer les paroles. On reconnait évidemment la ressemblance de cette écriture avec la *Cophte*, la quadrangulaire chaldaïque dont les hébreux faisaient usage, la phénicienne (mère des alphabets grecs et romains), et l'éthiopienne. Les plus anciens caractères indiens se voient dans les grottes de *Dscharaschanda*, mais les inscriptions de *Kanarah* paraissent être en caractère *nagari* et *éthiopiens*. As. Res. 1. 423.

Tous ces signes de la parole étaient probablement à leur origine, des simples essais pour figurer les sons dans leurs divers effets; mais les signes des idées dont se servaient les Égyptiens, et dont font encore usage les Chinois et les Japonais, doivent avoir une autre origine, quoique dans les grammaires Chinoises et Thibétaines, les sons se suivent à peu-près dans le même ordre que celui que les Indiens prétendent leur avoir été prescrit par la Divinité.

Combien l'observateur philosophe trouve de choses importantes dans ces analogies surnageant sur l'abyme de l'antiquité!

Saraswati, une des trois rivières qui se joignent à *Prayaga* ou *Triveni;* (les trois tresses de cheveux) les deux autres sont le *Ganga*, (le Gange) et le *Yamuna*, (Yumna) presque tous les fleuves Indiens sont du genre féminin et réputés être des Déesses. *Brahmaputra* (fils de Brama) est le seul fleuve masculin. Dans l'Acte VI de Sacontala, le Poëte dit en parlant du fleuve *Saraswati*, que le peuple croit qu'il se perd sous terre. La tradition

Indienne

Indienne porte que c'est pour se réunir à sa bien aimée *Ganga à Hugly*, où il existe encore une autre *Triweny*. Kalidas, à la fin de son dernier Acte, appelle *Serasiwati*, la déesse des Sciences et des Arts.

Satschitirtha. Lac ou source dans lequel Sacontala laisse tomber son anneau en faisant ses ablutions. *Tirtha*, paraît vouloir dire *Lac*, et *Satschi* est l'épouse du Dieu *Indra*; ainsi c'était sans doute un lieu consacré à cette Déesse.

Serpens. Le danger de la morsure du serpent a fait regarder ces animaux dans tout l'Orient comme impurs, méchans, abominables; et bientôt on les a considérés comme de mauvais esprits.

Septaperna, feuilles d'un arbre qu'on plaçait sur les rochers ou les bancs où on allait s'asseoir.

Serwademana, (Acte VII.) fils de Duchmanta et de Sacontala; (dompteur de lions) il s'appela dans la suite *Bheret*. *Voyez* ce nom.

Sesam, c'est probablement la même chose que l'Ingudi.

Siritscha. *Voyez* Lotos.

Siwa. (*Voyez* Issa.) Il a le col bleu par l'effet d'un poison terrible qu'il avala par l'ordre de *Brahma*, afin de l'empêcher d'anéantir le monde. *Bhagwat-Geeta*, pag. 149. Il est par cette raison appellé *Nil-Kant*, (Bleu-Col).

Smara. *Voyez* Kama.

Somatirtha, lieu où Canna était en pélerinage. *Soma*, veut dire lune, etc. *Tirtha*, Lac.

Soleil. Rien n'est plus naturel que le culte rendu au Soleil par tous les peuples incivilisés. Ce n'est qu'après une longue suite d'années et d'observations concordantes sur les phénomènes les plus remarquables et toujours renaissans, que l'homme apprit à déprécier ce qu'il croyait déjà parfaitement connaître, et il se créa alors des Dieux invisibles et métaphysiques. Il paraît assez vraisemblable que le divin *Trias* des Indiens, *Brahma*, *Wishnu* et *Siwa*, la force créatrice, génératrice et permutatrice, n'était dans l'origine, que chaleur, lumière et feu, apperçues dans le Soleil, éternelle merveille de la nature. Ils parvinrent enfin à distinguer la créature d'avec le Créateur, l'effet d'avec la cause, et le corporel d'avec le spirituel. Ces trois forces furent cependant le fondement de la religion populaire, et considérées comme les qualités de la Divinité; elles avaient déjà jeté des racines trop profondes dans les esprits, pour s'en dégager entièrement, et il ne resta plus qu'à mettre ces Dieux déjà adorés, en liaison avec le nouveau système de métaphysique, par des idées intermédiaires. Tous les chemins furent alors ouverts à l'imagination qui peupla le ciel et les élémens d'êtres surnaturels.

Le Soleil est non-seulement une des huit formes sous lesquelles se manifeste *Siwa* ou *Issa*; mais il est encore adoré comme un Génie céleste (*Adytia*) sous son propre nom *Surya*. Surya monte un char attelé de sept chevaux verts, conduits par *Arun*; il a à sa suite mille Génies qui l'adorent et chantent des cantiques en son honneur; il s'est plu à descendre sur la terre pour y

produire une race de héros; il a une grande quantité de noms, et particulièrement douze, qui marquent dans chaque mois ses différentes forces, et qui s'appellent les douze *Aditias;* ils se suivent de cette manière: *Waruna, Surya, Wedang, Bhanu, Indra, Rawi, Gabasti, Yama, Swarna-Reta, Diwakar, Mitra* et *Wishnu,* (ce dernier signifie ici le pénétrant.) Bhagw. Geet. pag. 144 etc. As. Res. I. 162.

Sumeru, ou simplement *Meru*, montagne fabuleuse, située au nord de la terre, et habitée par les Dieux et les Génies; elle est d'or et de diamant.

Sundar, Poëte Indien.

Swerga. Le Paradis inférieur, séjour des Génies.

Signe. Toute chose extraordinaire, comme on l'a dit à l'article présages, frappe dans l'enfance de la raison, et paraît pronostiquer quelqu'évènement; et c'est ici le lieu d'observer que l'étude phisionomique devait avoir été soumise dans l'Inde à quelques principes et à quelques règles fondamentales. Dans l'Acte Ier. de Sacontala, Priyamvada juge le Roi avant de le connaître; dans l'Acte V^e^. le Prêtre *Somarata*, raconte la prophétie faite au sujet du fils de Duchmanta; et dans l'Acte VII, Duchmanta trouvant son fils qu'il ne reconnaît pas encore, remarque dans ses mains le signe de la puissance et de la souveraineté. Les Bohémiens exercent chez nous la Chiromancie qui, comme l'a avancé avec assez de vraisemblance, M. le professeur Grellmann, est d'origine Indienne.

Sanglier. Q. Curce dit que la chasse était l'amusement favori des Rois Indiens; *Venatus maximus labor est.* I. VIII. c. 9.

T.

Tamalas. *Voyez* Lotos.

Tamarin, fruit acide dont nous nous servons en médecine.

Termites, insectes assez semblables aux fourmis. Ils construisent dans les climats de la zone Torride, des édifices en terre qui sont souvent de la hauteur d'un homme, et c'est-là qu'ils vivent en société et déposent leurs œufs. Dans l'Acte VII. le poëte Kalidas, pour donner une idée de l'immobilité à laquelle s'est condamné le Pénitent ou Jogi qu'il décrit, dit que son corps est à moitié couvert de l'édifice des fourmis blanches. Il est certainement impossible de rien dire de plus fort.

Terre. Dans la Scène V. du IIe. Acte, il est dit qu'elle est *la ceinture obscure de l'Océan impétueux;* et dans la Scène III. de l'Acte III, Duchmanta l'appelle *la Terre à la ceinture azurée* ou *ceinte par les mers.* Ces expressions rappellent celles de Pindare, ἀλιερκεα χωραν. Pindar. Ol. VIII. 34. ἀλιερκεα ισθμε δειρασα. Isthm. I. 10., et ἀλιερκεες οχθαι. Pyth. I. 34. Kalidas l'appelle aussi *la Terre féconde,* comme les Grecs φερεκαρπος. Elle est dans l'Inde, comme chez Orphée et chez Homère; une Déesse bienfaisante, dans le sein de laquelle *Sacontala* voudrait s'abîmer. (Acte V.) dans l'*Heetopadesa,*

Vasudha, la terre reçoit aussi le titre de Déesse avec l'épithète de *à jamais adorable!* elle est encore appelée *Surabhi*, vache d'abondance.

Tschacravaka, oiseau aquatique, espèce d'oie nommée communément par les Anglais, dans le Bengale, l'Oie des Brames, (Brahmance-Goose) son cri imite le bruit d'une roue qui n'est pas graissée. Heetop. pag. 321.

Tschamaras. Vaches du Thibet, à longues queues garnies de crin comme celle du cheval. (Bos Grunniens. Linn.) Heetop. pag. 309.

Tschatak, oiseau fabuleux.

Talisman ou Amulette, pâte composée de divers ingrédiens, que *Anusuya*, dans l'Acte IV, compose pour Sacontala, et qui doit la préserver de tout malheur. Les Talismans ou Amulettes, sont très en vogue dans tous les contes Orientaux.

U.

Urvasi, Pièce Indienne en cinq Actes, par le poëte Kalidas.

Ushas. (l'enlèvement d'Ushas) Autre Pièce Indienne. *Voyez* la Préface de S. W. Jones.

Usira. Racine aromatique.

V.

Vache. La Vache sacrée donne probablement le lait qui sert à préparer le *Ghib*, ou beurre du sacrifice.

VAITANA, cérémonie religieuse dans laquelle on bénit l'eau.

VALI. Géant qui fut tué par *Wishnu*.

VALMIK ou VALMIKI, le plus ancien poete Indien, auteur du *Ramaynn*.

VATA, figuier Indien, dont les branches se courbent et descendent jusqu'à terre où elles forment de nouvelles racines. C'est le *Ficus Indica* de Linn.

VASUMATI, une des épouses de Duchmanta.

VEDAS, ce sont les livres sacrés des Indiens. Dans le Bengale ils se nomment *Bed;* les Talingas, Tamules ou Malabares, les nomment *Vedam* ou *Vedang*. On doit remarquer qu'en général dans le dialecte ordinaire on substitue le B au V, et on omet l'A qui termine dans le Sanskrit un grand nombre de syllabes et de mots.

Les *Vedas* consistent en quatre livres que Dieu lui-même a révélés; on les nomme en un seul mot *Rigyadschuchsamanatharwan*, ou séparément *Rig, Yadshuch, Saman*, et *Atharwan*. Sonnerat prétend que ces livres sont perdus, mais les recherches des Anglais ont prouvé le contraire; et le Colonel Polier, qui a si bien mérité de la littérature Indienne, a eu le bonheur de s'en procurer un exemplaire complet en 11 volumes, que j'ai vu à Londres dans le Muséum Britannique, en 1790. *Wyasa* réduisit à quatre les *Vedas*, autrefois innombrables. Les trois premiers livres traitent, d'une manière méthodique, des devoirs de l'homme; le quatrième contient les lois divines, et est sans contredit l'ouvrage des derniers tems, comme le démontre

l'idiôme dans lequel il est écrit ; on le comprend aisément, tandis que les trois premiers ne peuvent être expliqués que de peu de Brames. Les contradictions qu'on avait remarquées entre les rapports de *Holwel* et ceux de quelques autres voyageurs, au sujet de ces livres sacrés, font place maintenant à des connaissances réelles et positives, acquises par des liaisons plus intimes avec les Brames, et par l'étude de la langue Sanskrit à laquelle se sont adonnés MM. Halhed, Wilkins et Jones. Il est certain que les Indiens possèdent six recueils sacrés, sous le nom générique de *Sastras* (ou Schastras). Le premier de ces recueils ne renferme autre chose que les quatre livres du *Veda*. Le second s'appelle *Upaweda* et consiste aussi en quatre livres dans lesquels on enseigne la chirurgie, la médecine, la musique, la danse, l'art de la guerre, l'architecture et les autres arts mécaniques. (*Upaveda*, on pourrait traduire *Sous-Veda*). Le troisième recueil s'appelle *Anga* ou *Wedanga*, et traite de la grammaire, des rituels du service divin, de l'astronomie, et contient une explication des mots des *Vedas*, qui sont difficiles à comprendre. Le quatrième consiste en dix-huit *Puranas*, ou histoires mythologiques. Le cinquième s'appelle *Dherma* ou *Menu Smriti*, et comprend la jurisprudence en dix-huit livres. Le sixième ou *Dersana*, traite de la philosophie des six écoles Indiennes. Ces trois derniers recueils sont aussi compris sous la dénomination générique de *Upanga* (Sous-Anga). Le *Maha-Bharat*, et le *Ramayan*, font partie du quatrième recueil. Les commentaires sur tous ces ouvrages vont à l'infini et embrassent l'entier territoire des sciences. Les *Suderas*, (4e. caste des Indiens ; *Sooder*. Robertson) ne peuvent lire aucun des *Sastras*,

ni se les faire lire ; mais ils ont une foule de livres extraits pour eux des *Sastras*. Sir W. Jones, dit que les médecins Indiens qui sont de cette classe sont souvent plus instruits que les Brames, sans avoir leur orgueil, et que ce sont les hommes les plus aimables et les plus vertueux qu'on rencontre chez ce peuple. Les *Sudera* apprennent la médecine dans des livres appelés *Waidia*, et la morale dans le *Radschaniti*, (doctrine des Princes) et le *Nitisastra*. Les poëmes *Sahitia* et *Kawya*, remplacent pour eux les *Puranas*. Si on veut juger de l'étendue de cette littérature, on n'a qu'à considérer que les livres des *Vedas* ont plus de mille *subdivisions*, que les *Puranas* ont plus de cinq cent mille stances, et que le *Mahabharat* en contient seul plus de cent mille ; tout le reste va à proportion à l'infini. Les Anglais ouvrent à présent cette mine précieuse, qui occupera ce siècle, comme les Hollandais ont ouvert la voie de la littérature des Arabes, et les Français de celle de la Chine. Ces recherches deviennent bien importantes pour le philosophe, et en lui présentant ce que les hommes ont pensé et écrit dans tous les tems et dans tous les lieux, elles lui prouvent bientôt que la raison agit par-tout analogiquement, d'après des lois uniformes, et lui laisse entrevoir une transmission raisonnable d'idées qui s'est faite d'un peuple à un autre, système qui acquerra un jour un plus grand dégré de certitude. Ce que j'ai tâché de resserrer en peu de mots, se trouve disséminé dans plusieurs passages de Sir W. Jones. *Voyez* As. Res. I. pag. 340, 355, 415 et 431.

Vetas, Vetusas, arbrisseaux dont on se sert pour former des berceaux et des bosquets.

VIDHERBA. Union mystique entre le poëte et la poésie.

VIKRAMADITYA, nom composé de *Vikrama* (victoire) et de *Adytia* (génie); ainsi il signifie le Prince victorieux ou le Divin vainqueur. C'est un des plus célèbres Rois de l'Inde. Il vivait environ cent ans avant J. C., son royaume héréditaire était *Malwa*, sa capitale *Udschein* (Ougein), il fit la guerre à *Saka*, roi de *Delhy*, probablement son suzerain, le vainquit et le tua. Il régna ensuite sur les plus grands et les plus beaux pays de l'Inde. La durée de son règne est incertaine, et l'histoire rapporte qu'il perdit la vie dans une bataille livrée contre un Roi des provinces du *Decan* (sud), qui le vainquit. Malgré cette fin malheureuse, sa mémoire est respectée des Indiens, qui racontent souvent ses aventures. Une ère chronologique, encore en vigueur aujourd'hui, porte son nom, sans qu'on sache précisément, si elle commence à l'époque de son avènement au trône ou à celle de sa mort. Elle correspond exactement à la 56e année avant Jésus-Christ. *Vikramaditya* ou *Bikkermadschit* avait une cour brillante où il avait attiré les hommes les plus célèbres et les plus savans de l'Inde. Kalidas, auteur de Sacontala, était au nombre de ces hommes distingués. *Voy.* Marsden, Chronol., p. 11.

VINA, luth de *Nareda*. *Voy.* Nored.

VOYAGE. *Canna*, en se servant d'une expression plus douce, appelle la mort le dernier Voyage — (Acte IV.)

WYASA ou proprement *Krischna-Dwapayen-Wyasa*, auteur du poëme intitulé : le *Maha-Bharat*. C'est lui

qui recuillit les *Vedas* et les renferma en quatre livres; il écrivit, outre son grand Poëme, plusieurs *Puranas*, et des traités explicatifs des *Sastras*. Bhag. Geet. p. 26. As. Res. I. 342. 357.

Y.

Yama, c'est un *Waiwaswata* (fils du Soleil), il est appelé aussi *Dherma-Radscha* (roi de la Justice), *Pitripeti* (prince des Patriarches), et *Sraddhadewa* (dieu des obsèques), il est le juge des ames; après leur séparation des corps, elles se rendent dans la ville ou habitation de *Yama* (*Yamapur*), pour être jugées par lui, et monter ensuite dans le premier ciel *Swerga* ou être précipitées dans le *Narak*, région des serpens, ou encore d'après l'importance de leurs crimes être emprisonnées sur la terre dans le corps d'un animal, d'une plante, et même dans une pierre. On l'appelle encore *Kala* (le Temps); on suppose que *Menu*, et lui, sont le même personnage. *Voy.* As. Res. I. 239.

Yayati, Prince indien.

ERRATA.

Préface, page 13, ligne 13, président; *lisez* présidant.
Acte V, pag. 146, ligne 4, à ceux qui le forme; *lisez* forment.
Acte VII, pag. 238, ligne 5, vois la beauté de cet oiseau, Sacontalavanyam; *lisez Sacontalavanyam* en italique, sans virgule.
Idem, page 239, à la dernière ligne, *(Elles se regardent avec*; ajoutez *surprise.)*
Idem, page 240, en tête du verso. NOTES; *lisez* SACONTALA.
Idem, page 243, ligne 9, Je me croirais; *lisez* Je me croirai.

Ouvrages de Littérature Orientale qui se trouvent chez Treuttel et Würtz, *à Paris et à Strasbourg.*

Le prix après le tiret — est celui franc de port.

Monument de l'empereur Yu, ou la plus ancienne inscription de la Chine, suivie de 32 différentes formes des plus anciens caractères tirés des tombeaux, marbres, sceaux, monnaies, tablettes de bambou, tambours de pierre, vases de métal, cloches et autres anciens monumens de ce vaste empire, et publiés à Pékin; avec quelques remarques sur la figure de ces caractères, sur la traduction chinoise et sur différens autres points, par J. *Hager (chargé par le gouvernement de la confection du dictionnaire chinois)*, 1 vol grand in-fol., de l'imprimerie de *Didot* l'aîné, sur papier grand raisin vélin superfin double, an X. 36 fr. — 42 fr.

Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette adressée au C. Sylvestre de Sacy, par J. D. *Akerblad*, in-8., de l'imprimerie de la République; avec deux planches gravées, an XI. 4 fr. — 4 fr. 50 c.

Inscriptionis *Phœniciæ Oxoniensis nova interpretatio, auctore J. D.* Akerblad, *è typographia Reipublicæ*, in-8., avec une planche gravée, an XI. 2 fr. — 2 fr. 25 c.

Voyage pittoresque de la Syrie; de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte, enrichi d'estampes, cartes et plans, d'après les dessins de *Casas*, grand in-fol. papier vélin, livraisons 1 à 25. Prix de chaque 30 fr. — 36 fr.
Avant la lettre. 45 fr. — 50 fr.

Cet Ouvrage se continue exactement.

Ouvrages imprimés au Kaire (en Égypte.)

Décade Égyptienne, journal littéraire et d'économie politique, contenant divers mémoires d'antiquités, de sciences et d'arts, publié pendant le séjour de l'armée française en Égypte, an VII et VIII.

Recueil des pièces relatives à la procédure et au jugement de Soleyman El--Hhaleby, assassin du général en chef Kléber, en langue française, turque et arabe vulgaire ; 1 vol. petit in-4., an VIII.

Fables de Loqman, surnommé *le Sage* ; édition arabe, accompagnée d'une traduction française, et précédée d'une notice sur ce célèbre fabuliste. 1 vol. petit in-4., an VIII.

Alphabet Arabe, Turc et Persan ; brochure petit in-4., an VIII.

Exercice de lecture d'Arabe littéral, à l'usage de ceux qui commencent l'étude de cette langue ; brochure petit in-4.

De l'Imprimerie de Gouion fils, rue Taranne, N.° 737.

PK3796 .S43B8
Sacontala, ou, L'anneau fatal
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00082 0771